



I.

QU'EST-CE QU'UN CHRÉTIEN?



Neuchâtel (Temple du Bas), le 5 mars 1869.
Cernier (Temple), le 6 mars 1869.

Mesdames, Messieurs,

Les adhérents des croyances traditionnelles ont coutume de mettre toute conviction différente des leurs sur le compte de l'orgueil, de l'ambition, de la frivolité d'esprit, mais surtout de l'absence des amères et sérieuses expériences de la vie. «Prenez-y garde», s'écrient-ils, «si les négations de l'incrédulité plaisent un certain temps, un jour viendra où vous en reconnaîtrez le vide et la vanité! Quand les épreuves se déchaîneront sur vous; quand les maladies vous arracheront des cris de douleur, et mettront vos jours en danger; quand la main glacée de la mort s'allongera vers vous et vous saisira au cœur: alors, au milieu des angoisses, vous ouvrirez les yeux; alors vous vous repentirez de n'avoir pas cru, et plaise à Dieu qu'il vous fasse la grâce, avant le dernier moment, d'ouvrir votre âme à la foi que maintenant vous rejetez!»

Ces avertissements et ces prédictions, dictés assurément par la charité du cœur, tombent ici à faux. D'abord nous ne venons point vous apporter les «négations de l'incrédulité,» mais les affirmations d'une foi sérieuse et sincère. Nous venons vous exposer des convictions fondées sur de longues et consciencieuses études, et qui ne redoutent ni l'examen ni la contradiction. Elles ont passé d'ailleurs par le rude creuset de l'expérience. Quelqu'un d'entre vous a-t-il souffert? a-t-il subi des pertes? a-t-il eu le cœur brisé par la mort d'un ami ou d'un parent? Dieu ne m'a épargné aucun de ces coups douloureux. L'épreuve est venue frapper à ma porte sous toutes les formes. Les amertumes qui d'ordinaire ne sont offertes qu'isolées, ont été versées toutes ensemble dans la coupe que j'ai dû boire. J'ai eu des revers de fortune, j'ai passé par de graves maladies, j'ai perdu ce que l'homme a de plus cher au monde. J'ai suivi le cercueil d'amis, autres moi-même, dont la mort a laissé dans mon cœur des blessures non encore cicatrisées. Père, j'ai perdu un enfant, après de longs efforts pour le sauver. Fils, j'ai fermé les yeux à un père auquel j'avais des obligations toutes spéciales. Né dans l'Église romaine, il l'avait quittée de bonne heure, pour vivre en dehors de tout dogme officiel. C'est lui qui a fait ma principale instruction religieuse. A la lumière de sa vie, modèle accompli de respect pour la conscience et de dévouement au prochain, j'ai

appris (et je lui en rendrai grâce jusqu'au dernier souffle) qu'on peut être chrétien, qu'on peut suivre les traces de Jésus, sans admettre aucune des formules réputées indispensables au salut.

Epoux enfin, j'ai vu celle qui pendant onze ans a été ma fidèle compagne, mon soutien, ma consolation dans toutes les vicissitudes précédentes, s'éteindre à trente et un ans, en donnant le jour à son dernier né, me laissant seul avec six enfants en bas âge et chargé, comme pasteur, de fonctions multiples, et d'une grande responsabilité.

En face de tant de tombes ouvertes, au milieu de tant de déchirements, après avoir éprouvé si souvent la fragilité des choses humaines, après avoir été placé tant de fois en présence de l'éternité et des graves questions que la douleur et la mort imposent à l'âme, si un homme s'écarte de la voie suivie par la foule, pour avancer d'un pas de plus en plus décidé dans une voie différente, le soupçonnerez-vous d'agir à la légère, ou de se laisser guider par de vulgaires motifs d'orgueil ou d'intérêt mondain? N'est-il pas permis d'admettre, sans autre preuve, qu'il a fallu des causes bien graves, pour le décider à rompre avec une tradition séculaire, à supporter l'éloignement de collègues et d'amis estimés, à mettre en jeu sa position et le pain de ses enfants, en professant des convictions différentes de la foi reçue, sur les questions les plus hautes qui puissent intéresser

le cœur et l'esprit de l'homme, et d'où dépend aujourd'hui, dans une certaine mesure, la vie ou la mort de l'Église chrétienne?

C'est pour une de ces questions capitales, que je viens vous demander votre bienveillante attention. Le sujet que je me propose d'aborder, est un de ceux qui se sont le plus souvent imposés à mes réflexions. C'est celui, d'ailleurs, qui se présente le plus naturellement à l'esprit, à notre époque surtout, au milieu des discussions religieuses auxquelles nous assistons :

Qu'est-ce qu'un chrétien?

Je suppose qu'au lieu d'être né dans une famille chrétienne, j'aie vu le jour en dehors des domaines du christianisme. J'entends parler des avantages de la religion de Jésus, des lumières accordées à ceux qui la pratiquent, et je sens naître en moi le désir ardent de devenir *chrétien*. Adressez-vous, me dit-on, à l'Église chrétienne. Dès son origine, elle s'est donné pour tâche de prendre les hommes «naturels», les hommes avec leurs dispositions diverses, leurs faiblesses et leurs passions, leurs germes innés de noblesse ou de vulgarité, de bassesse ou de grandeur, et d'en faire des chrétiens.

Je me mets donc à la recherche de l'Église chrétienne. Quel est mon étonnement de ne pas trouver une Église, mais une foule d'Églises dont

chacune exclut les autres, dont chacune prétend être l'unique dépositaire du christianisme, et posséder seule le privilège de faire des chrétiens.

Je rencontre d'abord l'Église romaine, qui occupe la plus large place dans la chrétienté. Viens à moi, me dit-elle, c'est moi qui ai le monopole du christianisme. C'est moi qui t'offre les lumières dont tu as besoin. Ma tradition, ma hiérarchie, mon organisation, mes dogmes, mes cérémonies sont les moyens nécessaires, indispensables pour transformer l'homme naturel en chrétien. Hors de moi point de salut. Toutes les Églises qui se sont séparées de mon unité, qu'elles soient plus ou moins éloignées de moi, qu'elles s'appellent orthodoxes ou libérales, ne sont en fin de compte que des Églises infidèles, des foyers d'hérésie, c'est-à-dire de ténèbres et de perdition. Leurs membres sont excommuniés dans ce monde, et voués dans l'autre à la damnation éternelle.

Viens à nous, me disent les Églises protestantes orthodoxes, c'est nous qui avons la vraie foi, c'est nous qui seules pouvons t'offrir l'Évangile dans sa pureté. A notre droite, l'Église romaine n'est plus qu'une église déchue. Chez elle, la vérité s'est obscurcie, des abus criants se sont glissés dans le sanctuaire. A notre gauche, les Églises libérales ont rejeté les fondements mêmes de la vérité, elles ne peuvent qu'égarer et perdre ton âme. Si d'un côté la source de vie est troublée,

de l'autre, elle est tarie. Chez nous seules elle jaillit à salut. Nous seules pouvons former des chrétiens.

Chers auditeurs, comprenez-vous mon embarras, mes perplexités? Où trouver, dans cette Babel, la parole immuable que je cherche, la justice et la vérité dont j'ai soif?

Je suppose que, non rebuté par ces assertions contradictoires, je persiste à vouloir devenir chrétien. Il est naturel que je demande: N'y aurait-il pas, quelque part, une autorité, un juge, un arbitre souverain à qui je pourrais m'adresser en dernière instance, pour trouver enfin la lumière, et pour atteindre le but?

Oui, il existe ce juge souverain, et dans votre pensée, vous me l'avez à coup sûr indiqué. N'est-ce pas Jésus même, le fondateur du christianisme, celui de qui relèvent les Eglises, celui dont les unes et les autres prétendent être les organes et les interprètes autorisés?

Si le bon sens ne nous conseillait cet appel à Jésus, l'Évangile et l'histoire s'en fussent chargés. Je lis dans l'Évangile: «Un seul est votre maître (le Christ), et vous tous, vous êtes frères» (Matth. 23, 8).

L'histoire nous apprend que si le titre de «chrétien» est inconnu à Jésus, et l'est resté même pendant quelque temps à ses apôtres immédiats, il a servi dès l'an 40 environ à désigner ses *dis-*

ciples. C'est dans la ville d'Antioche que, d'après le livre des Actes (11, 26), ils ont commencé à être nommés *Christianoi*, mot dont nous avons fait *chrétiens*.

Le chrétien, ce n'est donc pas nécessairement le catholique, ou l'orthodoxe, ou le libéral. Le chrétien, c'est avant tout le *disciple de Jésus*. Il m'est donc permis d'oublier l'Église romaine et les conditions qu'elle m'impose; d'oublier les orthodoxes et les libéraux et les combats qu'ils se livrent, pour m'adresser à Jésus, et à Jésus seul.

Jésus me donne tout d'abord une haute idée de ses disciples. «Vous êtes», dit-il, «le sel de la terre»! «Vous êtes la lumière du monde» (Matth. 5, 13-14). Les chrétiens sont «le sel de la terre,» c'est-à-dire qu'ils doivent pénétrer de saveur et améliorer, non pas seulement un entourage restreint, mais le *monde entier!* Ils sont «la lumière du monde,» c'est-à-dire, qu'ils doivent éclairer et instruire, non pas une société particulière, une secte, une église limitée, mais tout le *genre humain!* Il faut donc qu'ils aient plus de lumières, plus de vérité que le reste des hommes; autrement que seraient-ils? des planètes qui voudraient éclairer le soleil! Il faut de plus qu'ils soient meilleurs que le monde; car si le sel s'affadit, il n'est plus bon à rien, dit Jésus, qu'à «être jeté et foulé aux pieds!»

Voilà certes des conditions bien élevées, bien difficiles à remplir. Et cependant Jésus les juge possibles. Il croit l'homme capable de les remplir. Pourquoi? Parce qu'il les a remplies lui-même. Il n'est pas venu, comme un professeur d'art ou de science, enseigner des règles ou des théories. Fondateur d'une religion nouvelle, il l'a pratiquée dans toute sa beauté. En Jésus nous voyons l'incarnation du christianisme. Jésus est donc le modèle du chrétien. Aussi que demande-t-il de ses disciples? — Qu'ils l'imitent, qu'ils le suivent. «Suivez-moi,» dit-il à ceux qu'il appelle[1]; et: «Quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple» (Luc 14, 27).

Les divers écrivains du Nouveau Testament s'accordent pour nous demander, à leur tour, l'imitation de Jésus: «Soyez mes imitateurs, dit l'un, comme je le suis de Christ» (1 Cor. 11, 1). — «Ayez les mêmes sentiments (les mêmes tendances) que le Christ Jésus» (Philip. 2, 5). — «Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces» (1 Pierre 2, 21).

Si donc nous voulions définir le *chrétien*, nous dirions: c'est l'homme qui imite Jésus, qui a les mêmes tendances, les mêmes sentiments que Jésus; en un mot c'est l'homme qui est religieux comme l'était Jésus.

[1] Matth. 4, 19; 8, 22; 9, 9; 16, 24; 19, 21, etc., etc.

Mais en quoi consiste la piété de Jésus? Tout est là. Cette question résolue, nous connaîtrons la piété du chrétien.

Ici je serais presque tenté de regretter, comme les enfants, que l'ancienne fiction de la baguette magique, avec laquelle on changeait d'un seul coup hommes et choses, en les touchant, ne soit qu'une pure fiction J'en profiterais pour nous transformer tous en contemporains de Jésus, témoins oculaires de sa façon d'être et d'agir, spectateurs immédiats de ses rapports avec ses semblables et des manifestations visibles de sa piété. Car Jésus n'est pas un être qui plane dans les nuées. Il marche sur la terre; il vit au milieu de conditions humaines, dans une société organisée, dans un ordre moral et religieux solidement établi. Essayons, par un effort de la pensée, de nous transporter dans cet état de choses, de nous mêler aux habitants de la Palestine, de nous pénétrer de leurs croyances et même de leurs préjugés. Mettons-nous à la place, non pas de juifs quelconques, incrédules ou indifférents, mais d'Israélites fidèles, pieusement attachés à leurs traditions, à la foi de leurs pères, en un mot, mettons-nous à la place des *orthodoxes* d'alors.

Cette métamorphose intellectuelle n'est pas facile, j'en conviens. Il nous faut, pour l'accomplir, rétrécir notre horizon, balayer de notre esprit nos croyances modernes, faire table rase de toutes nos idées chrétiennes.

Nous admettons aujourd'hui, par exemple, que le judaïsme n'était qu'une préparation au christianisme. Mais les pieux contemporains de Jésus auraient repoussé comme un blasphème une assertion de ce genre. Pour eux le judaïsme n'était pas plus une préparation au christianisme, qu'aux yeux des chrétiens de nos jours le christianisme n'est la préparation à une religion future, supérieure. Pour eux le judaïsme n'était pas une religion transitoire, c'était *la Religion définitive*.

Nous voyons nos artistes représenter l'enfant Jésus couché, le front ceint d'une auréole lumineuse, entre un bœuf et un âne, pour symboliser l'ignorance, l'entêtement, la dureté de cœur, au milieu desquels le christianisme a fait son apparition. Et l'Évangile légitime par avance ces peintures significatives, en appliquant à la venue de Jésus cette parole du prophète Ésaïe (9,1) : «Le peuple plongé dans les ténèbres a vu une grande lumière, et sur ceux qui étaient assis dans la région et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée» (Matth. 4, 16; comp. Luc 1, 78-79).

Quel effet révoltant ces paroles et ces tableaux eussent produit sur nous, fidèles et pieux Israélites! Avec quelle indignation nous aurions condamné des comparaisons aussi injurieuses pour notre foi! Nous dans l'ignorance! dans les ténèbres! dans la région de la mort! Ne sommes-nous pas le peuple élu, choisi par Dieu parmi toutes les nations pour être son héritage et l'objet de

ses faveurs? N'a-t-il pas conclu avec Abraham, notre premier père, et nous sa postérité, une alliance «éternelle[1]?» N'avons-nous pas une religion révélée, non par l'intermédiaire d'un ange ou même d'un fils de Dieu, mais par Dieu lui-même, qui s'est entretenu familièrement avec nos patriarches, qui est descendu sur le Sinaï, dans le majestueux appareil de la foudre et du tonnerre, pour instruire Moïse, pour écrire de son propre doigt, sur les tables de pierre, les commandements de sa loi? N'avons-nous pas une caste sacrée[2], «prélevée» par l'Éternel, vouée à son service, chargée d'accomplir dans son temple les rites, les cérémonies, les sacrifices que lui-même a prescrits jusque dans les moindres détails? Qui a institué nos jeûnes, nos fêtes, nos lunes, nos sabbats? N'est-ce pas l'Éternel? N'avons-nous pas, pour nous éclairer, sa Parole qui est «une lampe devant nos pieds,» et «une lumière sur notre sentier[3]», et si quelque ennemi oublie ou viole cette Parole «parfaitement pure,» ne sommes-nous pas en droit d'être enflammés de zèle contre lui[4]? L'Écriture elle-même ne dit-elle pas: «*Maudit soit celui qui ne persévère pas dans l'observation des paroles de cette loi*» (Deutér. 27, 26)? Ne défend-elle pas

[1] Genèse, 17, 7.
[2] Nombre 3, 5, etc.
[3] Psaume 119, 105.
[4] Psaume 119, 139-140.

tout triage, tout choix parmi les prescriptions de Dieu? Ne les met-elle pas toutes sur la même ligne, exigeant qu'elles soient *toutes* également observées, sous la menace des plus effroyables malédictions (Deutér. 28, 15-68)?

Telle est notre foi, telles sont les convictions chères à notre cœur. Et voilà qu'on nous parle d'un homme qui les attaque, qui non-seulement ne se soumet point lui-même à nos saints usages, mais encore enseigne à ses disciples à les violer!

C'est ici surtout, chers auditeurs, qu'il est nécessaire de nous dépouiller de nos idées chrétiennes, pour bien juger de l'impression que la personne de Jésus dut produire sur ses pieux compatriotes. Pas plus que Paul, nous ne connaissons Christ «selon la chair.» Nous ne le voyons aujourd'hui qu'à travers la brume des siècles, et sous la forme d'un être idéalisé. Son costume oriental ajoute encore à l'illusion. Nous ne songeons pas que si Jésus, qui parlait la langue, qui portait le vêtement de son pays, était né dans ce siècle, et vivait au milieu de nous, il n'aurait pas d'auréole, il ne serait point drapé dans une robe flottante, il serait vêtu comme nous. En le saluant dans les rues, on l'appellerait, non «Rabbi,» mais tout simplement «Monsieur.»

Pour en revenir à notre supposition, nous voilà donc, nous fidèles Israélites, en contact avec un

homme en chair et en os, semblable à nous par son langage et son costume, mais ennemi de notre culte, violant les plus saintes prescriptions de notre loi, et bravant audacieusement les plus solennelles, les plus terrifiantes menaces de notre Dieu. Nous jeûnons consciencieusement aux époques prescrites. Lui mange et boit avec ses disciples; et lorsqu'on l'interroge sur cette infraction aux anciennes coutumes, il répond que les invités à la noce ne peuvent s'affliger pendant que l'époux est avec eux[1]. Puis, poursuivant sur ce ton, il compare nos saintes pratiques à un vieil habit, les usages prescrits par Jéhovah, à de vieilles outres!

Il n'épargne pas même le rite capital de notre culte, *le sacrifice*, le plus vénéré de tous par son antiquité, car tous nos ancêtres et nos patriarches, depuis les premiers fils d'Adam, l'ont respectueusement accompli. Non-seulement il n'enseigne point qu'il faut sacrifier et semble ignorer que «sans effusion de sang il n'y a point de pardon des péchés[2],» mais abusant de l'Écriture, il insinue que la miséricorde est préférable au sacrifice (Matth. 9, 13; 12, 7; comp. Osée 6, 6)!

[1] Matth. 9, 14-15.

[2] En effet, dans la parabole de l'enfant prodigue accueilli par son père sans autre condition que le repentir; dans celle du serviteur impitoyable, et dans l'oraison dominicale où le pardon de nos péchés est subordonné au pardon que nous accordons nous-mêmes à nos frères, — Jésus ne dit pas un mot de la nécessité du sacrifice.

Mais où son impiété se montre dans toute sa plénitude, c'est dans sa manière de traiter le *sabbat*. Quel commandement prescrit avec plus de solennité, garanti par de plus redoutables menaces! L'Éternel n'a-t-il pas dit lui-même à Moïse: «Observez le sabbat, car il est sacré pour vous; quiconque le violera doit être mis à mort?» Et comme si cet ordre n'était pas assez clair: «*Quiconque fera une œuvre en ce jour*, que son âme soit extirpée du milieu de son peuple» (Exode 31, 14).

Y a-t-il là la moindre ombre d'incertitude? Le commandement n'est-il pas formel, absolu? Or, que fait cet audacieux novateur? D'abord, lorsqu'il cite les commandements, il a soin d'omettre celui qui prescrit la sanctification du sabbat[1]. Encore s'il se contentait de cette négation tacite. Mais ne semble-t-il pas rechercher à plaisir les occasions de nous scandaliser en violant ouvertement la loi? Ne choisit-il pas le jour du sabbat pour permettre à ses disciples de cueillir et d'égrener les épis[2]? Ne guérit-il pas les malades en pleine synagogue, comme pour braver l'indignation de l'assemblée[3]? Ne va-t-il pas jusqu'à dire à un homme d'emporter son lit à travers les rues de Jérusalem[4]!

[1] Matth. 19, 16-19; Marc 10, 17-31; Luc 18, 18-30.
[2] Matth. 12, 1-8; Marc 2, 23-28; Luc 6, 1-5.
[3] Marc 3, 1-6; Luc 6, 6-11.
[4] Jean 5, 8-16.

Il faut avouer, mes chers auditeurs, que cette violation systématique du sabbat a de quoi nous étonner, surtout en présence de cette menace «divine» si claire et si catégorique: «*Quiconque fera une œuvre en ce jour*, que son âme soit extirpée du milieu de son peuple!» S'il y a parmi vous des jurisconsultes, je leur demande, la main sur la conscience, quel jugement prononceraient-ils contre un homme accusé d'avoir suivi l'exemple de Jésus, s'ils étaient tenus de le juger d'après la loi citée, persuadés que cette loi n'a point été promulguée par quelque législateur faillible, mais par Dieu lui-même?

Jusqu'à présent nous nous sommes mis à la place des Israélites orthodoxes contemporains de Jésus. Changeons maintenant de point de vue. Adressons-nous à Jésus lui-même. Informons-nous des motifs qui déterminent cette attitude hostile envers l'ordre religieux de son temps. Car enfin, pour être ses disciples, nous devons l'imiter, et ce premier exemple qu'il nous donne est étrange, à coup sûr. Pourquoi ses procédés sont-ils si négatifs? Pourquoi attaque-t-il par sa base même l'imposant édifice révéré depuis tant de siècles?

Jésus répond, et du premier coup cet «impie,» ce «séducteur,» ce «blasphémateur» nous révèle un esprit d'une profondeur religieuse qui donne d'abord le vertige. Il répond précisément sur le

point le plus inquiétant, sur le sabbat, et sa réponse exprime, sous une forme spéciale, un principe d'une portée incalculable.

Le sabbat, dit-il, *est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat* (Matth. 2, 27).

Généralisez ce principe et vous l'énoncerez ainsi :

Les institutions religieuses, les usages, les doctrines, les pratiques, en un mot les formes déterminées qui constituent ce qu'on appelle « une religion positive, » ne sont pas des puissances absolues, des «majestés» devant lesquelles l'homme doive s'incliner, auxquelles il lui faille se soumettre en fermant les yeux, sur la mesure desquelles il soit tenu de mouler son esprit et son cœur. Les formes religieuses sont faites pour l'homme : ce sont des moyens, des instruments qui lui sont offerts pour favoriser le développement de sa vie morale et religieuse, pour l'aider à accomplir sa destinée. L'homme n'est pas plus que les autres êtres de l'univers, abandonné au caprice ou au hasard. Son existence, si éphémère qu'elle paraisse, si ballotée qu'elle soit entre les influences du dehors et les passions intérieures, a un but, et ce but nous est indiqué par les aspirations mêmes de notre nature. Ne sommes-nous pas sous l'empire d'un double besoin : celui de *connaître* et celui d'*agir?* Y a-t-il un homme, tant soit peu élevé au-dessus de l'animalité, qui ne sente pas en lui, d'une part, cette curiosité qui veut savoir, et là où la connaissance certaine est impossible,

qui demande à croire? Qui ne sente, d'autre part, ce désir d'activité, qui le porte à déployer ses forces et ses facultés?

Que faut-il croire? Que faut-il faire? N'est-ce pas là l'éternelle question de l'homme? N'est-elle pas antérieure à toute Église constituée, antérieure même à toute religion positive?

Et la réponse à cette question, n'est-elle pas évidente, sous cette forme simple et populaire : Il faut croire *ce qui est vrai;* il faut *faire ce qui est bien, ce qui est juste?*

Vérité, justice, voilà les deux aimants qui, depuis l'origine, attirent l'âme humaine. Posséder la vérité, pratiquer la justice, c'est là, en deux mots, le tout de l'homme. C'est là ce qui constitue sa noblesse, ce qui l'élève à son rang propre, ce qui lui fait atteindre l'idéal qu'il doit réaliser.

Il me semble voir Jésus dont la grande âme a conçu cet idéal sous les traits les plus purs, qui apporte au monde une notion de l'homme, supérieure à tout ce qu'avait rêvé l'antiquité, qui la réalise lui-même, qui nous montre en sa personne le besoin de croire le vrai et de faire le bien, élevé à sa plus haute puissance, devenu l'amour de Dieu et de l'humanité, et qui juge ses compatriotes, ses coreligionnaires d'après ce type parfait, le seul qui puisse servir de norme pour apprécier la valeur religieuse et morale des hommes. De ce coup d'œil pénétrant, qui sonde les choses et les cœurs, il regarde, et que voit-il autour de lui?

Est-ce Dieu qu'on aime, le Dieu vivant et vrai, qui nourrit les oiseaux de l'air et revêt les fleurs des champs d'une parure plus splendide que celle des rois? Est-ce le Père universel qui fait luire son soleil sur les juifs et sur les païens, et pleuvoir sur les enfants de Cham et de Japhet, comme sur ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? Hélas! ce Dieu, on ne le connaît pas. Le Dieu qu'on sert est un Dieu partial, un Dieu exclusif, un Dieu qui fait des distinctions parmi les hommes, qui aime et protége les uns, qui hait et rejette les autres[1]!

Quels sentiments la religion d'alors éveille-t-elle dans les cœurs à l'égard des autres hommes, des Samaritains, par exemple, ou des Grecs, ou des autres «païens»? Engage-t-elle à les considérer, à les traiter comme des frères? Entretient-elle l'équité, la charité, la miséricorde sans acception de personnes, sans distinction de naissance et de culte? Non: ces sentiments, elle les comprime, ces aspirations, elle les tue. Ce qu'elle met à la place, c'est l'inimitié fanatique, c'est l'exclusi-

[1] On admettait si peu que Dieu s'occupât des païens, que lorsqu'un jour, dans la synagogue de Nazareth, Jésus, s'appuyant sur l'Ancien Testament, montrait le prophète Élie, envoyé, lors d'une grande famine, chez une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon (pays païen), et le prophète Élisée purifiant le syrien Naaman (encore un païen), — les assistants, transportés de colère, se lèvent, saisissent Jésus en pleine synagogue, et l'expulsent de la ville (Luc 4, 25-29).

visme étroit et méticuleux; c'est la «haine du genre humain!»

Par ces fruits déplorables, Jésus juge l'arbre, et déclare qu'il ne peut être bon (Matth. 7, 18). Répétant alors, avec le même sérieux moral que son prédécesseur Jean-Baptiste, que «tout arbre qui ne porte point de bon fruit est coupé et jeté au feu[1],» il résume en un mot terrible toute sa pensée sur les formes religieuses établies : *Je détruirai le Temple*[2]*!*

Nous venons d'observer Jésus dans ses rapports avec l'ordre religieux établi à son époque. Nous l'avons vu prendre, vis-à-vis de cet ordre, une position hostile: nous avons vu sa piété se

[1] Comp. Matth. 7, 19 à 3, 10.

[2] Marc 14, 58 ; Matth. 26, 61. Ce mot, cité devant le sanhédrin par des témoins que les deux premiers évangélistes appellent de «faux témoins,» non-seulement n'est pas contredit par Jésus (Marc 14, 60-61), mais Jean 2, 19 le lui attribue sous une forme évidemment impossible: Jésus était dans le temple même. «Abattez ce temple,» aurait-il dit, «et je le relèverai dans trois jours;» à quoi les Juifs auraient répondu: «On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et tu veux le relever dans trois jours!» — Mais, ajoute l'évangéliste, il parlait du *temple de son corps!* C'est le cas de rappeler ce qui arrive souvent dans les grandes rénovations religieuses: les adversaires de Jésus comprenaient mieux le sens et la portée de certaines paroles du Maître, que ses propres disciples. C'est à ces derniers qu'il a été obligé de dire lui-même: «Vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence» (Matth. 15, 16)?

manifester sous une forme négative et dissolvante, et nous savons maintenant pourquoi.

C'est parce qu'au lieu d'y voir un des moyens offerts à l'homme pour atteindre le but de sa vocation, pour le conduire dans la voie de la vérité et de la justice, pour l'unir à Dieu et à l'humanité, il n'y trouve que des chaînes qui retiennent l'âme captive, et l'empêchent de prendre son essor vers les régions de la lumière et de la sainteté.

Sous cette première forme déjà, la piété de Jésus peut servir de modèle à celle du chrétien de tous les siècles et de tous les pays. Partout nous nous trouvons en présence d'usages établis, de doctrines professées, de pratiques recommandées. A l'exemple de Jésus, nous avons le droit de les juger et d'en apprécier le mérite ou le démérite, selon l'influence qu'ils exercent sur notre vie religieuse et morale. Si, par eux, je me sens élevé vers Dieu, et pénétré d'amour pour l'éternelle vérité; si j'y trouve un stimulant à devenir meilleur, à remplir plus consciencieusement les hautes obligations de la vie, à vouer un même amour à tous les membres de la famille humaine, alors je m'attacherai à ces formes, je les respecterai, je les recommanderai. Mais si j'éprouve, sous leur empire, la peur de la lumière, si je sens dans mon cœur l'antipathie et la haine naître contre les «incrédules» et les «hérétiques,» alors c'est un devoir sacré pour moi de me lever contre elles, et

de les repousser avec toute l'énergie de ma volonté et de mon indignation.

Jésus en disant: Je détruirai le temple! ajoute aussitôt: J'en rebâtirai un autre! Après avoir attaqué l'ancien régime qui entrave l'homme dans la réalisation de son idéal, il annonce un ordre de choses nouveau. C'est le côté positif de la piété de Jésus, celui qui doit nous intéresser de préférence, car nul d'entre nous, à coup sûr, ne serait satisfait d'un modèle qui ne nous enseignerait qu'à démolir.

Nous allons voir Jésus, se tournant en quelque sorte vers l'avenir, poser les fondements de l'édifice futur, et semer les germes de la religion nouvelle, qui doit grandir et se développer dans tous les siècles.

Au moment d'aborder l'étude de l'enseignement positif de Jésus, il est nécessaire d'écarter une grande cause de malentendus: c'est la confusion entre la doctrine de Jésus et celle de l'Église chrétienne. Nous ne vivons pas au lendemain du crucifiement. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis lors. Si Jésus a semé la semence de vérité et de vie, d'autres semeurs sont venus après lui. Des doctrines différentes des siennes ont été conçues, élaborées, introduites dans l'enseignement officiel de l'Église, soit par des docteurs isolés, soit par ces réunions d'évêques qu'on appelle *conciles*. Ces doctrines, à force

d'être inculquées aux jeunes générations dans l'enseignement religieux, puis répétées chaque dimanche du haut des chaires dans les prédications publiques, ont fini par être admises comme les seules et vraies doctrines chrétiennes, comme la substance même du christianisme et le fondement de la foi.

Une remarque très-simple, que peut faire tout lecteur attentif des Évangiles, suffirait déjà pour inspirer quelques doutes sur la légitimité, sur l'authenticité de ces doctrines. Cette remarque, c'est que dans les paroles de Jésus on ne rencontre jamais certaines expressions qui passent aujourd'hui pour les éléments essentiels du langage chrétien, telles par exemple que : *Confession de foi*, *Symbole*, *Dogme*, *Orthodoxie*, *Dieu-homme*, *Divinité* ou *Déité de Jésus-Christ*, *Expiation par le sang*, *Grâce*, *Malédiction de Dieu*, *Médiateur*, *Péché originel*, *Sacrifice expiatoire*, *Trinité*, etc.[1].

L'absence seule de ces termes dans le langage de Jésus ne rend-elle pas suspectes les doctrines prétendues chrétiennes qu'ils rappellent ? Que

[1] Nous ne mentionnons pas les expressions que le protestantisme orthodoxe n'a point empruntées à l'Église romaine, telles que *abbé*, *cardinal*, *clergé*, *confession auriculaire*, *eucharistie*, *évêque*, *excommunication*, *extrême-onction*, *hérésiarque*, *hérétique*, *hérésie*, *interdit*, *Mère de Dieu*, *messe*, *ordination*, *pape*, *prêtre*, *pénitence*, *purgatoire*, *Sainte-Vierge*, *saints*, *etc.*

sera-ce si nous consultons l'histoire; si, grâce à elle, nous assistons au développement progressif des idées au sein de l'Église, si nous voyons naître et grandir peu à peu, dans la suite des siècles, tous ces dogmes que nous avons crus trop volontiers contemporains de Jésus!

Par cette méthode (et je ne fais ici qu'exposer les résultats incontestables de la science moderne), on découvre:

Que le dogme de la *déité de Jésus-Christ* ne date que de l'an 325, et a été décrété par un concile assemblé à Nicée (ville de l'Asie mineure) par l'empereur Constantin;

Que la *déité du Saint-Esprit* a été décrétée à son tour, cinquante-six ans plus tard, en 381, au concile de Constantinople, sous Théodose;

Que le *Symbole des apôtres* n'est point des apôtres, mais s'est formé peu à peu, durant les trois premiers siècles, et n'a été mis par écrit, pour la première fois, que vers l'an 400; qu'alors même il avait une forme plus simple que celle dont on fait usage de nos jours et qui ne date que du sixième ou du septième siècle[1];

Que le dogme du *péché originel* a pour auteur Augustin, évêque d'Hippone (en Afrique), qui, vers 412, l'a formulé dans ses discussions avec le moine Pélage;

[1] Dr Aug. Hahn, *Bibliothek der Symbole*, etc. Breslau, 1842, p. 10.

Que le *Symbole d'Athanase*, qui expose pour la première fois crûment le dogme de la *trinité*, n'est pas d'Athanase, par la double raison *a)* que le dogme de la trinité ne pouvait être formulé, comme il l'est dans ce symbole, qu'après la déification du Saint-Esprit, en 381; or Athanase est mort en 373; *b)* que ce symbole, originairement écrit en latin, n'a pu naître que dans l'Église d'Occident; or Athanase était évêque d'Alexandrie, ville d'Orient, et n'écrivait qu'en grec. Jusqu'aujourd'hui d'ailleurs, l'Église d'Orient n'admet pas ce symbole[1];

Que la doctrine du *sacrifice expiatoire du Dieu-homme* a été inventée par Anselme de Cantorbéry, vers 1060, *puis après deux siècles* de quasi-oubli, reprise, développée et propagée par le moine dominicain Thomas d'Aquin, qui la fit adopter comme dogme de l'Église. Pendant les onze siècles précédents, on avait enseigné que la mort de Jésus était le résultat d'un marché entre Dieu et le diable. Dieu, voulant racheter l'humanité, offre son Fils en rançon; le diable accepte, Jésus s'incarne, est crucifié, mais trompe le diable en ressuscitant des morts!

[1] Le symbole dit d'Athanase n'a été connu en France qu'au temps de Charlemagne, vers la fin du huitième siècle. D'après Gieseler, l'un de nos plus savants historiens, il paraît y être venu d'Espagne où il aurait été composé dans le courant du septième siècle (*Lehrbuch der Kirchengeschichte*, II, 1; 4e édit., p. 109.)

Ainsi, de siècle en siècle, on voit de nouveaux dogmes apparaître. De nos jours même, et par une conséquence logique du dogme de la divinité de Jésus-Christ, on a décrété *l'immaculée-conception* de la Vierge, Mère de Dieu (le 8 déc. 1854).

Toutes ces doctrines ont pour auteurs des ministres de l'Église catholique, elles n'ont pas été enseignées par Jésus lui-même. Ce sont des dogmes *ecclésiastiques*, ce ne sont pas des enseignements *évangéliques*.

Qu'est-ce donc que Jésus a enseigné?

Ici, permettez-moi de vous faire connaître, avant tout, le résultat des recherches auxquelles on s'est livré pour distinguer les sources de l'enseignement évangélique. Longtemps on a cru que les quatre évangiles étaient chacun le complément des trois autres, et que, par suite, leurs assertions réunies offraient l'exposé le plus certain, le plus complet de la doctrine de Jésus.

Il est reconnu aujourd'hui, que le quatrième évangile ne saurait être mis sur la même ligne que les trois premiers, et que si tous rapportent des paroles qui ne peuvent provenir de Jésus, celui de Jean lui met dans la bouche des discours entiers, évidemment composés par l'auteur même (encore inconnu) de cet évangile. La prudence nous empêche donc de considérer le quatrième

évangile comme une source parfaite de l'enseignement de Jésus, et nous conseille de nous attacher de préférence aux trois premiers.

Et maintenant, demandons-nous quelles doctrines sont à la base de la piété de Jésus, et constituent réellement l'héritage qu'il nous a légué.

Car Jésus aussi parle de doctrines, et il leur donne un nom très-connu. Il les appelle: des *mystères, les mystères du royaume de Dieu.* Mais qu'entend-il par là? Faut-il prendre le mot «mystère» dans le sens qu'on lui prête vulgairement?

Dans le symbole, dit d'Athanase (dont nous venons d'indiquer l'origine et la date), nous lisons entre autres :

«Le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant;

«Et néanmoins il n'y a pas trois Tout-Puissants, mais un seul Tout-Puissant.

«Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu;

«Et néanmoins il n'y a pas trois Dieux, mais un seul Dieu.» Et ainsi de suite.

Tout homme sensé qui lit pour la première fois ces étranges formules, a peine à en croire ses yeux[1]. Il sait que non-seulement sur la terre,

[1] Pour se rendre compte de ce que devenait le jugement de Luther, toutes les fois que le vieil homme, c'est-à-dire le moine augustin, reprenait le dessus dans

mais dans tout l'univers, où se révèlent les mêmes lois, *trois* fois *un* font *trois* et jamais *un;* que si, en conséquence, le Père est Dieu, le Fils Dieu et le Saint-Esprit Dieu, c'est qu'il y a trois Dieux et non un seul Dieu.

C'est un *mystère!* répond le prêtre romain. Mais en empruntant ce mot à Jésus, le prêtre l'emploie dans un sens tout différent. Il l'emploie dans le sens *d'impossibilité,* ou plutôt *d'absurdité.* Il est vrai qu'il ne recule pas devant cette interprétation. Il l'adopte franchement, il déclare que le grand mérite de la piété consiste précisément à *croire ce qui est absurde (Credo quia absurdum!)*[1].

Mais, disons-le en passant, l'histoire de l'Église en main: Ceux qui croient ce qui est absurde sont

cette puissante nature, on n'a qu'à se rappeler ce qu'il disait de ce symbole: «*Es ist also gefasset, dass ich nicht weiss, ob seit der Apostel Zeit in der Kirche des Neuen Testaments etwas Wichtigeres und Herrlicheres geschrieben sey.*» «Il est rédigé de telle façon, que je ne saurais dire si depuis l'époque des apôtres, on a écrit dans l'Église du Nouveau Testament quelque chose de plus important et de plus magnifique!»

Le vrai Luther disait: «Si une chose est contraire à la raison, il est certain qu'elle est plutôt contraire à Dieu» (1522).

[1] Cette déclaration se trouve pour la première fois dans Tertullien (*De la chair de Jésus-Christ,* § 5) en ces termes: «*C'est une chose parfaitement croyable, parce qu'elle est absurde; elle est certaine, parce qu'elle est impossible*»*!*

tout près de faire ce qui est abominable. Non, lorsqu'il parle des «mystères» du royaume de Dieu, Jésus n'entend point par là des doctrines en contradiction avec la raison humaine. Il n'est pas venu rendre témoignage à l'absurdité, mais à la *vérité*. Les «mystères» qu'il annonce ne sont autre chose que des *vérités*, encore voilées, il est vrai, mais parfaitement rationnelles, anciennes comme l'homme, éternelles comme Dieu.

Dans ce sens, les «mystères» que révèle Jésus sont analogues à ces vérités scientifiques, longtemps ignorées, et découvertes un jour par le génie d'un Copernic ou d'un Harvey.

Jusqu'au commencement du seizième siècle, tout le monde croyait que le soleil tournait autour de la terre. Copernic enseigne que la terre tourne autour du soleil. Il n'invente rien de nouveau. Il exprime un fait qui se passe depuis que la terre existe, un fait que plusieurs rares et puissants esprits avaient déjà soupçonné en Grèce, mais que la chrétienté tout entière, grâce à l'Ancien Testament, ignorait encore en 1543. Copernic dévoile le «mystère» du mouvement de la terre.

Cent ans après Copernic, vivait en Angleterre un médecin distingué, Harvey. Le monde entier, à cette époque, croyait que le sang est immobile dans les veines, comme le mercure dans le tube barométrique. Harvey enseigne que le sang circule dans le corps. C'était là une vérité antérieure à Harvey, une vérité aussi ancienne que l'huma-

nité, que dis-je, aussi ancienne que le premier être animé qui est apparu sur le globe entre l'époque primitive et l'époque de transition, c'est-à-dire il y a des milliers de siècles; mais l'humanité l'ignorait encore en 1619[1]. Harvey a dévoilé le «mystère» de la circulation du sang.

Je pourrais multiplier ces exemples. Ils suffisent pour préciser le sens du mot *mystère*, pour empêcher de l'appliquer aux doctrines déraisonnables, absurdes, que l'Église officielle a substituées aux *vérités* enseignées par Jésus; vérités, encore une fois, qu'il n'a pas inventées, qui ne doivent pas même être nommées ainsi, parce que c'est lui qui les a enseignées, mais parce qu'elles expriment ce qui est, ce qui a été, ce qui sera, bien qu'on l'ait ignoré jusqu'à lui.

Au premier abord toutefois, Jésus ne semble rien donner de nouveau. Bien plus, il ne formule pas un seul principe métaphysique. S'agit-il, par exemple, des «conditions du salut,» quel contraste entre les conditions énoncées par Jésus et celles qu'imposent les ministres de l'Eglise qui parlent en son nom ! Ces derniers ont toujours à la bouche le mot : «Heureux ceux qui *croient*.... *les dogmes de l'Eglise!*» Jésus, au contraire, dit:

[1] On assure que Servet a fait la découverte d'Harvey près d'un siècle auparavant. Mais l'horrible tragédie du 27 octobre 1553 mit fin à sa carrière de savant et de penseur chrétien.

«Heureux ceux qui *sont*» — quoi? — «*humbles, pacifiques, miséricordieux, affamés de justice, purs de cœur!* Heureux ceux *qui souffrent* et qui *sont persécutés pour la justice!* Heureux ceux qui *écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique!*»

Mais c'est en ceci précisément que se révèle le grand «mystère» fondamental de la religion de Jésus. C'est qu'elle n'est pas une croyance, mais un principe de vie. Elle ne consiste pas dans l'adhésion de l'esprit à des dogmes incompréhensibles, mais dans cette disposition du cœur, qui porte l'homme à déployer, par des efforts incessants, les bonnes qualités de sa nature, à réaliser l'idéal de son être, en un mot à devenir *homme*.

Même lorsque Jésus emprunte à l'Ancien Testament le principe qu'il déclare le premier de tous les commandements: *Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée;* et le second qui, dit-il, est semblable au précédent: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, il émet une doctrine toute nouvelle pour ses contemporains. Il fait de la religion tout autre chose que ce qu'elle était avant lui, comme aussi tout autre chose que ce qu'elle est devenue après lui. Il la présente, non comme un système de doctrines sur Dieu, l'univers et l'homme, mais comme un stimulant intérieur qui pousse l'homme à s'unir à Dieu et à ses semblables. A Dieu, par la recherche du bien, du beau et du vrai (tu aimeras Dieu de tout ton *cœur*, de toute ton *âme* et de

toute ta *pensée*). A l'homme, par la pratique de ce qui est juste et bien (tu aimeras ton prochain comme toi-même, en d'autres termes: tu lui feras ce que tu voudrais qu'il te fît).

— Je ne pense pas qu'il soit possible d'émettre des principes supérieurs à ceux-là, et qui caractérisent mieux la différence entre la religion de Jésus et toutes les autres religions du monde. Ces dernières sont, en thèse générale, offertes en bloc. Chacune d'elle forme un tout, un système achevé, qui est à prendre ou à laisser. Embrasser une religion, dans le sens généralement admis, c'est en quelque sorte revêtir un costume qui a son caractère propre et qui vous distingue de ceux de vos semblables qui portent des costumes différents. La science découvre-t-elle une vérité en désaccord avec un dogme, avec un «article de foi» qui fait partie du système, j'allais dire du costume, ce n'est pas l'article de foi qui se modifiera, c'est la science qui sera invitée à «retourner en arrière.»

En mettant en première ligne l'*amour du vrai* et la *pratique du bien*, Jésus fonde la seule religion susceptible d'un développement indéfini, la religion du progrès par excellence. N'est-ce pas de lui d'ailleurs que vient cette image significative: la plus petite des semences, qui devient peu à peu le plus grand des arbres?

La religion de Jésus ne peut éviter de répondre à un besoin impérieux de la nature humaine, c'est

de définir, de formuler la vérité. Mais ce qui est inappréciable chez elle, c'est qu'elle déclare toujours l'*amour de la vérité* supérieur à ces formules et à ces définitions. Le jour donc où une doctrine, longtemps admise comme l'expression même de la vérité, serait reconnue incomplète ou même erronée, le disciple de Jésus aurait le droit de la rejeter, pour la remplacer par une autre plus complète ou plus exacte. Il suit de là que, pour le vrai christianisme, la science n'est pas une rivale inquiétante, mais un auxiliaire précieux. Elle est le grand pionnier de l'esprit dans sa marche ascendante vers l'absolu. Elle creuse et sonde les domaines infinis de la vérité. Elle découvre de siècle en siècle, dans cette mine inépuisable, de nouveaux trésors. Et le chrétien s'en empare avec joie : toute vérité nouvelle fait partie de son bien.

Si maintenant, essayant de faire ce que Jésus n'a point fait, nous voulons *formuler* quelques-uns des principes nouveaux qui sont comme l'âme de sa piété, nous en signalerons trois, à notre point de vue les plus importants, *la présence universelle de Dieu*, l'*existence dans l'homme de dons divins*, enfin, comme conséquence de ce second principe : *la responsabilité de l'homme*.

Il nous semble d'autant plus utile de relever ces principes, que dans le courant du moyen âge

ils ont été recouverts d'un voile si épais, qu'aujourd'hui même, pour la plupart des fidèles, ce sont encore des «mystères.»

I. *Dieu est présent dans le monde et dans les cœurs.*

La première parole de Jésus est l'annonce du règne, ou du royaume de Dieu[1]. Il considère cette prédication comme le but même de sa mission. Lorsqu'on veut le retenir à Capernaüm, il répond : «Il faut que j'annonce aussi aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu ; car *c'est pour cela que j'ai été envoyé.*» Lorsqu'il donne à ses disciples la mission d'évangéliser à leur tour, voici ce qu'il leur recommande : «Allez prêcher et

[1] Voici une nouvelle preuve de la divergence profonde entre le christianisme de l'Église et la religion de Jésus. L'objet capital, essentiel de la mission de Jésus, d'après son propre témoignage, c'est l'*annonce du royaume de Dieu.* Il y consacre son activité, il y sacrifie sa vie. Lorsqu'il donne ses instructions aux apôtres, c'est encore l'annonce du royaume de Dieu qu'il leur recommande comme le but suprême de leurs propres prédications. Or, parcourez tous les symboles officiels de l'Eglise catholique, à commencer par le symbole dit des apôtres; lisez les nombreuses confessions de foi protestantes du seizième siècle. Vous y trouverez, à profusion, des détails mythologiques, des spéculations dogmatiques, des subtilités métaphysiques : vous n'y trouverez pas une seule fois la mention même du *royaume de Dieu.*

dites: Le royaume des cieux s'est approché» (Matth. 10, 7)!

L'expression «royaume des cieux» dont Matthieu se sert de préférence, quand les autres évangélistes mettent «royaume de Dieu,» a le même sens, le mot *cieux* ou *ciel* ayant désigné jadis la région de l'univers où Dieu se trouve. Depuis Jésus on devrait donc savoir que Dieu étant sur la terre, comme partout ailleurs, la terre fait partie des «cieux.»

Insistons sur ce «mystère.» L'erreur qu'il doit remplacer et qui, malgré l'Évangile, s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans le peuple, c'est que Dieu est un être à forme humaine, un être limité, qui demeure loin du monde, et qui ne se met que de temps à autre en rapport avec les hommes. Ainsi le Pentateuque nous le présente «*se promenant* dans le jardin d'Eden, *au moment de la fraîcheur*» (littéralement «au vent du jour»)[1]. — Lorsque Noé lui eût construit un autel, et eût pris de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, pour les lui offrir en holocauste, Jéhovah «*flaira l'agréable odeur*» et dit dans son cœur : je ne maudirai plus la terre, etc.[2]. — Lorsque les hommes, dans le pays de Sinéar, voulurent bâtir une ville et une tour dont le sommet montât jusqu'aux cieux, Jéhovah «*descendit pour voir la ville et la tour*»[3].

[1] Genèse 3, 8.— [2] Genèse 10, 20-21.— [3] Genèse 11, 4-5.

Jéhovah apparut à Abraham, pour lui promettre son alliance et lui annoncer la naissance d'un fils; et après avoir achevé son discours, «*il remonta de devant Abraham*[1].» — Après une seconde entrevue avec Abraham, Jéhovah dit: «Le cri sur Sodome et Gomorrhe est grand et leur péché très-grave. *Je descendrai donc, et verrai s'ils ont entièrement commis ce dont le cri est venu jusqu'à moi, et si non, je le saurai*[2].»

Mais le passage qui fait connaître le mieux les anciennes idées sur la divinité, se lit 1 Rois 22, 19-22: «Écoute la parole de Jéhovah! J'ai vu «Jéhovah assis sur son trône, et toute l'armée «des cieux debout à côté de lui, à sa droite et à sa «gauche. Et Jéhovah dit: «Qui veut séduire Achab, «afin qu'il monte et périsse à Ramoth en Gui-«léad?» Et l'un disait ceci, et l'autre cela. Alors «un esprit s'avança, et vint devant Jéhovah, et «dit: «Moi je le persuaderai.» Et Jéhovah lui dit: «De quelle manière?» — Et il dit: «Je sortirai, «et je serai un esprit de mensonge dans la bouche «de tous ses prophètes.» — Et Jéhovah dit: «Tu «le persuaderas, et certes tu en viendras à bout! «Sors et fais cela.»

Ce récit n'a pas besoin de commentaire. C'est en passant de là à l'Évangile qu'on saisit

[1] Genèse 17, 1-22.
[2] Genèse 18, 20-21.

le mieux le contraste entre le Dieu des livres historiques de l'Ancien Testament[1], et le Dieu que Jésus nous dépeint sous des images à la fois si simples et si poétiques: le Dieu qui fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes (Matth. 5, 45); le Dieu dont la sollicitude s'étend aux passereaux «qu'il nourrit» (Matth. 6, 26), et «dont il ne laisse pas tomber un seul sur la terre au hasard» (Matth. 10, 29); le Dieu qui s'occupe même des plantes qu'il fait croître et qu'il «habille plus magnifiquement que ne l'était Salomon dans toute sa gloire» (Matth. 6, 28 etc); qui s'occupe à plus forte raison des hommes mêmes (Matth. 6, 25-33), qui est leur Père (Matth. 6, 9), qui se trouve avec eux dans le «secret du

[1] Les livres historiques de l'Ancien Testament sont encore, jusqu'à ce jour, la seule partie populaire de la Bible, celle d'où la plupart des chrétiens mêmes tirent encore leurs notions sur la divinité. Nous avons souvent fait observer ailleurs (notamment: *Où en sommes-nous?* 2e édit., p. 15) que les prophètes de l'ancienne alliance ont agrandi l'idée traditionnelle de Jéhovah, et préparé l'idée évangélique de Dieu. Ainsi nous trouvons dans Ésaïe cette grande image, textuellement reproduite par Jésus: «les cieux sont le trône de Dieu, et la terre, son marchepied.» Les 18 premiers versets du Psaume 139 expriment en termes magnifiques la présence universelle de l'Esprit divin. Mais ce sont là des lueurs trop rares et trop isolées pour avoir pu éclairer les masses, et pour ne pas justifier notre assertion que la doctrine de la toute-présence de Dieu était un «mystère» aux yeux du peuple, imbu des récits de «l'histoire sainte.»

cabinet,» (Matth. 6, 6) qui «compte les cheveux de leur tête,» (Matth. 10, 30) et connaît leurs pensées, avant qu'ils ne les expriment, et leurs besoins avant qu'ils ne les fassent connaître (Matthieu 6, 8. 32)!

Ce Dieu partout présent, l'est même dans le cœur des pharisiens, car c'est à eux que Jésus dit: «Le règne de Dieu est au-dedans de vous» (Luc. 17, 21). N'est-ce pas lui que Pascal dépeint sous cette image si connue: une sphère dont le centre est partout, et la circonférence nulle part? Seulement, Pascal n'a pas tiré de cette image toutes les conséquences qu'elle renferme. Car si le centre de la sphère divine est *partout*, il est dans chaque cœur humain, et les hommes ont le droit de dire: *Immanou-El*, c'est-à-dire Dieu est avec nous — comme il était avec Jésus; notre cœur est le temple où il réside avec toute sa puissance, toute sa sagesse et tout son amour!

On m'objectera que les hommes ne sentent guère cette présence réelle de Dieu, et qu'il est difficile d'admettre qu'il habite dans des cœurs souillés. Je réponds que les cœurs impurs ne souillent pas plus le Dieu saint, que la fange, éclairée par le soleil, ne souille sa lumière. Quant à ceux qui déclarent ne rien sentir de la présence de Dieu, je leur demanderai s'ils ont rempli la condition que Jésus leur indique, «Convertissez vos cœurs!» Je leur rappellerai que Jésus disait encore : «Heu-

reux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu» (Matth. 5, 8)!

Que de fois, dans les expériences de mon ministère, appelé près du lit de malades nourris dans la foi au Dieu de l'Ancien Testament, ceux-ci ont répondu à mes consolations tirées de la présence de Dieu auprès de ceux qui souffrent, et de sa sollicitude pour ceux qui sont affligés (Matth. 5, 4; Héb. 12, 5-7) : «Mais croyez-vous que Dieu s'occupe de moi? Sait-il combien mes douleurs sont grandes? Ah! je ne puis l'admettre!»

Les premiers chrétiens, encore sous l'empire de l'impression profonde qu'avait produite sur eux l'âme religieuse de Jésus, encore frémissants sous le souffle du Dieu Esprit qu'il avait ramené du ciel sur la terre, vivent en sa présence, le sentent en eux, se figurent qu'il remplit le cœur de chaque néophyte au moment du baptême; et quelques-uns, pour proclamer cette nouvelle dignité de l'homme, devenu, en quelque sorte, un candélabre sur lequel est posé la lumière du Dieu vivant, s'appellent eux-mêmes : *Théophore*, c'est-à-dire *qui porte Dieu*.

C'est cette conviction qui leur a donné cette fermeté dans leur foi, cette constance dans les tortures, cet enthousiasme en présence du supplice. Voyez Paul. Si, dans un moment de rémi-

niscence rabbinique[1], il contredit Jésus qui nous montre Dieu embrassant, dans sa sollicitude, non-seulement les hommes, mais les animaux et les plantes, — n'est-ce pas lui qui proclame en plein aréopage : «C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être» (Act. 17, 28) et qui affirme que Dieu est le «seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en vous tous» (Ephés. 4, 6)?

N'est-ce pas lui, enfin, qui nous fait entrevoir un temps où nulle ignorance, nul antagonisme ne séparera plus le Père de ses enfants, où Dieu *sera tout en tous* (1 Cor. 15, 28)?

Aussi, quelle vie de dévouement et d'abandon à Dieu que la sienne! Avec quelle ardeur il part pour la conquête des âmes! Avec quelle énergie il lutte contre les obstacles innombrables qui entravent son action! Avec quelle sérénité enfin il voit s'approcher la mort qui n'est pour lui que le moyen de s'unir parfaitement à Dieu!

Paul où vas-tu? «Je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend!» —
Dis un mot, ta grâce est prête,
D'honneurs on te comble à l'instant! —
«Non, non, je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend!»

Présence de Dieu dans la nature et dans l'humanité, voilà la grande vérité dont la semence

[1] Est-ce que Dieu prend souci des bœufs (1 Cor. 9, 9)?

jetée dans un cœur, y devient un levain de vie nouvelle et de progrès. Reconnaître cette vérité, et agir en conséquence, c'est à dire, avant tout, purifier son cœur, tel est le premier secret de la piété du chrétien, le premier moyen d'imiter Jésus et d'être religieux comme lui.

II. *Il y a dans l'homme des dons divins.*

Ce principe qui est en rapport intime avec le précédent, était couvert de ténèbres plus épaisses encore. On regardait l'homme comme un vase vide dans lequel sont versées du dehors, et les bonnes, et les mauvaises pensées.

Cette dernière assertion vous étonne. Ouvrez les livres «saints.» Ne montrent-ils pas Jéhovah endurcissant les cœurs[1]? N'affirment-ils pas qu'il a conseillé aux femmes israélites *d'emprunter* à leurs voisines des vases d'or et d'argent et des vêtements pour leurs fils et leurs filles, et, ajoute naïvement le texte, de *dépouiller les Egyptiens*[2]?

[1] Exode 4, 21; Deutér. 2, 30; Josué 11, 19-20; et dans une foule d'autres passages.

[2] Il est question à trois reprises de cet emprunt (Exode 3, 21-22; 11, 2-3; 12, 35-36), et chaque fois Jéhovah promet aux Israélites qu'ils «trouveront grâce» devant les Egyptiens. Et la troisième fois, le frauduleux abus de confiance commis, l'historien ajoute: «Jéhovah avait fait trouver grâce au peuple auprès des Egyptiens qui les leur avaient prêtés; de sorte qu'ils dépouillèrent les Egyptiens.»

N'enseignent-ils pas que Jéhovah lui-même prescrivait ces supplices et ces massacres qui souillent si fréquemment les annales d'Israël? Ne lisons-nous pas (Nombres 25, 4 et 9): «Jéhovah dit à «Moïse: Saisis tous les chefs du peuple, et pends-«les à Jéhovah devant le soleil, afin que l'ar-«dente colère de Jéhovah se détourne d'Israël.... «Or il y en eut 24,000 qui moururent de cette «plaie!»

Et (Deutér. 20, 12-17): «Que si une ville ne traite «pas avec toi, et qu'elle te fasse la guerre, tu l'as-«siégeras; et quand Jéhovah ton Dieu l'aura livrée «entre tes mains, *tu feras passer tous les mâles «au fil de l'épée*, tu feras seulement ta proie des «femmes et des enfants et du bétail..., mais *tu ne «laisseras rien vivre de ce qui respire* des villes de «ces peuples que Jéhovah ton Dieu te donne en «propriété, *mais tu les extermineras,*» etc.

Et (1 Sam. 15, 2-3:) «Ainsi a dit Jéhovah-Zé-«baoth: Va donc et frappe Amalec, et *détruisez «tout ce qui lui appartient*, et tu ne l'épargneras «point, mais *tu tueras et l'homme et la femme, et «l'adolescent et celui qui tette, et le bœuf et la «brebis, et le chameau et l'âne.*» Etc.

Après ces citations, il ne saurait plus rester le moindre doute sur la manière dont on se figurait l'homme. Il n'était qu'un instrument aveugle. Les atrocités mêmes, dictées par ses sentiments barbares, on les attribuait à une inspiration de Dieu.

Ce n'est pas ainsi que Jésus nous dépeint l'homme. Il n'a garde d'attribuer à des influences du dehors les crimes commis ou les vertus pratiquées. C'est dans l'intérieur de l'homme qu'il nous montre la source du bien et du mal. «L'homme de bien,» dit-il, «tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et le méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur» (Matth. 12, 35; Luc 6, 45).

Car l'homme vient au monde avec des forces innées, avec des dispositions natives, avec des dons précieux que Dieu lui a confiés, et dont il peut faire usage ou les négliger, dont il peut se servir, comme du fer et de l'or, pour le bien ou pour le mal.

C'est cette vérité, vieille comme l'humanité, que Jésus nous expose dans la parabole des «talents» et dans celle des «mines»[1]. Dieu, c'est ce roi qui distribue à ses serviteurs des sommes plus ou moins considérables, en leur recommandant de les faire valoir.

Remarquez que pour frapper l'esprit de ses auditeurs, et pour leur donner, par une image familière, une haute idée des facultés dont ils sont redevables à Dieu, Jésus choisit non les monnaies communes qui avaient cours de son temps, la «drachme», le «dénare», etc.; il prend pour termes

[1] Matth. 25, 14-30; Luc 19, 11-27.

de comparaison les types les plus élevés, la «mine», le «talent», qui, vu l'énorme différence entre la valeur de l'argent à cette époque et de nos jours, représentent des sommes prodigieuses.

Je relève ce point surtout pour rappeler aux mères la haute opinion que Jésus, par ces images toutes matérielles, leur inspire de leurs enfants. Ces êtres chéris, gratifiés de dons divins inappréciables, méritent certes plus d'égards et de respect qu'on ne leur en témoigne encore de nos jours. Jésus disait : «Si quelqu'un scandalise un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin, et qu'il fût jeté dans la mer[1]!» Or que fait-on dans les instructions religieuses? On leur enseigne des faits et des doctrines dont l'erreur est démontrée! On les leur enseigne comme vérités divines, comme «Parole de Dieu»! Y a-t-il un scandale pareil à celui-là dans la chrétienté?

Mères, veillez à l'instruction donnée à vos enfants! Ayez le courage de les défendre contre ceux qui égarent et perdent leurs âmes! Vous avez gardé le souvenir de cette femme de Florence qui, voyant son enfant près d'être déchiré par un lion, se précipite sur le monstre, et le lui arrache. L'erreur n'est-elle pas plus redoutable pour l'âme, que la gueule du lion ne l'est pour le corps?

[1] Matth. 18, 6; Luc 17, 1-2.

Quel spectacle nous présente l'Église du premier siècle, sous l'empire de cette vérité, que l'homme porte en lui les dons divins pour mettre chacun à même de remplir sa tâche spéciale? Ah qu'elle est loin de cette monotonie, de cette uniformité, présentée plus tard comme un idéal! Si Paul souhaite que tous les hommes soient comme lui, il se hâte d'ajouter : «Mais chacun a reçu de Dieu son don particulier, l'un celui-ci, l'autre un autre» (1 Cor. 7, 7). Et, après avoir rapidement énuméré les divers dons et les divers ministères, confiés aux hommes (1 Cor. 12, 1-11), quelle belle image il trace de la Société chrétienne, en la comparant (v. 12 et suivants) à un corps, dont chacun de nous est un membre solidaire des autres, dont nul ne peut dire à l'autre : Je n'ai pas besoin de toi! qui tous enfin doivent pratiquer cette règle: Qu'il n'y ait point de divisions parmi vous, mais ayez un soin mutuel les uns des autres!

Un temps vint où cette grande idée s'obscurcit, où la lumineuse vérité des dons divins dans l'homme fut recouverte à son tour d'un voile épais, et redevint un mystère pour l'Église chrétienne elle-même. Ce fut au commencement du cinquième siècle. Un homme vivait alors, que Dieu avait doué avec une libéralité rare; esprit vaste et subtil, qui embrassait avec une égale facilité toutes les branches des connaissances humaines, et mettait au service de toutes une fé-

conde éloquence. J'ai nommé Augustin. Malheureusement ni son caractère, ni son cœur, n'étaient à la hauteur de son génie[1]. L'imagination l'emportait chez lui sur le jugement, la sensibilité sur la raison, la crédulité facile sur l'examen attentif et sérieux[2]. D'un principe admis, il tirait avec une logique rigoureuse les dernières conséquences; mais l'idée ne lui venait pas de vérifier le principe même qui lui servait de point de départ.

Né à une époque de décadence, où l'Évangile, depuis longtemps remplacé par d'autres doctrines, avait perdu son empire sur les âmes, il se plonge durant les plus belles années de sa jeunesse dans

[1] Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ses propres *Confessions*, entre autres, L. VI, 6-16; VIII, 7.

[2] Il s'était engoué par exemple de *l'astrologie*. Et quand on le plaisantait sur sa crédulité, il se défendait en citant sérieusement des «prédictions réalisées» !

Cette même crédulité, il la porte plus tard dans le domaine élevé des choses religieuses. «Dans son argumentation en faveur des doctrines qu'il émet, Augustin ne se montre nulle part en homme qui, par des recherches profondes et par la connaissance certaine que ces recherches lui auraient acquise, serait arrivé à se convaincre de la vérité de ces mêmes doctrines. Il ne fait que développer et confirmer la grossière orthodoxie qui régnait alors en Afrique. Il s'appuie exclusivement sur les passages de l'écriture, dont il abuse pour sa doctrine du péché originel; il s'appuie sur les épaisses croyances africaines, sur les coutumes introduites par la hiérarchie, sur les rites ecclésiastiques basés sur la plus grossière superstition.» (*Das Seligkeits-Dogma*, von Dr Anton Theiner, p. 187).

la fange des voluptés, et rompt avec l'Église chrétienne, malgré les larmes de sa pieuse mère. Plus tard, grâce à d'heureuses influences subies, il se réveille de son honteux sommeil, se fait baptiser, devient évêque, et la dernière partie de sa vie est exempte des souillures qui ont déshonoré la première. C'est alors qu'il se met à réfléchir sur le contraste entre ces deux périodes, l'une si sombre, l'autre, au point de vue de son temps, si lumineuse[1]. Il s'explique l'une et l'autre, non par l'abus ou l'usage de sa liberté morale, comme l'eût fait un disciple de Jésus, mais par des causes tout extérieures, à l'exemple des anciens Hébreux. Son retour au bien, il

[1] A notre point de vue, sa vie «sous la grâce» n'a pas été moins ténébreuse que sa vie d'homme du monde. C'est alors qu'il a rendu populaires ces principes anti-évangéliques:

Credo quia absurdum. — *Sans la foi, même les actions bonnes en apparence, sont des péchés* (les vertus des païens ne sont que des vices brillants). — *La vie la plus louable n'exempte pas le païen de l'enfer.* — *Les enfants morts sans baptême sont éternellement damnés,* etc.

C'est alors enfin qu'il a fait prévaloir le principe, source de toutes les abominations du moyen âge, *que les hérétiques doivent être mis à mort.* Principe condamné par l'Église jusque vers la fin du quatrième siècle, et qu'à cette époque encore condamnaient tout ce qu'il y avait, dans les régions officielles, d'hommes estimables: *Martin* de Tours, l'apôtre de la Gaule; *Ambroise*, l'énergique évêque de Milan, et même l'orthodoxe *Sirice*, évêque de Rome.

l'attribue à l'influence magique de la «grâce de Dieu.» Mais comment explique-t-il sa vie de péché? Il se figurait l'humanité tout entière contenue dans Adam[1], et entraînée avec lui dans la chute et dans l'absolue incapacité de faire le bien. Si donc j'ai péché, disait-il, c'est que je ne pouvais faire autrement. J'ai suivi la pente de ma nature originellement pervertie! Et c'est en étendant cette manière de voir à tous les hommes, qu'il devint l'auteur de l'étrange et scandaleuse doctrine du *péché originel*, qui sapait l'Évangile par la base, et mit sous le boisseau, pour des siècles, la vérité professée par Jésus: Il y a dans l'homme, dans chaque enfant qui naît, des dons divins dont il peut et doit faire un bon usage.

Si l'homme est «incapable de penser et de faire le bien,» c'est que Jésus se moque indignement de nous, lui dont toute la prédication n'est qu'une

[1] Avec sa «superficialité» coutumière, il crut trouver cette doctrine (imaginée par Tertullien, et rejetée par tous les pères grecs) dans une épitre de Paul, Rom. 5, 12. Au lieu de recourir au texte original (que d'ailleurs il n'eût peut-être pas compris, car, dit-il lui-même, «il avait été peu attentif à l'étude de la langue grecque, dont les difficultés le rebutaient») où nous lisons : que par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et que la mort est passée sur tous les hommes, *parce que tous ont péché ;* — il se sert d'une traduction fautive, et lit : que le péché et la mort sont entrés dans le monde par un seul homme — *en qui tous ont péché !*

exhortation à faire le bien, à pratiquer la volonté divine; lui qui s'indigne qu'on l'appelle Seigneur! Seigneur! sans faire ce qu'il dit (Luc. 6, 46); lui qui déclare que ceux-là seulement auront part au royaume de Dieu, qui feront la volonté de Dieu (Matth. 7, 21); qui déclare enfin que CHACUN RECEVRA SELON SES ŒUVRES (Matth. 16, 27)[1].

Ceux qui, de nos jours encore, du haut de nos chaires protestantes, se font l'écho d'Augustin, ne réfléchissent pas qu'ils absolvent le pécheur, — que dis-je? — qu'ils légitiment le péché. «Celui-là pèche, dit l'Écriture, qui sait faire le bien, et qui ne le fait pas» (Jacques 4, 17). Si donc l'homme est «incapable de faire le bien,» non-seulement, faisant le mal, il ne pèche pas, mais il agit conformément à sa nature, il accomplit sa tâche, sa mission, comme l'encre en noircissant le papier, comme la belladone en produisant des fruits vénéneux.

L'homme naît avec des dons divins, qu'il doit faire valoir pour l'utilité commune; telle est la vérité qui, remise au jour, réformera nos méthodes d'éducation morale et religieuse, replacera l'homme dans son état normal, et rendra à l'Église des chrétiens, des hommes pieux à l'exemple de Jésus.

[1] Cette doctrine: *chacun recevra selon ses œuvres*, est du petit nombre de celles sur lesquelles les divers auteurs du Nouveau Testament sont unanimes : Rom. 2, 6; 2 Cor. 11, 15; 2 Tim. 4, 14; 1 Pierre 1, 17; Apoc. 2, 23; 20, 12-13; 22, 12.

III. *L'homme est un être responsable.*

Cette importante vérité est la conséquence logique de la précédente. Dans le système d'Augustin, il ne saurait être question de responsabilité. Si l'homme pèche, il ne peut faire autrement. S'il se convertit, c'est par un effet de la «grâce» de Dieu. L'Église du moyen âge qui, malgré l'autorité d'Augustin, n'a jamais complétement adopté son système, admettait une certaine responsabilité, mais tout individuelle par ses effets, et manifestée seulement après la mort. Je m'explique. Selon elle, l'homme portera lui seul les conséquences de ses actions, en allant au *ciel*, s'il est bon, et en *enfer*, s'il est méchant. (Le *purgatoire* inventé par l'évêque de Rome Grégoire I, vers 600, ne fut proclamé dogme de l'Église que par le concile de Florence en 1439). L'orthodoxie protestante a adopté cette doctrine, et souvent j'entends reprocher aux chrétiens progressistes de n'en tenir aucun compte. «Vous resterez toujours stériles,» nous dit-on, «vous n'exercerez jamais sur les âmes cette influence qui pousse au dévouement et au sacrifice, parce que vous manquez des seuls aiguillons capables de les stimuler, la crainte de l'enfer et l'attrait des récompenses du ciel.»

Vous ferai-je une confidence, mes chers auditeurs? J'avoue ne pas sentir, pour ma part, le

moindre stimulant, ni dans la perspective du ciel, ni dans la terreur de l'enfer.

Qui me persuadera que je dois agir par espoir des récompenses célestes, lorsque Jésus me dit : «Quand vous aurez fait *tout ce qui vous est commandé*, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, *parce que nous n'avons fait que ce que nous devions faire*» (Luc. 17, 10)?

Et l'enfer? Ici je m'étonne que notre orthodoxie officielle n'ait pas hérité les sentiments d'une Église dont elle a adopté les formules. L'ancienne Église catholique (qu'il faut soigneusement distinguer de l'Église romaine du moyen âge) a introduit dans son symbole le passage : «Jésus est descendu aux enfers.» Ce passage (que plusieurs remplacent par : *Il est descendu au tombeau*, interprétation au moins singulière, puisque, immédiatement avant, on lit: «il a été enseveli») exige évidemment pour être compris, qu'on s'adresse à ceux qui l'on introduit dans l'enseignement ecclésiastique. Car bien qu'on n'ait commencé à l'admettre dans le symbole dit des apôtres, qu'à la fin du quatrième siècle, la doctrine qu'il rappelle est de beaucoup antérieure. Elle est indiquée déjà dans la première épître, dite de Pierre (3, 19-20). Elle est mentionnée par Justin (milieu du second siècle) et par plusieurs autres. Les

Actes de saint André en parlent en ces termes : «Le Sauveur est descendu dans l'Amentès (nom égyptien de l'enfer); il en a retiré toutes les âmes qui s'y trouvaient, et l'a rendu désert[1].» Enfin, elle est amplement décrite dans l'*Évangile de Nicodème,* l'un des plus accrédités et des plus populaires au moyen âge. Là (ch. 17 à 27) nous voyons les trépassés, depuis Adam jusqu'au «larron» crucifié avec Jésus, retenus par Satan, lorsque retentit une voix comme celle du tonnerre et le bruit de l'ouragan : «Enlevez vos portes et le roi de gloire entrera!» Et le Seigneur entre, éblouissant de lumière. Il écrase la mort, saisit Satan, le prive de sa puissance, délivre les captifs et relâche ceux qui sont enchaînés. Et le prince de l'enfer, exaspéré, s'écrie : «Voici, ceux qui gémissaient sous nos tourments nous insultent, et nous sommes accablés de leurs imprécations! Nos empires et nos royaumes sont vaincus, et la race humaine, *nous ne lui inspirons plus d'effroi*[2] !»

Les prêtres romains se sont chargés depuis de démentir cette parole. Mais nous, protestants, devons-nous marcher sur leurs traces? Quoi, l'ancienne Eglise catholique a eu le cœur assez large, pour croire que Jésus a vidé l'enfer! Et les prédicateurs orthodoxes de nos jours, par leurs doc-

[1] G. Brunet, *Les Évangiles apocryphes*, p. 229.
[2] Même ouvrage, p. 255, etc.

trines de haine, d'exclusivisme et de damnation semblent n'avoir qu'un but, qu'une ambition, — c'est de le remplir!

Je le répète donc, je ne me sens pas plus effrayé par la menace des peines de l'enfer, qu'attiré par la promesse des récompenses du ciel.

Voulez-vous savoir ce qui exerce sur mon cœur, avec une inexprimable énergie, cette double influence de la crainte et de l'attrait? Ce qui m'inspire réellement la crainte du mal, l'horreur du mensonge et du péché, et tout ensemble m'attire irrésistiblement vers le bien, vers la justice, vers la vérité, c'est le sentiment de ma *responsabilité*, c'est la conviction que mes pensées, mes paroles, mes actions ne s'évanouissent pas dans les airs, mais que ce sont des semences impérissables, qui porteront de siècle en siècle des fruits, ou de lumière et de bonheur, ou de ténèbres et d'infortune, pour moi d'abord, puis pour toutes les générations qui me suivront. Comme la plus petite pierre que vous jetez dans votre beau lac produit des cercles qui s'agrandissent, se multiplient, et, de proche en proche, mettent en mouvement chaque molécule de l'immense masse d'eau, ainsi vos moindres actions, vos moindres paroles, à votre insu, peu à peu, agissent sur l'humanité tout entière.

Jésus a voulu nous pénétrer de tout le sérieux que cette pensée doit nécessairement réveiller dans nos cœurs : «Vous rendrez compte,» disait-il, «de chaque parole[1] que vous aurez prononcée.» Comment exprimer plus énergiquement notre responsabilité? Quoi, tout ce qui sort de ma bouche est soumis au contrôle de la justice éternelle! Quoi, chacun de mes actes est, pour mes semblables, une occasion de progrès ou de décadence! de chûte ou de relèvement! Quoi, la source qui jaillit de mon cœur, répandra sur le monde, à travers tous les âges, des flots de vie ou de mort! Et je serais égoïste, frivole, indifférent? Je ne surveillerais pas tous les mouvements de mon être, je ne m'imposerais pas, comme règle suprême, de ne penser, de ne dire, de ne faire que ce qui peut contribuer au bien de mes semblables, et hâter la rédemption de leurs âmes, c'est-à-dire leur affranchissement du double joug de l'erreur et du péché?

Ici encore la piété de Jésus sert de type à la nôtre. Il se sent en face de l'humanité. Lui qui ne veut se donner d'autre titre que celui de «fils de l'homme,» il nous montre à quel idéal il aspire lui-même, en appelant ses disciples «le sel de la

[1] Pour atténuer la force de cette affirmation, quelque copiste aura ajouté «oiseuse» (Matth. 12, 36).

terre» et la «lumière du monde.» Et il peut dire à Dieu, après avoir traversé sa courte carrière, en «rendant témoignage à la vérité» et en «faisant le bien :» «Père, c'est entre tes mains que je remets mon esprit!»

J'ai essayé d'esquisser les principaux traits de la religion de Jésus, et tout ensemble de montrer en quoi consiste celle du chrétien. Une question encore, et je finis. Avant de m'adresser à Jésus lui-même, j'ai interrogé quelques-unes des églises existantes. Je demande maintenant, quelle est, parmi ces églises, celle qui forme des chrétiens, celle qui est digne, entre toutes, d'être appelée l'Église de Jésus?

Réponse : Aucune. Et je ne puis m'empêcher ici, de songer à cette poétique allégorie attribuée à un membre du clergé italien, le jeune et infortuné Ferrante Pallavicino, qui paya de sa tête, à vingt-six ans, son peu de sympathie pour son Église et pour le pontife de Rome. Le Christ,

dit-il, affligé des écarts de l'Église romaine, se repent de son alliance avec elle, et se décide à la répudier. Il envoie Saint-Paul sur la terre, pour publier son divorce. Aussitôt d'autres églises, celles de Luther, de Calvin, etc., se revêtent de la robe de fiancée, et se présentent pour remplacer l'épouse tombée en disgrâce. Comme les vierges de l'empire d'Assuérus, chacune espère voir s'incliner vers elle le sceptre gracieux. Mais le sceptre ne s'incline point. Le Christ les refuse l'une après l'autre, et déclare qu'il préfère garder le veuvage, plutôt que d'épouser une église particulière.

Les églises du seizième siècle portent toutes, en effet, des noms d'homme. Elles sont toutes plus ou moins restreintes et exclusives. Or, c'est pour l'humanité que le Christ s'est donné. Où est-elle, l'Église de l'humanité, la seule épouse vraiment digne du Christ? Encore une fois, je ne la vois nulle part.

Mais elle existe en germe, partout où il y a des hommes et des femmes qui osent regarder en face les doctrines et les formes religieuses du passé, et leur dire: Nous ne reconnaissons comme divines que celles d'entre vous qui éclairent nos consciences, qui élèvent nos esprits, qui élargissent et améliorent nos cœurs, qui nous inspirent la bienveillance, la miséricorde et la cha-

rité à l'égard de nos semblables, non en tant que sectaires, mais en tant qu'*hommes*.

Elle existe en germe, partout où il y a des hommes et des femmes animés de la grande pensée de la présence du Dieu Esprit et infini dans la nature et dans les cœurs, électrisés par la conviction qu'ils portent en eux des dons divins, pour les déployer au service et au profit de l'humanité; stimulés enfin et sanctifiés, portés au dévouement et au sacrifice, par le sentiment de l'immense responsabilité qui pèse sur eux, comme membres solidaires de la grande famille humaine.

Croîs donc, jeune Eglise, et ne crains pas que le divin fiancé vieillisse ou se lasse d'attendre. Il n'est pas de ceux dont les rides puissent déparer le visage, ou les cheveux blanchir. Il attend avec patience, dans tout l'éclat d'une jeunesse éternelle. Oui, grandis, jeune Église. Entreprends avec courage les luttes sérieuses de la vie. Triomphe des obstacles qui s'opposent à ta croissance. Et quand tu seras devenue l'Église de l'humanité, la sainte Église universelle, où l'on ne classera plus les hommes en croyants et en incrédules, en orthodoxes et en hérétiques, en élus et en damnés; où l'on ne verra plus que des frères qui se sentiront tous enfants du même Dieu, et dont les plus fidèles seront les plus zélés à pratiquer la régle suprême tombée un jour des lèvres de Jésus : *Faites aux*

autres, ce que vous voudriez qu'ils vous fissent, s'ils étaient à votre place et vous à la leur; — alors (pour achever l'allégorie) le Christ viendra dans sa gloire ; il t'offrira l'anneau des fiançailles ; il posera sur ta tête la couronne nuptiale. Alors commenceront les noces éternelles, et le ciel sera sur la terre.

II.

JÉSUS EST-IL DIEU OU HOMME?

Neuchâtel (Temple du Bas), le 9 mars 1869.

La Chaux-de-fonds (Temple français), le 10 mars 1869.

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de commencer par une supposition. Vous êtes tous membres d'une même famille. De riches parents vous lèguent à chacun une somme considérable. Mais une grande distance vous a séparés d'eux, et l'héritage qui vous est destiné passe par les mains de nombreux intermédiaires. Enfin un messager arrive, chargé, dit-il, de vous remettre le legs. Il place devant vous un certain nombre de rouleaux. «Voilà, dit-il, la part qui vous revient. Veuillez me donner un reçu, mais gardez-vous de vérifier la somme. Acceptez-la de confiance, ce sera la meilleure preuve de votre attachement pour vos parents.»

Quelle impression éprouverez-vous, et de quel œil regarderez-vous cet homme ?

Que s'il vous disait, au contraire : «N'acceptez qu'après avoir scrupuleusement compté la somme,

et vérifié chaque pièce d'or, » — ne vous sentiriez-vous pas rassuré sur sa bonne foi?

En venant aujourd'hui exposer devant vous une des vérités les plus importantes, les plus précieuses que les apôtres nous aient léguées, la vérité relative à la personne de Jésus, je voudrais être auprès de vous ce messager, digne de votre confiance. Je ne viens pas vous dire : Fermez les yeux, et croyez. Soumettez votre raison à la foi que je vous annonce. Dieu m'en préserve ! Je vous invite, et vous prie instamment de sonder, d'examiner chacune de mes assertions, de les vérifier à la lumière de l'histoire et du bon sens, et de ne croire que lorsque vous serez convaincus.

Ce sévère et consciencieux examen est d'autant plus nécessaire, qu'il n'est peut-être pas de doctrine plus controversée que la doctrine relative à la personne du fondateur du christianisme. Sur ce point plus que sur tout autre, les affirmations les plus opposées se rencontrent, depuis celle qui fait de Jésus un simple homme, jusqu'à celle qui l'élève au rang de la divinité.

L'orthodoxie traditionnelle réunit les deux extrêmes.

Jésus, dit-elle, est homme. Mais, en même temps, elle déclare qu'il est «fils de Dieu» et «vrai Dieu.»

Par quelque côté qu'on examine ces assertions,

soit qu'on s'arrête à l'idée d'un *Dieu-homme*, soit à celle d'un *Fils de Dieu* qui est *Dieu*, on aboutit à la même conclusion : c'est qu'au point de vue de la raison, ni l'une ni l'autre ne signifie rien.

Dire qu'il peut y avoir un *Dieu-homme*, c'est, toute proportion gardée, comme si l'on voulait affirmer qu'il existe un être qui serait à la fois *aigle* et *ciron !* C'est en vain que, pour faire passer cette hypothèse fantastique, on a recours au terme si commode de *mystère*. Ce n'est pas un mystère, c'est une *chimère*.

Y a-t-il plus de clarté dans l'affirmation que Jésus est à la fois *Fils de Dieu* et *vrai Dieu*? Nullement. Et dans l'esprit de ceux qui, pour la première fois, entendront cette formule, le simple bon sens suggérera toujours la question naïve qu'adressait l'enfant d'un orthodoxe de ma connaissance à son précepteur : « Expliquez-moi donc ce que papa vient de me dire de Jésus, qu'il est fils de Dieu et Dieu ! Comment puis-je être à la fois le fils de mon père et mon père ? »

Aussi la masse du peuple chrétien, depuis des siècles, ne fait pas plus la distinction toute théologique entre la « nature humaine » et la « nature divine » de Jésus, qu'elle n'a fait au moyen âge la distinction subtile entre le culte de « dulie » et le culte de « latrie » accordé aux « saints. » Le peuple chrétien considère le Christ comme Dieu, sans restriction. Que dis-je, le peuple ? J'ai entendu moi-même un pasteur très-autorisé de ma ville

natale affirmer en ma présence : le Christ, c'est Jéhovah descendu sur la terre[1] !

La seule alternative admissible est donc celle que le bon sens populaire a depuis longtemps établie : Jésus est *homme* ou *Dieu*. Et c'est cette alternative que nous allons examiner.

Jésus est-il Dieu ou homme?

Je ne puis vous dissimuler l'émotion que j'éprouve en abordant ce grave sujet. Non que j'hésite à vous exprimer en toute franchise ma conviction personnelle; mais sachant qu'il y a parmi vous des partisans aussi décidés de la divinité de Jésus qu'il y en a de son humanité, je prévois que, de quelque manière que la question sera résolue, un certain nombre de mes auditeurs seront froissés dans leurs convictions les plus profondes.

Aussi bien l'immense portée de la question ne saurait échapper à personne. Toute l'économie du christianisme en dépend. Si Jésus est Dieu, le caractère de la religion qu'il fonde, des doctrines qu'il enseigne, des usages qu'il institue, est évidemment absolu. Dès lors il n'appartient pas à l'homme d'examiner ses paroles. Dussent-elles heurter notre raison, contredire tout ce que nous

[1] Dans une école orthodoxe de Strasbourg, une institutrice répondit à un petit enfant qui se plaignait d'avoir faim : Le bon Dieu a bien jeûné 40 jours, tu peux donc attendre encore.

savons ou croyons être juste et vrai, c'est à nous de nous soumettre, c'est à notre raison de s'incliner.

Que si Jésus, au contraire, est homme comme nous, s'il est né, s'il a vécu, s'il est mort comme les autres membres de l'humanité, s'il a été assujetti aux mêmes conditions physiques et morales, sans posséder ni facultés, ni lumières surnaturelles, sa religion rentre dans la catégorie des institutions humaines. Elle est sujette à l'examen et à la discussion. Elle n'a le droit de régner, qu'à la condition de s'accorder avec les principes éternels de la justice et de la vérité.

Il s'agit donc, avant tout, de nous recueillir et de voir avec quelles dispositions nous traiterons un problème aussi redoutable.

Je conversais, il y a quelques jours, avec un membre d'une Église différente de la nôtre. Il s'agissait de la valeur des doctrines professées dans la sienne. «On les attaque, me disait-il, on les traite d'erreurs et de fables. Quant à moi, je déclare qu'alors même qu'il me serait démontré que ce sont des fables et des erreurs, j'y resterais fidèlement attaché, parce que — je les aime.»

Prenez garde, lui répondis-je, sans vous en douter, vous dépréciez vous-même votre christianisme. Votre langage n'est pas celui que dicterait la piété de Jésus. «Je suis venu,» disait-il, «pour rendre témoignage, non à l'erreur, mais à la vérité !» Et, s'identifiant lui-même avec la vérité

qu'il annonce : «Si quelqu'un, disait-il encore, aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi.» Croire une doctrine fausse, parce qu'on l'aime! Mais quel autre motif donne celui qui commet une action mauvaise, qui mange le fruit défendu?

Non, la vraie foi chrétienne n'autorise point ce genre de sentimentalité, elle ne légitime point ces pieuses mièvreries. Elle est sérieuse et virile. Quand même une doctrine admise dès mon enfance, me serait chère et précieuse; quand même elle aurait jeté ses racines jusqu'au plus profond de mon être, au point qu'en l'arrachant je blesserais mon cœur et déchirerais mon âme, s'il m'est démontré qu'elle est fausse, eh bien, que mon âme soit meurtrie, mon cœur ensanglanté, mais je rendrai gloire à Dieu, en rendant gloire à la vérité ! La vérité seule est la parole de Dieu. Elle seule est grande et elle prévaudra. On peut l'attaquer, mais non la vaincre, et ce qu'on entreprend contre elle contribue souvent, plus même que ce qu'on fait pour elle, à son triomphe et à sa gloire.

C'est avec cette foi et cette piété dans le cœur que nous allons aborder l'objet de la conférence de ce soir.

La voie la plus naturelle pour arriver à la vérité, paraît être de consulter les Écritures, et de voir ce qu'elles nous enseignent sur la personne de Jésus.

Suivons donc cette méthode.

Le Nouveau Testament nous apprend que si Jésus se désigne lui-même sous le titre de «fils de l'homme,» d'autres l'appellent presque constamment «fils de Dieu.»

Que signifie ce mot ?

L'expérience prouve qu'une foule de termes changent de sens dans la suite des siècles, et qu'on s'exposerait à de graves erreurs en transportant dans le passé une signification née à une époque postérieure. Ainsi le mot «roi» est appliqué par les historiens à Clovis comme à Louis XIV. Mais quelle différence prodigieuse entre la royauté de l'un et celle de l'autre !

L'histoire interrogée nous apprend que le titre de «fils de Dieu» n'a pas toujours eu le sens spécial, précis, qu'il a de nos jours. Il n'a pas surgi avec Jésus. Il est antérieur à son époque, il était en usage depuis longtemps chez les Juifs et chez les Grecs, et dans les acceptions les plus différentes.

Nous ferons connaître plus tard comment l'entendaient les Grecs. Restreignons-nous pour le moment à l'emploi qu'en faisaient les Juifs.

Dès le début de l'Ancien Testament (Gen. 6, 2-4), il est question de «fils de Dieu,» et ce sont des êtres mystérieux, plus ou moins mythologiques, mis en rapport avec les «géants.»

Ailleurs c'est le peuple hébreu qui est appelé

le «fils» et le «fils premier né de Jéhovah» (Gen. 4, 22-23; comp. Sirach 36, 12). Les Israélites en général sont honorés de ce nom, même quand ils sont revêches et rebelles à leur Dieu[1].

Après l'institution de la royauté héréditaire dans la personne de David, le titre de «fils» de Jéhovah fut appliqué aux rois. Du moins nous lisons que le prophète Nathan s'adressant à David, au nom de Jéhovah, et parlant de Salomon : «Je serai son père, dit-il, et il sera mon fils» (2 Sam. 7, 14). Le psaume 2 (vers. 7 et 12), où le même titre est donné à un roi inconnu, menacé par une coalition de princes ennemis, constate que cette dénomination était devenue usuelle. L'auteur du psaume 45 (vers. 7 et 8) va jusqu'à donner au roi le titre de *dieu*[2] !

[1] Deut. 14, 1 : Vous êtes *fils de Jéhovah*, *votre Dieu*. Vous ne devez point vous faire d'incision, etc. — Ésaïe 1, 2 : Cieux, écoutez ! Terre, prête l'oreille, car Jéhovah parle : J'ai élevé et nourri des *fils*, mais ils se sont rebellés contre moi. — És. 30, 1; 43, 6; 63, 8; Jérémie 3, 14; Osée 10, 1. Remarquons toutefois que dans les passages, où il s'agit de «fils» désobéissants, nos versions officielles ont systématiquement remplacé «fils» par «enfants.»

[2] En intitulant le psaume 7 : *Prophétie du complot des Juifs contre Jésus-Christ, etc.*, et le ps. 45 (qui est un chant nuptial pour le mariage d'un autre roi inconnu) : *Psaume prophétique sur le mariage mystique de Jésus-Christ et de l'Église*, la version d'Osterwald empêche évidemment les fidèles (qui ignorent que ces titres n'existent point dans le texte hébreu) de comprendre le véritable sens de ces hymnes.

Notez que dans ces deux psaumes se trouve une autre expression, plus fréquemment encore appliquée aux rois, et qui plus tard jouera un grand rôle, celle d'*Oint*, en hébreu *Messie*, en grec *Christ*. Le monarque (comme le prêtre) était consacré dans sa dignité par le symbole de l'onction[1], de là le titre de «Messie de Jéhovah» que portent les rois[2].

Pour en revenir au nom de «Fils» de Jéhovah, désignant les rois d'Israël, il signifie évidemment: représentant de Dieu, exécuteur de ses lois. L'expérience prouva trop souvent que les actions royales étaient loin de correspondre toujours à ce beau titre. Aussi dans les livres les plus récents de l'ancienne alliance, la Sapience, l'Ecclésiastique (on sait que ces livres, admis dans le canon alexandrin ne figurent pas dans le canon hébreu), le mot «fils de Dieu» est-il appliqué à tout homme qui aime Dieu, qui pratique la piété et la miséricorde. Il remplace dès lors l'ancien terme de «serviteur de Jéhovah.» Et si les Israélites, en général, continuent d'être appelés comme jadis «fils de Dieu» (Sap. 12, 7; 18, 13), ce titre est accordé

[1] Onction du prêtre: Exode 28, 41; 29, 7; etc. — Onction du roi: 1 Sam. 16, 13; 2 Sam. 2, 4; 1 R. 19, 15; 2 R. 11, 12; etc.

[2] Titre d'*Oint* (Messie, Christ) donné au roi: 1 Sam. 2, 10. 35; 16, 6; 24, 7; 26, 9. 16; 2 Sam. 1, 14; etc. Ps. 18, 51; 20, 7; etc. Cyrus même, le célèbre conquérant perse, reçoit ce titre: Ésaïe 45, 1.

de préférence aux hommes justes et pieux (Sap. 2, 18; 5, 5; Ecclésiastique 4, 7-11).

Tous ces passages prouvent surabondamment combien l'expression *fils de Dieu* était familière aux Juifs. Mais ils prouvent aussi qu'ils n'y ajoutaient aucun sens métaphysique. Elle ne réveillait en eux aucune idée d'être surnaturel.

Avant de quitter l'Ancien Testament, mentionnons encore une doctrine développée par les prophètes, et dont la connaissance est indispensable pour bien comprendre l'histoire de Jésus, je veux parler des prédictions dites «messianiques.»

Les plus anciens prophètes (Amos, Osée), témoins des désordres d'Israël où les révolutions succèdent aux révolutions[1], contemporains de rois infidèles à Jéhovah et protecteurs des cultes idolâtres, avaient exprimé l'espoir du rétablissement du culte de Jéhovah sous la dynastie de David, et promis, comme conséquence de ce rétablissement, une époque de prospérité nationale. Osée déjà (3, 5) désigne le restaurateur futur par le nom même de «David,» et ce sera plus tard une habitude fréquemment suivie. Par une circonstance assez étrange, si les prophètes, à partir

[1] En Israël, on voit dans l'espace de deux siècles *huit* usurpateurs fonder des dynasties éphémères, tandis qu'en Juda, le sceptre se transmet sans interruption dans la famille de David.

d'Ésaïe surtout, font des descriptions pompeuses du personnage auquel ils rattachent la future rénovation religieuse[1], ils ne lui donnent pas de titre spécial, ils ne se servent, pour le désigner, ni du terme de «fils de Dieu,» ni de celui de «Messie» ou de «Christ[2].»

Après la chute de la dynastie de David, aux temps d'Aggée et de Malachie, non-seulement on perd de vue le glorieux fondateur de la royauté de Juda, mais on semble avoir renoncé même à l'espérance du salut par un prince. Enfin lorsque parut (vers 164) le livre de Daniel, venu «personne ne sait d'où[3],» David et sa race sont oubliés, et il est douteux que l'auteur songe à un autre chef de l'époque messianique ou du royaume de Dieu, que Dieu lui-même[4].

[1] Par exemple Ésaïe 9, 5-6: Un enfant nous est né, un fils nous est donné; l'empire est sur ses épaules, et on l'appellera Merveille, Conseiller, Dieu fort, Père du butin, Prince de la paix; il étendra l'empire et la prospérité sans fin du trône de David, etc.

[2] Ici encore la traduction d'Osterwald du passage Daniel 9, 25-26 peut induire en erreur. Voici la traduction exacte: Depuis l'émission de la parole (annonçant) que Jérusalem sera rétablie et reconstruite, jusqu'à *un prince oint,* il y a sept semaines; et durant 62 semaines, elle sera rétablie et reconstruite, etc. Et après les 62 semaines, *un oint* sera enlevé, et il n'y a personne qui lui appartienne, etc.

[3] *Sinaï et Golgotha*, par H. Grætz (professeur israélite), Paris, 1867, p. 60.

[4] Les idées messianiques dans l'Ancien et dans le

Ce n'est qu'après l'avénement de l'iduméen Hérode, le protégé des Romains (40 ans avant Jésus-Christ), que la personne d'un Messie, fils de David, paraît être redevenue le centre des espérances de tous les Israélites fidèles[1].

Aussi n'est-ce que vers l'époque de Jésus-Christ, qu'on trouve pour la première fois le titre de «Messie,» donné au fils de David, au roi de l'avenir[2]. Ce titre est attribué à Jésus, en même temps que les qualifications synonymes «fils de Dieu,» «roi d'Israël,» «roi des Juifs.» Jésus qui ne s'appelle lui-même que le «fils de l'homme,» accepte, au témoignage des Évangiles, les titres de «Christ» et de «fils de Dieu.» Mais Luc nous apprend comment ces termes étaient entendus. Racontant l'interrogatoire de Jésus dans le sanhédrin, il rapporte qu'à la question : «Es-tu donc le fils de Dieu?» Jésus répondit: «Vous le dites, car je le suis.» — Là-dessus toute l'assemblée «s'étant levée, le mena à Pilate. Et ils commen«cèrent à l'accuser, en disant: Nous avons trouvé «cet homme, séduisant la nation et défendant de «donner le tribut à César, et se disant le Christ,

Nouveau Testament ont été exposées avec tous les détails désirables, les premières par M. Steeg (*Le Messie d'après les prophètes*, Strasbourg, 1867), les secondes par M. Colani (*Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, 2e édit., Strasbourg, 1864).

[1] Colani, ouvrage cité, p. 35.

[2] Même ouvrage, p. 37.

«le roi.» Et Pilate après l'avoir interrogé, déclare : «Je ne trouve aucun crime en cet homme[1].»

Donc, pour les membres du sanhédrin, qui certes étaient au courant du sens des mots, les expressions de «fils de Dieu» et de «Christ» étaient synonymes, non de *Dieu*, ni même d'*être divin*, mais de *roi*.

N'oublions pas de remarquer que Jésus, à l'exemple des auteurs des livres «apocryphes» de l'Ancien Testament, donne le titre de «fils de Dieu» à tous les hommes qui remplissent certaines conditions morales et religieuses. Seulement les personnes qui ne connaissent le Nouveau Testament que par nos versions officielles, ne s'en aperçoivent point, par la raison que les traducteurs ont systématiquement remplacé «fils de Dieu» par «enfants de Dieu» dans les passages :

«Heureux les pacifiques, car ils seront appelés «*fils de Dieu* (Matth. 5, 9). — Aimez vos enne-«mis et priez pour ceux qui vous persécutent, «afin d'être *fils* de votre Père qui est dans les «cieux (Matth. 5, 44-45). — Aimez vos ennemis «et faites du bien.... et vous serez *les fils* du «Très-Haut, car il est bon envers les ingrats et «les méchants» (Luc 6, 35).

[1] Luc 22, 66 à 23, 4.

La même remarque s'applique aux écrits apostoliques. On a substitué «enfants de Dieu» à «fils de Dieu» dans les passages : «Tous ceux qui sont «conduits par l'Esprit de Dieu, sont *fils de Dieu* «(Rom. 8, 14). — La création attend avec impa«tience la manifestation des *fils de Dieu* (Rom. 8, «19). — Vous êtes tous *fils de Dieu* par la foi en «Jésus-Christ (Gal. 3, 26). — Parce que vous «êtes *fils*, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit «de son fils (Gal. 4, 6). — Il était convenable que «celui pour qui et par qui sont toutes choses, «voulant amener plusieurs *fils* à la gloire, consa«crât l'auteur de leur salut par les souffrances «(Hébreux 2, 10). — Le Seigneur châtie celui «qu'il aime, et il frappe de ses verges tous ceux «qu'il reconnaît pour ses *fils*» (Hébreux 12, 6).

Cette habitude de désigner par le terme de «fils de Dieu» ceux que distingue leur caractère religieux et moral, s'est maintenue dans l'Église chrétienne jusque vers le quatrième siècle. J'en citerai pour preuve le passage suivant des *Constitutions apostoliques* (Livre 3, ch. 18):

«Que celui qui a été baptisé reste étranger à «toute impiété, impuissant à l'égard du péché, «ami de Dieu, ennemi du diable, héritier de Dieu «le Père, et cohéritier du fils, comme ayant re«noncé à Satan et à ses démons et séductions. «Qu'il soit chaste, pur, pieux, aimant Dieu, *fils* «*de Dieu*, qu'il prie comme *un fils* prie son Père,

«et qu'il dise, comme au nom de l'assemblée des «fidèles de la communauté : Notre Père qui es «aux cieux, etc.»

Pour en revenir à la personne de Jésus, ce qui précède établit clairement que si la qualification de «fils de Dieu» lui est donnée dans les livres du Nouveau Testament, ce fait seul ne nous autorise nullement à conclure qu'on lui attribuait une nature surhumaine, qu'on le regardait comme un être d'essence divine.

Une étude plus approfondie, et surtout honnête et loyale des textes nous conduit à un autre résultat. C'est que les divers passages où il est question de Jésus peuvent se classer en trois catégories.

1. Dans les uns, Jésus nous apparaît comme un homme, né comme nous, assujetti à toutes les conditions de l'humanité, la faim, la soif, la fatigue. Il est considéré comme un homme par ses compatriotes, et même par les membres de sa famille.

Preuves : «Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les «hommes» (Luc 2, 52).

Ici évidemment Jésus est présenté comme se développant de la même manière que les autres enfants, comme passant d'une période où il avait moins de sagesse à une autre où il en a eu davantage.

Les compatriotes de Jésus demandent : «D'où viennent *à cet homme* cette sagesse et ces miracles? N'est-ce pas *le fils du charpentier*? *Sa mère* ne s'appelle-t-elle pas Marie, et *ses frères*, Jacques, Joses, Simon et Jude. Et *ses sœurs* ne sont-elles pas toutes parmi nous» (Matth. 13, 54-56)?— D'autres disent: «N'est-ce pas là Jésus, *le fils de Joseph*, dont nous connaissons *le père et la mère*» (Jean 6, 42)?— Un apôtre même (Philippe) dit: «Nous avons trouvé celui de qui Moïse a parlé...: c'est Jésus de Nazareth, *le fils de Joseph*» (Jean 1, 45). —

«Jésus et ses disciples retournent à la maison. «Et le peuple s'assemble encore, de sorte qu'ils «ne pouvaient pas même prendre leur repas. Et «quand ses parents l'eurent appris, ils sortirent «pour se saisir de lui (de Jésus), car ils disaient : «*Il est hors de lui*» (Marc 3, 20. 21)! —

«Il y eut de la division parmi les Juifs à cause «de ce discours (de Jésus). Et plusieurs d'entre eux «disaient: *Il est possédé du démon, et il est* «*hors de sens*. Pourquoi l'écoutez-vous» (Jean 10, 19-20)? —

Même après un «miracle,» nul soupçon d'une nature divine en Jésus ne naît dans l'esprit des spectateurs. Après avoir raconté la guérison d'un paralytique auquel Jésus dit : «Lève-toi, chargetoi de ton lit et retourne dans ta maison,» un évangéliste ajoute :

«Il se leva, et retourna dans sa maison. Ce que

«le peuple ayant vu, il fut rempli d'admiration «et glorifia Dieu *d'avoir donné un tel pouvoir «aux hommes»* (Matth. 9, 7-8).

Voici toute une série d'autres passages enseignant l'humanité de Jésus: Tout d'abord les deux généalogies qui font descendre Jésus de David (Matth. 1; Luc 3, 23; comp. Rom. 1, 3). — Jésus déclare qu'il est venu (non pour enseigner sa divinité, mais) *pour annoncer la bonne nouvelle du royaume de Dieu*. «Car,» ajoute-t-il, *«c'est pour cela que j'ai été envoyé»* (Luc 4, 43). — Il dit encore qu'il est venu, «non pour *être servi*, mais pour *servir*» (Marc 10, 45).

Il recommande la foi en Dieu (Marc 11, 22). — Il appelle ceux qui pratiquent la volonté de Dieu, *ses frères* et *ses sœurs* (Marc 3, 35; Matth. 12, 50; Luc 8, 21). — Il met l'*obéissance à Dieu* au-dessus de la foi en sa propre personne (Matth. 7, 21-23).

Après qu'un scribe a confirmé l'*unité de Dieu*, qu'il vient d'affirmer lui-même, il l'approuve (Marc 12, 28-34). — Il déclare agir (non en Dieu, mais) *par l'Esprit de Dieu*, se mettant ainsi sur la même ligne que les fils des scribes (Matth. 12, 27-28).

Il se donne lui-même (non pour un Dieu, mais) pour un *prophète :*

«Je vous dis en vérité, dit-il à ceux qui s'op- «posent à lui, que nul *prophète* n'est bien reçu «dans sa patrie «(Luc 4, 24; Matth. 13, 57; Marc 6,

4; Jean 4, 44).— «Il me faut marcher aujourd'hui «et demain et le jour suivant, car il ne convient «pas qu'*un prophète* périsse hors de Jérusalem» (Luc 13, 33).

Il se met en parallèle avec *Jean-Baptiste :*

«Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et «ils disent : Il a un démon! Le fils de l'homme est «venu mangeant et buvant, et ils disent : Voici «un homme mangeur et buveur de vin, un ami «des péagers et des pécheurs» (Matth. 11, 18-19).

Il se compare à *un homme :*

Dans la parabole de l'ivraie, il dit : «Le «royaume des cieux est comparable à *un homme* «qui sema de bonne semence dans son champ» (Matth. 13, 24). Puis, expliquant cette parabole à ses disciples, il ajoute : «Celui qui sème la bonne «semence, c'est *le fils de l'homme*» (Matth. 13, 37).

Il n'accepte pas même la qualification de *bon.*

A celui qui l'appelle «Bon maître,» il répond : «Pourquoi m'appelles-tu *bon?* Personne n'est bon, «si ce n'est *un seul, Dieu*» (Marc 10, 17-19).

Il avoue ne pas tout savoir :

«Pour ce qui est de ce jour et de l'heure, per«sonne ne les sait, ni les anges dans le ciel, *ni le «fils*, mais seulement le Père» (Marc 13, 32).

Il prie Dieu, ce qui serait inconcevable s'il était Dieu lui-même. Ici nous nous contenterons d'indiquer quelques passages, car nous n'en finirions pas : Matth. 14, 23; 26, 36. 42. 44; Marc 1, 35; 6, 46; 14, 32. 39; Luc 6, 12; etc.

Il soumet sa volonté à celle de Dieu:

«Mon Père, que cette coupe passe loin de moi, «*s'il est possible!* Toutefois, qu'il soit fait *non* «*comme je le voudrais*, mais *comme tu le veux*» (Matth. 26, 39. 42).

Il se plaint d'être abandonné de Dieu:

«Mon Dieu, mon Dieu, *pourquoi m'as-tu abandonné*» (Matth. 27, 46)? — Enfin il remet, en mourant, son esprit à Dieu: «Père, je remets mon esprit entre tes mains» (Luc 23, 46)!

II. Deux passages seulement présentent Jésus comme un être né sans la participation d'un père mortel, par l'opération du saint Esprit dans le sein d'une vierge. Voyez Matth. 1, 18 et suiv.; Luc 1, 26 et suiv.

III. Dans plusieurs autres enfin, Jésus est décrit positivement comme un être surhumain, préexistant à sa naissance, et doué de facultés qui ne sont point accordées aux hommes.

Preuves: Jean 1, 1-14: «Le *logos* était au «commencement» (nous reviendrons plus tard sur cette expression), «le *logos* était auprès de Dieu «et le *logos* était dieu[1]: il était au commencement

[1] La langue grecque qui, durant des siècles, a servi d'interprète aux croyances polythéistes des Hellènes, a distingué plus tard le *Dieu suprême* des *êtres divins inférieurs*, en désignant le premier seul par l'article.

«auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par «lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans «lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière «des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, «mais les ténèbres ne l'ont point reçue...

«La véritable lumière, qui éclaire tous les «hommes, vint au monde. Le *logos* était dans le «monde, et le monde a été fait par lui; mais «le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu «chez les siens, et les siens ne l'ont point reçu. «Mais il a donné le privilège d'être enfants de Dieu «à tous ceux qui l'ont reçu; qui croyaient en son «nom; qui sont nés non pas du sang, ni du désir «de la chair, ni du désir d'un homme, mais de «Dieu. Et le *logos* devint chair, et a habité parmi «nous, et nous avons vu sa gloire, une gloire telle «qu'est celle du *fils unique, venu du Père*, plein «d'amour et de vérité.»

Les épîtres nous offrent des passages du même genre, par exemple :

Colossiens 1, 15-16 : «C'est lui (le Fils de Dieu) «qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né «de toutes les créatures. Car c'est par lui qu'ont «été créées toutes les choses qui sont dans les «cieux et sur la terre, etc.»

Nous n'avons d'autre moyen pour exprimer cette distinction, et par conséquent pour rendre exactement le sens du premier verset de l'évangile selon Jean, que de mettre *Dieu* là où en grec il y a l'article, et *dieu* là où l'article manque.

Hébreux 1, 1-4: «Dieu ayant autrefois parlé à «nos pères en divers temps et de diverses ma-«nières par les prophètes, nous a parlé en ces «derniers temps par *le fils*, qu'il a établi héritier «de toutes choses, par lequel aussi il a fait le «monde, et qui étant la splendeur de sa gloire et «l'image empreinte de sa personne, et soutenant «toutes choses par la parole de sa puissance, après «avoir fait par lui-même la purification de nos «péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans «les lieux très-hauts, ayant été fait d'autant plus «grand que les anges, qu'il a reçu un nom plus «excellent que le leur.»

Citons encore l'Apocalypse, ce livre étrange, le seul de toute la Bible dont on connaisse la date certaine (68 ans après Jésus-Christ), le premier de tous les livres du Nouveau Testament qui ait été attribué à un apôtre par un père de l'Eglise (Justin, vers 150), le seul enfin qui, après un certain temps de vogue, ait rencontré une profonde antipathie[1]. Ce livre qui répète avec une insistance fatigante une prophétie non confirmée par l'événement, celle du retour très-prochain de Christ,

[1] Voici le jugement de Luther sur l'Apocalypse : «Je ne puis positivement pas sentir que ce livre provienne du Saint Esprit.... Que chacun en pense ce que son esprit lui suggère. Mon esprit à moi ne peut se faire à ce livre, et ce me serait un motif suffisant de ne l'avoir pas en haute estime, que Christ n'y est ni enseigné ni reconnu, etc.»

n'a d'autre intérêt que de nous faire connaître les idées bizarres d'un homme du nom de Jean, inconnu du reste, qui vivait en Asie mineure dans la seconde moitié du premier siècle. C'est lui qui, sans rien nous apprendre d'ailleurs sur la *nature* du Christ, lui donne une série de titres analogues à ceux qu'Ésaïe accorde au futur Messie (voyez p. 73, note 1): le *Saint*, le *Fidèle*, le *Véritable*, le *Prince des rois de la terre*, le *Commencement de la créature de Dieu*, l'*Alpha et l'Oméga*, *Celui qui a les sept esprits de Dieu*, la *Parole de Dieu* [1], etc.

On pourrait, à la rigueur, ranger dans cette troisième catégorie les nombreux récits où Jésus accomplit des «miracles,» ressuscite des morts, etc., bien qu'au point de vue de ses contemporains ces actes ne fussent nullement la preuve d'une nature surhumaine. Il n'y a pas un miracle de Jésus, dont on ne puisse retrouver l'analogue dans les légendes des prophètes [2], sans que pour cela ces derniers fussent considérés comme des êtres divins.

On pourrait encore citer ceux où il est dit que Jésus «agissait par le Saint Esprit,» que «l'Esprit

[1] L'auteur se sert aussi de cette dernière expression pour désigner le christianisme (1, 9).

[2] Des «miracles» du même genre se retrouvent, en quantité, chez les autres peuples, même chez les historiens sérieux; témoin Tacite, qui rapporte deux «miracles» accomplis par l'empereur Vespasien (Histoires, IV, 81).

de Dieu était sur lui» ou «en lui.» Mais ces expressions se retrouvent dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, et sont toutes appliquées à des hommes[1].

Le seul passage où l'élément divin est accordé à Jésus dans une mesure qui dépasse celle des autres hommes, c'est Colossiens 2, 9 : «*Toute la plénitude de la divinité* habite corporellement en lui.» Mais ici même Jésus est distingué de Dieu.

Cette observation s'applique à toutes les citations en faveur de la nature divine de Jésus. Nulle part, dans le texte original, Jésus n'est identifié avec Dieu[2]. Nos versions toutefois renferment des passages qui porteraient à le croire. Malheureusement, ils sont mal traduits. *Exemples :*

1° Romains 9, 5:

Version d'Osterwald.	*Version d'après le texte grec de Tischendorf.*
(Mes frères israélites) qui descendent des pères, et de qui est sorti, selon la chair, Christ, *qui est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement.* Amen.	(Mes frères israélites) auxquels se rattachent les pères et desquels est sorti Christ selon la chair. *Que Dieu qui est au-dessus de tous, soit béni éternellement !* Amen.

[1] Exode 31, 3; Nombres 27, 18; Juges 3, 10; 6, 34; etc.; 2 Chron. 24, 20; Néh. 9, 20; Ps. 51, 13; 143, 10; etc. — Rom. 8, 9. 14; 1 Cor. 7, 40; Gal. 5, 18. 25; Ephés. 5, 18; Jacques 4, 5; etc.

[2] A moins qu'on ne veuille citer comme preuve du contraire l'exclamation de l'incrédule Thomas : «Mon Seigneur et mon Dieu!»

2° 1 Tim. 3, 16 :

Version d'Osterwald.

Et certainement le mystère de la piété est grand : *Dieu a été manifesté en chair*, justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché aux gentils, etc.

Version d'après le texte grec de Tischendorf.

Et de l'aveu général, grand est le mystère de la piété : *Celui qui a été manifesté en chair*, a été justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché parmi les nations, etc.

Cette diversité de témoignages sur la personne de Jésus, comme aussi le fait que nulle part, dans le Nouveau Testament, Jésus n'est identifié avec Dieu, sont des choses reconnues par tous les orthodoxes qui se sont donné la peine d'étudier les Écritures. Dans son savant ouvrage intitulé : *Histoire du développement de la doctrine sur la personne de Christ,* M. le professeur Dorner dit :

«Dans les différents livres du Nouveau Testa-«ment, il ne se trouve nullement des témoignages «de même valeur pour prouver la foi en la divinité «de Christ ; notamment les épîtres de Pierre et de «Jacques et les synoptiques sont en arrière sous «ce rapport. Ce n'est que plus tard, après la chûte «du Judaïsme, et *après qu'on eût admis les païens «dans l'Église chrétienne,* que la divinité de Jé-«sus-Christ est exprimée de la façon la plus posi-«tive comme croyance de l'Église. Et parmi les «apôtres, ce sont surtout *ceux qui ont vécu et écrit*

«*au milieu des païens*, qui ont enseigné la nature «divine de Jésus-Christ [1].»

M. le docteur Hahn, non moins attaché que M. Dorner à la foi orthodoxe, déclare à son tour :

«C'est le Père seul qui a sa raison d'être en «lui-même ; lui seul est Dieu dès l'origine ; *lui «seul est par conséquent appelé Dieu.* Il est le «Dieu unique», le «seul vrai Dieu,» le «seul Dieu «et Père de tous, qui est au-dessus de tous et «parmi tous et en nous tous.» C'est pour cette «raison que pour le distinguer du Fils et de l'Es-«prit, il est appelé dans l'Apocalypse *celui qui «est et qui a été et qui sera*, ce qui n'est qu'une «paraphrase du nom de Jéhovah dans l'Ancien «Testament.»

«Il suit de là que, dans une série de passages, «c'est *exclusivement au Père* que sont donnés des «attributs divins, qu'il est appelé le *seul bon*, le «*seul saint*, le *seul qui possède l'immortalité*, le «*Dieu seul sage*, le *seul prince*, et que l'Apoca-«lypse, pour le distinguer du Fils et du St-Esprit, «l'appelle *celui qui est et qui a été et qui sera.*

«C'est par là qu'il est désigné comme *celui qui «est absolument immuable*, qui *possède l'être pur, «absolu, invariable*, qui *est maintenant tel qu'il a «été et tel qu'il se révèlera dans l'avenir.* C'est «pour cela précisément que le Père est appelé

[1] J. A. Dorner, *Entwicklungsgeschichte der Lehre von der Person Christi*, Stuttgart, 1839, p. 5.

«*plus grand que le Fils*, et même qu'il est désigné «comme *le Dieu du Fils.*

«Par contre, le Fils n'a point sa raison d'être «en lui-même, mais dans le Père. Voilà pourquoi «il s'appelle *le Fils de Dieu, le Fils unique venu «du Père, le premier-né*, tandis que celui dont il «tire son origine est appelé *le Père.* Il s'ensuit «que toute l'activité du Fils est *dépendante de «celle du Père;* que partout où le Père et le Fils «sont nommés ensemble, il n'y a que *le premier* «qui soit appelé *le seul Dieu*, tandis que le Fils «est appelé *le seul Seigneur*, ou *le seul médiateur «entre Dieu et les hommes* [1].»

Ne perdons pas de vue le fait que le Nouveau Testament nous offre à la fois des passages en faveur de l'humanité de Jésus, et des passages en faveur de sa nature divine.

Il s'ensuit qu'à l'aide du Nouveau Testament seul, la question qui nous occupe ne saurait être vidée, les partisans des deux doctrines contraires y trouvant chacun des arguments pour défendre la sienne. Comme le disait, au siècle dernier déjà, le théologien réformé Werenfels, en parlant de la Bible :

«C'est le livre où chacun cherche ses dogmes
«Et le livre aussi où chacun les trouve.»

[1] Dr G. L. Hahn, *Die Theologie des Neuen Testaments,* Leipzig, 1854, § 45.

Si donc nous voulons rester sur le terrain de l'Écriture, il n'y a qu'une méthode à suivre, celle que déjà Luther a pratiquée. Elle consiste à choisir dans le Nouveau Testament les livres favorables à la doctrine que nous préférons, et à ne tenir nul compte des autres. Imbu du dogme de la divinité du Christ, Luther dit: «L'Évangile de «Jean est le seul doux et véritable Évangile *prin-«cipal*, et il faut le préférer *de beaucoup* aux trois «autres, et l'élever *plus haut*. De même les épîtres «de saint Paul et de Pierre *l'emportent de beaucoup* «sur les trois Évangiles selon Matthieu, Marc «et Luc. En somme, l'Évangile selon saint Jean «et sa première Épître, les Épîtres de saint Paul, «*surtout celles aux Romains, aux Galates, aux* «*Éphésiens* et la première de saint Pierre, voilà «les livres qui te montrent Christ, et qui t'en-«seignent tout ce qu'il est nécessaire que tu saches, «*sans qu'il soit besoin de jamais voir ou entendre* «*aucun autre livre*. C'est pourquoi l'Épître de saint «Jacques est auprès d'eux *une véritable épître de* «*paille, n'ayant aucun caractère évangélique*.»

Après cet illustre exemple d'un procédé parfaitement arbitraire, quel admirateur de Luther aurait le droit de se plaindre, si les partisans de l'humanité de Jésus déclaraient de leur côté :

Que les seuls Évangiles importants sont ceux de Matthieu, Marc et Luc, qu'il faut les préférer de beaucoup au quatrième et les élever plus haut.

Que de même l'Épître de Jacques l'emporte de beaucoup sur celles de Paul, lesquelles sont de véritables épîtres de paille, n'ayant aucun caractère évangélique?

Si les Écritures prêtent des armes, avec une égale impartialité, aux adhérents des doctrines les plus opposées, ne croyez pas que la Réforme s'en soit aperçue la première. C'est une découverte qui date de l'époque même où le Nouveau Testament a paru comme collection de livres de la nouvelle alliance, c'est-à-dire vers la fin du second siècle. Alors déjà Tertullien, qui probablement avait souvent reconnu l'insuccès des discussions auxquelles l'Écriture seule servait de base, en avait conclu qu'il ne fallait pas en appeler aux Ecritures (*ergo non ad scripturas provocandum est*); qu'il ne fallait pas choisir un champ de bataille, où la victoire, même dans le cas le plus favorable, reste douteuse et laisse toujours ouverte la question :

Lequel des deux adversaires est dans le vrai?

C'est précisément la question à laquelle nous sommes ramenés après l'avoir formulée dès le début. Pour la résoudre, nous voici forcés d'avoir recours au seul flambeau qui puisse jeter de la lumière sur un sujet en apparence si enveloppé de ténèbres : l'HISTOIRE.

C'est l'histoire qui nous apprendra si les deux doctrines sur la personne de Jésus sont contemporaines, ou si l'une a précédé l'autre. Elle nous apprendra aussi par quel concours de circonstances la doctrine de l'humanité de Jésus, qui occupe une si large place dans le Nouveau Testament à côté de celle de la divinité, s'est éclipsée dans la suite, pour laisser la victoire à la doctrine rivale, que dis-je? pour laisser cette dernière se développer jusqu'à sa conséquence extrême, et devenir ce qu'elle a été dans tout le moyen âge: la doctrine de la *déité* de Jésus-Christ.

Signalons d'abord un fait, oublié dans l'Église catholique depuis le troisième ou le quatrième siècle, et même ignoré encore dans l'Église protestante jusqu'au premier tiers du dix-neuvième.

C'est que les communautés de la Palestine, formant ce qu'on appelle vulgairement *la primitive Église*, l'Église fondée par les apôtres immédiats de Jésus, — après une vingtaine d'années à peine d'une existence troublée seulement par les attaques des adversaires juifs, virent naître, dans leur propre sein, une cause de perturbation qui les agita profondément et qui eut pour auteur le converti Saul de Tarse, devenu si célèbre sous le nom de Paul.

Paul, après sa conversion au christianisme, ne s'était point instruit auprès des apôtres. Il déclare

lui-même aux Galates: «Lorsqu'il plut à Dieu «de révéler son fils en moi, aussitôt, *sans consul-«ter la chair ni le sang, sans aller non plus à Jé-«rusalem auprès de ceux qui ont été apôtres avant «moi*, je me rendis au contraire en Arabie et re-«tournai de nouveau à Damas. Ensuite, au bout «de trois ans, je montai à Jérusalem pour faire la «connaissance de Pierre, et je restai quinze jours «auprès de lui. Mais *je ne vis aucun autre d'entre «les apôtres*, si ce n'est Jacques, le frère du Sei-«gneur» (Galates 1, 15-19).

Depuis lors, Paul suivit une marche toute différente de celle des autres apôtres. Ces derniers s'adressaient de préférence à ceux «de la maison d'Israël.» Un païen, à leur point de vue, ne pouvait devenir membre de l'Église de Jésus qu'en se soumettant à la loi de Moïse. Paul, au contraire, s'en va chez les «gentils,» c'est-à-dire chez les païens, et les reçoit dans la communion de Christ, sans leur imposer cette loi.

De là, depuis les prédications de Paul, non-seulement deux espèces de communautés, composées les unes d'anciens juifs, les autres d'anciens païens; mais aussi deux tendances, deux doctrines, j'allais dire deux religions différentes.

Si nous voulons reporter à cette époque reculée les termes usités de nos jours, nous appellerons les premières communautés l'Église «*orthodoxe*,» les secondes, l'Église «*libérale*.» Elles

nous offrent le spectacle de la première orthodoxie en lutte avec le premier libéralisme chrétien.

Quelle a été cette première orthodoxie, la plus vénérable à coup sûr, car elle peut se vanter d'avoir commencé dès l'année de la mort de Jésus; la plus importante à connaître, pour nous protestants surtout, parce qu'elle est la doctrine de la primitive Église, celle précisément que la Réforme s'est proposé de rétablir dans sa pureté et dans sa simplicité?

Bien que nous n'ayons sur elle que peu de renseignements, ils nous suffisent pour connaître son caractère distinctif. On peut la définir en deux mots. Eu égard au judaïsme, elle l'embrasse en entier, comme la seule vraie religion confirmée et complétée par Jésus. Eu égard au christianisme, je veux dire à ce qu'on entend vulgairement aujourd'hui par ce mot, elle l'ignore complétement.

Ses membres ne connaissent pas d'autre «Écriture sainte» que l'*Ancien Testament*. Leur langue usuelle, c'est l'*araméen*, dialecte hébreu, le seul, paraît-il, dont Jésus se soit servi[1]. La seule doctrine qui les sépare du judaïsme est celle-ci: *Jésus de Nazareth, crucifié par Pilate, est le Messie*. Ils attribuaient à leur maître le ca-

[1] Les communautés qui se fondèrent plus tard en dehors de la Palestine, en Asie mineure, par exemple, et à Rome, se servirent de la langue grecque.

ractère et la mission propres au Messie, tel que les juifs, à cette époque, se le figuraient ; et comme Jésus n'avait pas rempli cette mission, ils s'attendaient à le voir sous peu revenir dans sa gloire. C'était uniquement par cette doctrine que les membres de l'Église apostolique différaient des autres juifs. «Les juifs, dit un ancien auteur ecclésiastique, étaient dans l'erreur sur la première apparition du Seigneur, et *c'est là l'unique point de controverse entre eux et nous*[1].»

Chose remarquable, ces premiers orthodoxes ne portent point dans l'histoire le titre de *chrétiens!* Ce nom est donné d'abord aux membres de la communauté libérale de Paul à Antioche. Les disciples des apôtres sont connus sous les noms de *nazaréens* et d'*ébionites*. Ce dernier mot signifie *pauvres* (comp. Luc 6, 20; Gal. 2, 11; Jacques 2, 5). Le premier, qui est seul d'ailleurs cité dans le Nouveau Testament (Actes 24, 5), est généralement dérivé de *Nazareth*, patrie de Jésus.

Les ébionites, après avoir traité Paul d'apostat de la loi, d'imposteur, de suppôt de Satan, etc., après avoir longtemps et énergiquement combattu les «chrétiens,» c'est-à-dire les «novateurs,» les «libéraux,» après leur avoir refusé toute part

[1] Cité par Zeller, *Vorträge und Abhandlungen*, p. 223.

au salut éternel, finirent à leur tour par être traités d'«hérétiques» et rejetés de la communion de Christ[1].

Grave leçon d'humilité pour les orthodoxies plus récentes! Qui leur garantit une durée plus longue que celle de l'orthodoxie apostolique? Toute orthodoxie est par nature éphémère. Puissante et superbe aujourd'hui, ce ne sera plus demain qu'une reine déchue! La seule puissance immortelle, c'est la vérité. Et l'élan qui nous porte vers elle, l'amour du progrès, ce que Jésus appelle «la pauvreté d'esprit,» est dans tous les siècles la sève féconde qui remplace les dogmes surannés par des enseignements plus purs.

Presque tous les Évangiles caractéristiques de la primitive Église (Évangiles selon les Hébreux, ou selon Pierre, ou selon les Douze apôtres) sont aujourd'hui perdus[2].

[1] C'est vers la fin du second siècle que les ébionites sont pour la première fois rangés parmi les hérétiques (par Irénée, *Contre les hérésies,* I, 26, § 2).

[2] Jérome nous a conservé quelques fragments d'un de ces évangiles. En voici un: (Après le baptême de Jésus) il arriva, comme le Seigneur remontait de l'eau, que toute la source du Saint-Esprit descendit et reposa sur lui et lui dit: «Mon fils, je t'ai attendu parmi tous les prophètes, pour que tu viennes, et que je repose sur toi.»

Un autre fragment exprime même l'idée que Jésus, avant le baptême, n'aurait point été sans péché.

Mais nous savons, par les adversaires des ébionites, quelle doctrine ils professaient sur la personne de Jésus. Tous les docteurs «chrétiens» sont d'accord pour affirmer qu'ils regardaient Jésus comme un homme, comme un prophète, né de Joseph et de Marie. (Plus tard seulement — au 3e siècle? — il y en eut parmi eux qui admirent que Jésus était né de la «vierge Marie»)[1].

[1] Voici par ordre d'ancienneté les principaux renseignements relatifs à la doctrine des ébionites sur la personne de Jésus :

Justin (vers 150) : «Il y en a *parmi nous* (littéralement : *de notre genre*, expression qui prouve qu'à cette époque les *ébionites* n'étaient pas encore traités d'«hérétiques») qui reconnaissent que Jésus est le Christ, mais qui le considèrent *comme un homme, engendré par des hommes*» (Dialogue avec Tryphon, § 48).

Tertullien (vers 200), supposant que le nom d'*ébionites*, dont il paraît ignorer le sens, provient de celui d'un homme, Ébion, dit : «Ébion veut que Jésus-Christ ne soit qu'*un homme de la semence de David, c'est-à-dire, un homme qui n'est pas fils de Dieu* (De la Chair de Jésus-Christ, § 14).

Origène (vers 250) distingue déjà deux espèces d'ébionites: «Il y en a quelques-uns parmi nous qui se vantent d'être chrétiens, parce qu'ils ont reconnu Jésus comme Messie, et qui tiennent néanmoins, comme la masse des juifs, à observer encore la loi de Moïse ; tels sont les ébionites, tant ceux qui reconnaissent avec nous que Jésus est né d'une vierge, que ceux qui refusent de le croire, et enseignent qu'*il a été engendré de la même manière que les autres hommes*» (Contre Celse, V, 61).

Eusèbe (vers 320) : «Les ébionites croient que le Sauveur n'était qu'*un homme ordinaire, né d'un père et d'une mère de la même manière que les autres*,

Il n'y a rien là qui doive nous étonner. Les premiers disciples de Jésus se considérant comme les véritables Israélites, tenant, comme nous l'avons vu, la religion de Moïse pour la seule vraie, et l'Ancien Testament pour l'unique «Écriture sainte,» étaient nécessairement pénétrés du monothéisme sévère que cette religion et ce livre enseignent comme dogme fondamental. L'antique formule: *Écoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel seul!* récitée à cette époque déjà, matin et soir, par chaque israélite, n'avait-elle pas été

et qui ne s'était distingué que par sa vertu. Ils prétendent que l'observation de la loi (de Moïse) est nécessaire.

«D'autres, *qui ont le même nom,* avouent que le Sauveur est né de la Vierge par l'opération de l'Esprit saint, mais ils nient qu'il ait été de toute éternité le *Logos* et la Sagesse du Père. Ils ne sont pas moins attachés que les autres aux cérémonies instituées par Moïse. Ils rejettent toutes les épitres de Paul, qu'ils regardent comme un déserteur de la loi. Ils ne se servent que de l'évangile selon les Hébreux, et estiment peu les autres» (Histoire ecclésiastique, III, 27).

Épiphane et Jérôme (quatrième siècle) sont les premiers qui considèrent les nazaréens et les ébionites comme des sectes différentes, et qui les traitent d'«hérétiques.» Jérôme caractérise les nazaréens comme étant ceux qui croyaient Jésus né de la vierge Marie. Cette distinction a été arbitrairement reportée aux premiers siècles par les historiens.

Théodoret, longtemps après Jérôme, disait encore : «Les nazaréens sont des juifs qui honorent Jésus *comme un homme juste.*»

consacrée par Jésus[1]? Et le livre même qui mentionne cette formule (Deut. 6, 4), ne renferme-t-il pas, quelques chapitres plus loin, ce redoutable avertissement: «S'il s'élève au milieu de toi «quelque prophète ou *songeur*, qui fasse devant «toi un signe ou un miracle, et que ce signe ou «ce miracle, dont il t'aura parlé, arrive, et qu'il te «dise: ***Allons après d'autres dieux*** (que tu ne «connais point) et servons-les; tu n'écouteras «point les paroles de ce prophète ou de ce son-«geur; car l'***Éternel votre Dieu vous éprouve, pour «savoir si vous aimez l'Éternel votre Dieu de «tout votre cœur et de toute votre âme.*** Vous sui-«vrez l'Éternel votre Dieu, vous le craindrez, «vous observerez ses commandements, vous obéi-«rez à sa voix, vous le servirez, et vous vous atta-«cherez à lui. Mais *on fera mourir ce prophète «ou ce songeur, parce qu'il a parlé de révolte contre «l'Éternel, votre Dieu*[2]?»

Les prophètes (qu'on lisait avec prédilection dans la primitive Église) n'avaient-ils pas, à leur tour, insisté avec énergie sur l'unité de Dieu? «Ainsi parle l'Éternel....: Je suis le premier et le dernier, et hors moi il n'y a point de Dieu» (És. 44, 6). — «Je suis l'Éternel, et il n'en est

[1] Marc 12, 29: Jésus dit au scribe: Le premier de tous les commandements est: *Écoute Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur.*

[2] Deut. 13, 1-5, et tout le reste du chapitre.

pas d'autre. Hors moi il n'y a point de Dieu» (45, 5). — «Je suis Dieu et il n'y en a point d'autre; je suis Seigneur, et n'ai pas mon pareil» (46, 9). Etc.

Non, l'idée de diviniser Jésus ne pouvait naître dans l'Église apostolique, Église monothéiste par excellence. Et le souvenir de la doctrine des apôtres sur la personne de Jésus est resté si profondément gravé dans les mémoires, que nous en retrouvons les traces, même dans les livres du Nouveau Testament, composés longtemps après les faits qu'ils rapportent.

Preuves: Luc raconte que le troisième jour après la mort de Jésus, deux de ses disciples se rendaient à Emmaüs, lorsque Jésus, sans être reconnu, se joignit à eux et leur demanda ce qui les préoccupait. Ils lui répondirent:

«Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, *qui «était un prophète puissant en œuvres et en pa«roles devant Dieu et devant tout le peuple;* et «comment nos grands prêtres et nos chefs l'ont «livré au supplice et l'ont crucifié. Mais nous es«périons qu'il délivrerait Israël» (Luc 24, 19-21).

Ce ne sont encore là que des disciples inconnus. Passons donc à Pierre, celui dont la légende du second siècle a fait le chef des apôtres.

Du vivant même de Jésus, un jour que le Maître demandait à ses disciples: «Qui dites-vous que je suis?» Pierre, vif et ardent, s'était hâté de répondre: «Tu es le Christ[1]!» C'était donc lui qui le premier avait proclamé la *messianité* de Jésus, qui le premier par conséquent avait reconnu les qualités supérieures de son Maître.

Quelque temps après, Jésus est fait prisonnier et conduit dans la cour de Caïphe. Pierre, qui avait suivi de loin, s'assied parmi les serviteurs pour voir ce qu'il adviendrait. Cependant une servante s'approche de lui et dit: «Toi aussi tu étais avec Jésus, le galiléen.» —

Admettons un instant que Pierre considère Jésus comme un être divin. Il sera évidemment convaincu que, doué d'une puissance surnaturelle, Jésus sera capable, non-seulement de se sauver lui-même, mais encore de sauver tous les siens, et il n'hésitera pas à se déclarer son disciple. Que fait-il?

«Il le nia devant tous, disant: «Je ne sais ce «que tu dis...» «Mais une autre le voit et dit à «ceux qui étaient là: «Celui-ci était aussi avec «Jésus de Nazareth.» Et Pierre le nia de nouveau «avec serment: Je ne connais point *cet homme!*» «Peu après, ceux qui étaient là s'approchèrent et «dirent à Pierre: «Certainement, toi aussi tu es «de ceux-là, car ton langage te trahit.» Alors il «commença à faire des imprécations et à jurer:

[1] Marc 8, 20; comp. Matth. 16, 16; Luc 9, 20.

«Je ne connais point *cet homme*» (Matth. 26, 69-74)!

Il serait difficile de trouver une preuve plus convaincante, pour établir que Pierre ne croyait pas que Jésus fût un dieu.

Cependant l'apôtre se repent; le premier abattement qui l'avait saisi, comme aussi les autres disciples, après le crucifiement de Jésus, fait bientôt place à un ardent enthousiasme. Il est sûr d'avoir vu son Maître ressuscité, et à la pentecôte suivante, il l'annonce pour la première fois devant le peuple de Jérusalem. Luc nous rapporte sa prédication. Certes ce n'est point là un document de médiocre intérêt, et il nous est permis de dire avec Ésaïe: Cieux écoutez, terre prête l'oreille — à la première voix qui fait connaître officiellement au monde celui qui est venu sauver le monde. Voici ce que dit Pierre:

«Hommes israélites, écoutez ces paroles: Jésus «de Nazareth, *homme approuvé de Dieu parmi «vous* par des miracles et des prodiges et des «signes que Dieu a opérés par lui au milieu de «vous, comme vous le savez vous-mêmes, celui-«là ayant été livré selon le dessein déterminé et «la prescience de Dieu, vous l'avez crucifié et fait «périr par la main des impies» (Actes 2, 22-23)[1].

[1] Autre prédication du même apôtre devant des païens: «Vous savez ce qui est arrivé dans toute la

On le voit, Pierre, malgré sa foi en la résurrection, n'a pas changé d'opinion sur la nature de Jésus, et le premier message que le monde reçoit de sa bouche, proclame que le «Sauveur» est *un homme approuvé de Dieu.*

Nous pourrions nous arrêter ici, et conclure que Pierre ayant parlé au nom des onze (Actes 2, 14), sa doctrine de l'humanité de Jésus lui était commune avec tous ses collègues[1]. Mais dans une matière aussi controversée, il vaut mieux donner une preuve de plus que de moins. Aussi bien la citation que je vais faire est une de celles où le

Judée, à partir de la Galilée, après le baptême que Jean a prêché, en ce qui concerne Jésus de Nazareth, *comment Dieu l'a oint d'Esprit saint et de force*, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui» (Actes 10, 37-38) !

[1] Si quelque lecteur demandait pourquoi nous ne citons point, pour exposer la doctrine de Pierre, les deux épitres de cet apôtre, nous dirions que la *seconde* est reconnue inauthentique par presque tous les commentateurs depuis Calvin. Quant à la *première*, les arguments contre son authenticité sont de telle nature, qu'il faudrait commencer par nous prouver cette authenticité, avant de nous reprocher de ne pas faire usage de l'épitre.

Notons d'ailleurs qu'Irénée rappelle une grave affirmation des «hérétiques» du second siècle, c'est que la tradition apostolique a été transmise *oralement et non par écrit,* en d'autres termes, que les apôtres immédiats de Jésus n'ont rien écrit (III, 2, § 1).

traducteur officiel a modifié le texte original. Il convient donc d'en rétablir le sens.

Veuillez ouvrir les chapitres 3 et 4 des Actes. Nous voyons tout d'abord Pierre et Jean se rendre au temple, en fidèles israélites, à la neuvième heure du jour, pour y faire la prière habituelle. Ils y guérissent un malade, ce qui provoque un attroupement du peuple. Pierre en profite pour leur parler de Jésus, et en quels termes le fait-il?

«Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le «Dieu de nos pères a glorifié *son serviteur Jésus* «que vous avez livré et renié devant Pilate, bien «que celui-ci voulût le relâcher. Mais vous avez «renié *le Saint* et *le Juste*, et demandé qu'un «meurtrier vous fût accordé» (3, 13-14). —

Remarquez ici que le texte appelle Jésus *serviteur* de Dieu; mais le traducteur a remplacé *serviteur* par *Fils*, comme précédemment il avait substitué à l'expression *fils de Dieu*, appliquée aux hommes, celle d'*enfants de Dieu* (voy. p. 75).

Pierre continuant son discours, appelle Jésus un *prophète comme Moïse :*

«Moïse a dit à nos pères: Le Seigneur notre «Dieu vous suscitera, d'*entre vos frères, un pro-«phète comme moi;* écoutez-le en tout ce qu'il vous «dira.... C'est pour vous premièrement que Dieu «ayant suscité *son serviteur*[1], l'a envoyé vous bé-

[1] Ici encore le mot *serviteur* a été remplacé dans les versions officielles par *Fils*.

«nir, en vous retirant chacun de vos iniquités» (3, 22-26).

Cependant les prêtres, le capitaine du temple et les sadducéens étant survenus, Pierre et Jean sont mis en prison, puis relâchés. Ils s'en retournent alors auprès de «leurs frères,» c'est-à-dire, des autres apôtres, et leur racontent ce qui était arrivé. Ce qu'ayant entendu, ils élèvent *unanimement* leur voix à Dieu et disent: —

(Écoutons la première et la seule prière qui nous soit rapportée comme prononcée *unanimement* par les apôtres. Nous qui entendons si souvent dans nos Églises modernes des prières adressées à Jésus et à Jésus exclusivement, écoutons, je le répète, la première prière *apostolique*):

«Seigneur, tu es le Dieu qui as fait le ciel et la «terre, et la mer et tout ce qui s'y trouve; qui «as dit par la bouche de David, *ton serviteur*: «Pourquoi des nations se sont-elles agitées, et «des peuples ont-ils formé de vains projets? Les «rois de la terre se sont levés, et les princes se «sont réunis contre le Seigneur et contre son «oint? — Car en réalité Hérode et Ponce-Pilate «se sont coalisés dans cette ville avec les nations «et les peuples d'Israël contre *ton saint serviteur* «*Jésus*[1], que tu as oint pour faire ce que ta

[1] Même remarque que ci-dessus, remarque d'autant plus significative que lorsque, un peu plus haut, il s'est agi de David, la version officielle a parfaitement su traduire: *ton serviteur*.

«main et ton conseil avaient prédéterminé devoir «être fait.

«Et maintenant, Seigneur, regarde à leurs me- «naces, et donne à tes esclaves d'annoncer ta pa- «role avec une entière liberté, en étendant ta «main pour qu'il se fasse des guérisons et des «signes et des miracles par le nom de *ton saint* «*serviteur Jésus*[1].»

Ces preuves suffisent pour confirmer, par des textes mêmes du Nouveau Testament, les renseignements qui nous sont donnés par les anciens auteurs sur la foi des «nazaréens,» sur ce que la première orthodoxie chrétienne a enseigné, il y a dix-huit siècles, touchant la personne de Jésus.

Qui est venu maintenant opposer à cette doctrine apostolique une doctrine différente, une doctrine tendant à élever la personne de Jésus au-dessus de l'humanité, et à en faire successivement, d'abord un être intermédiaire entre Dieu et les hommes, un être divin, puis enfin un Dieu de même substance que Dieu? —

— C'est le premier libéralisme chrétien, représenté par Paul, l'apôtre des gentils. Paul affirme avoir vu, comme les autres apôtres, des appari-

[1] Même remarque que p. 103.

tions du ressuscité. Mais il n'avait pas, comme eux, vécu familièrement avec le Maître durant sa vie terrestre. Il ne l'avait pas vu en chair et en os. La première impression du Christ sur Paul fut donc celle d'un être céleste, d'un être «élevé auprès de Dieu.» Il l'associe constamment à Dieu, tout en maintenant encore de la manière la plus formelle, la distinction entre Dieu et lui [1]. Mais il admet que le Christ a vécu dans le ciel avant de naître sur la terre; en d'autres termes, il enseigne sa *préexistence*. Le comparant à Adam, il l'appelle le second Adam; et, dit-il, «le premier homme tiré de la terre est terrestre, *le second homme* (c'est-à-dire Jésus-Christ) *est du ciel* [2]» (1 Cor. 15, 47). Il se le figure comme étant l'intermédiaire dont Dieu s'est servi pour faire toutes choses: «Pour nous, dit-il, il n'est qu'un Dieu, le Père, de qui procèdent toutes choses et pour qui nous sommes; et un Seigneur, Jésus-Christ, *par qui sont toutes choses et par qui nous sommes*» (1 Cor. 8, 6; comp. 10, 4).

On comprend qu'avec des idées de ce genre, le titre de «fils de Dieu» dut recevoir dans la pensée de Paul un sens tout autre qu'il n'avait dans l'An-

[1] 1 Cor. 3, 22; 11, 3; 15, 28 et 57; 2 Cor. 1, 1-3. 21; 2, 14-15; 3, 4, etc., etc.

[2] On ne peut méconnaitre ici l'influence d'une doctrine que Paul avait puisée sans doute dans la théologie rabbinique: celle de l'homme céleste primitif.

cien Testament et dans la primitive Église. Ce mot ne désigne plus un roi, ni même un homme moralement supérieur aux autres; mais un être qui par sa nature, par son essence même, est supérieur à l'humanité.

Qu'on juge de la différence entre les impressions des païens auxquels ce «fils de Dieu» fut annoncé, et celle des Juifs, lorsque Pierre leur prècha «l'homme approuvé de Dieu!»

Le terme de «fils de Dieu» n'était pas nouveau pour les Grecs. N'adoraient-ils pas *Apollon*, fils de Zeus (Jupiter) et de Latone; ***Bacchus***, fils de Zeus et de Sémélé; ***Hermès*** ou Mercure, fils de Zeus et de Maïa, etc.? Ces «fils de Dieu» n'étaient-ils pas considérés eux-mêmes comme des dieux[1]?

[1] Dès le second siècle, quand le christianisme, dans les Église de Paul, eut déjà ses légendes et ses mythes, il se trouva naturellement encore d'autres analogies entre la prédication chrétienne et l'enseignement païen. Les pères de l'Église nous les signalent eux-mêmes. Voici ce que nous lisons, entre autres, dans Justin.

«Lorsque nous disons que le *logos*, qui est la première progéniture de Dieu, a été engendré sans mélange (de sexes), que Jésus Christ, notre Maître, a été crucifié, qu'il est mort et ressuscité et monté au ciel, *nous n'avançons rien de nouveau et qui diffère de ce que vous dites de ceux qu'on appelle fils de Zeus*. Vous savez combien les écrivains, en honneur parmi vous, énumèrent de fils de Zeus: *Hermès*, le *logos* qui explique et le maître de toutes choses; *Esculape*, qui monta au ciel après avoir été frappé de la foudre à cause de son art de guérir; *Bacchus*, qui y monta après avoir été

N'avait-on pas l'habitude d'ailleurs de se figurer les dieux sous forme humaine, et, réciproque-

mis en pièces; *Hercule*, après avoir mis fin à ses travaux en se brûlant; *les Dioscures*, nés de Léda; *Persée*, né de Danaé; *Bellérophon* qui, né d'hommes, y fut enlevé sur le cheval Pégase. Que dirai-je d'*Ariane* et de ceux qui furent, comme elle, mis au rang des astres? Parlerai-je de vos empereurs que vous jugez toujours dignes, après leur mort, de l'immortalité? Ne citez-vous pas quelqu'un qui a affirmé par serment avoir vu César monter au ciel, après que son corps eut été brûlé? Mais le fils de Dieu que nous appelons Jésus, quand même il ne serait qu'un homme comme les autres, serait digne, à cause de sa sagesse, d'être appelé fils de Dieu... Si nous disons que ce *logos* de Dieu est né de Dieu d'une manière spéciale, différente de la génération ordinaire, *ceci*, comme je l'ai dit, *nous est commun avec vous* qui appelez Hermès le *logos* émané de Dieu. Si quelqu'un objectait que Jésus a été crucifié, *ce fait aussi trouve ses analogues chez les fils de Zeus* mentionnés plus haut, qui selon vous, n'ont pas échappé à la souffrance. On raconte d'eux qu'ils ont souffert divers genres de mort douloureuse, de sorte que Jésus, par son genre de mort spécial, ne leur parait pas inférieur. Je prouverai même dans la suite qu'il leur est supérieur... De même si nous avançons qu'il est né d'une vierge, *vous reconnaissez qu'il a cela de commun avec Persée*. Enfin, en disant qu'il a guéri des boiteux, des paralytiques et des gens malades depuis leur naissance, et qu'il a rappelé des morts à la vie, nous paraissons dire *des choses semblables à celles qu'on raconte avoir été faites par Esculape* » (1re Apologie, 21, 22).

Un siècle après Justin, Origène, parlant de la naissance surnaturelle de Jésus, disait :

« On peut convaincre les Grecs qui refusent de croire que Jésus soit né d'une vierge (là-dessus il cite certains

ment, d'élever des hommes à la dignité de dieux? Lorsque le roi Hérode, arrivé dans la ville païenne de Césarée, s'étant revêtu de ses habits royaux, harangua le peuple du haut de son trône, la foule ne cria-t-elle pas: «Voix d'un dieu, et non point d'un homme» (Actes 12, 22)? Lorsque Paul et Barnabas arrivent ensemble à Lystre, et guérissent un paralytique, le peuple ne se met-il pas à crier: «Les dieux ayant pris forme humaine, sont descendus vers nous?» N'appelle-t-on pas

animaux, par exemple les vautours, prétendant qu'ils se reproduisent sans la participation d'un mâle! Puis il continue:) *Est-ce donc une chose si inouïe et si incroyable que Dieu, voulant envoyer aux hommes un maître divin, ait résolu que le Messie qui devait naître viendrait au monde d'une autre manière que les autres hommes*, issus d'un homme et d'une femme?... Toutefois comme ici nous avons affaire à des Grecs, nous aurons recours à l'histoire même des Grecs, pour qu'il ne soit pas dit que nous sommes seuls à raconter des choses si extraordinaires et si peu communes. Certains historiens... n'ont pas craint de dire que *Platon* est né d'Amphyctione (Origène veut dire *Périctione*), et qu'il avait été défendu à son père Ariston de toucher sa femme, jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde le fils qu'elle avait conçu du dieu Apollon.

(L'auteur ajoute, se contredisant lui-même): Il est évident que c'est là une pure fable, imaginée en vue de faire accroire au monde qu'un homme qui avait, croyait-on, surpassé tous les autres par la sagesse et la vertu, aurait été formé d'une semence meilleure et plus divine, *comme s'il était nécessaire que ceux qui dépassent les autres hommes, fussent pour cela engendrés d'une manière différente* (Contre Celse, I, 37)!

Barnabas «Jupiter,» et Paul «Mercure,» et le prêtre de Jupiter ne vient-il pas avec des taureaux et des couronnes, pour leur offrir un sacrifice (Actes 14, 11-14)?

Enfin, depuis l'établissement de l'Empire, les césars n'ont-ils pas été divinisés, même dès leur vivant, et leurs statues exposées sur les places publiques à la vénération de leurs sujets?

Qui s'étonnera donc de voir le peuple païen, sous l'influence de ces idées, considérer d'abord Jésus-Christ comme un dieu? Ce serait le contraire qui devrait étonner. Nous-mêmes, si nous avions été élevés dans la foi à un Jupiter, à un Mars adultères, à tant d'autres dieux aux mœurs scandaleuses, qu'eussions-nous fait à l'ouïe du Christ saint, du fils de Dieu qui s'est donné lui-même pour sauver les hommes? Si le sens moral et religieux n'eût pas été complétement éteint dans notre cœur, nous l'eussions proclamé notre Dieu, nous eussions renoncé aux divinités de l'Olympe, pour le servir et l'adorer à leur place.

C'est ce qu'a fait le peuple païen, et c'est un païen même qui nous en rend témoignage. Nous possédons encore une lettre adressée (vers 105 après J.-C.) à l'empereur Trajan par Pline le jeune, alors gouverneur de la Bithynie et du Pont. Elle nous fait connaître le culte et les usages des chrétiens de l'Asie mineure à cette époque. En voici quelques extraits :

Pline à l'empereur Trajan.

.... «On a publié un écrit anonyme où l'on dé-
«nonçait nombre de personnes qui nient être ou
«avoir été attachées au christianisme. Elles ont,
«en ma présence, et dans les termes que je leur
«prescrivais, invoqué les dieux, et offert de l'en-
«cens et du vin à ton image que j'avais fait appor-
«ter exprès avec les statues de nos divinités; elles
«ont même prononcé des imprécations contre le
«Christ. C'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais
«forcer ceux qui sont véritablement chrétiens...
«Ainsi tous ont adoré ton image et les statues des
«dieux; tous ont chargé le Christ de malédictions.
«Au reste, ils assuraient que leur faute ou leur
«erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci: Ils
«s'assemblaient à un jour marqué avant le lever
«du soleil; *ils chantaient tour à tour des vers à
«la louange du Christ comme d'un dieu;* ils s'en-
«gageaient par serment, non à quelque crime,
«mais à ne point commettre de vol, de brigan-
«dage, d'adultère, à ne point manquer à leur
«promesse, à ne point nier un dépôt; après cela
«ils avaient coutume de se séparer, et se rassem-
«blaient de nouveau pour manger des mets com-
«muns et innocents.»

Oui nous aussi, à leur place, nous eussions
chanté les louanges du Christ, *comme d'un dieu*,

et nous eussions regardé comme un grand progrès de l'élever au-dessus des dieux de l'Olympe.

Bien plus! Si nous avions eu le courage de le comparer au Jéhovah traditionnel, au Dieu sanguinaire et partial, tel qu'il nous apparaît dans les livres historiques de l'Ancien Testament, n'eussions-nous pas dû regarder comme un progrès de rompre aussi avec Jéhovah, pour adorer le Christ, le dieu d'amour et de miséricorde venu pour les païens comme pour les juifs (Gal. 3, 26-28; 1 Cor. 1, 24)?

On croit aujourd'hui faire un grand honneur à Jésus, en l'identifiant avec Jéhovah. Dès le second siècle, il y eut dans les Églises d'origine païenne des hommes qui en jugèrent autrement. Avant d'exposer leurs idées, arrêtons-nous un instant sur ces Églises, fondées par Paul, pour faire connaître leur caractère distinctif, comme nous avons essayé, tout à l'heure, de vous exposer celui des Églises de Palestine.

Exempts dès leur conversion du joug de la loi mosaïque, les chrétiens sortis du paganisme ne sont point rivés à cette lourde chaîne qui entrave tout progrès dans la primitive Église. Pour eux le christianisme n'est point l'accomplissement de l'ancien ordre de choses, c'est le principe d'une vie nouvelle. Paul n'avait-il pas nommé le christianisme une «nouvelle alliance,» c'est-à-dire une nouvelle religion (2 Cor. 3, 6)? N'avait-il pas ca-

tégoriquement déclaré: «Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature; *les choses anciennes sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles*?» (2 Cor. 5, 17).

Il ne s'agit plus pour eux d'un vieux monde, *celui de la lettre*, à conserver. Il s'agit d'un monde nouveau, *celui de l'Esprit*, à conquérir. Ils ne tournent plus les regards vers le passé. Pénétrés d'une juvénile ardeur, qu'excite encore l'esprit philosophique de la Grèce, ils développent une activité intellectuelle prodigieuse, d'autant plus libre au début, que les idées ne sont pas, comme en Palestine, dominées par un système religieux défini, arrêté, et, depuis des siècles, admis, non comme *une* révélation divine, mais comme *la révélation par excellence*.

Comme sur les marchés de Babylone s'accumulaient jadis tous les produits de l'industrie et se parlaient toutes les langues de l'ancien monde, ainsi l'Empire romain, comme un vaste bazar, est devenu le rendez-vous de tous les cultes, de tous les systèmes théosophiques de l'Orient et de l'Occident. Le culte d'Isis fait concurrence à celui de Jupiter. Les légendes de Mithra se heurtent à celles d'Apollon, la philosophie platonicienne lutte contre la mythologie d'Homère et de Virgile; le monothéisme juif enfin se rencontre avec le monothéisme hellénique.

Depuis longtemps, en effet, et grâce à l'influence des diverses écoles, fondées par les disciples de

Socrate, l'unité de Dieu était admise par l'élite des esprits, en dehors du mosaïsme. Et déjà, de part et d'autre, on se demandait, quels étaient les rapports entre Dieu et le monde. Question d'autant plus naturelle, que, des deux côtés, on se figurait Dieu comme distinct et séparé du monde.

Ce problème qui n'intéresse guère les esprits aujourd'hui, est pour le sujet qui nous occupe d'une haute importance. L'histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ serait inintelligible, si l'on ne savait quelle réponse on donnait alors à cette simple question: Comment Dieu peut-il entrer en rapport avec les choses créées? Comment l'Esprit pur, planant au-dessus et en-dehors de la matière, se met-il en relation avec le monde de la matière et se révèle-t-il aux hommes?

Vers l'époque même où vivait Jésus, un juif d'Alexandrie, Philon[1], combinant les notions fournies par l'Ancien Testament[2], surtout dans les derniers livres[3], et certaines idées de la philosophie de Platon, expliquait ces rapports en admettant un être émané de Dieu, intermédiaire entre Dieu et le monde. Figurez-vous que le *soleil* représente Dieu, la *terre* l'ensemble des choses créées,

[1] Né environ 30 ans avant l'ère chrétienne.

[2] Par exemple, Psaume 33, 6.

[3] Par exemple, la Sapience.

et vous aurez dans la *lumière*, émanée du soleil et éclairant la terre, l'image la plus exacte de cet intermédiaire entre Dieu et le monde, qu'a imaginé Philon. Il l'appelle le *logos*, expression grecque qui correspond à la fois à nos deux termes de *raison* et de *parole*. Il l'appelle encore *le premier-né de Dieu*, *le fils unique*, le *second Dieu*, et quelquefois simplement *dieu*. C'est lui, disait-il, qui est *l'image de Dieu*, *la gloire*, *la sagesse*, *l'intelligence de Dieu*. C'est par lui que Dieu a créé le monde et toutes choses. C'est par lui que Dieu se révèle aux hommes, et leur donne la connaissance de la vérité. C'est lui, enfin, qui est l'intercesseur des hommes auprès de Dieu, leur grand prêtre et leur *paraclet* (consolateur)[1].

Cette idée d'*émanation*, d'*être émané de Dieu*, servit dès le second siècle, dans les Églises d'origine païenne, à résoudre les questions qui s'agitaient dans les esprits d'un grand nombre de nouveaux convertis. Curieux et hardis, avides de savoir, tourmentés de cette fièvre de l'infini que le christianisme avait propagée, ils veulent pénétrer toutes les choses divines, ils veulent arriver à la connaissance parfaite, ou, comme on disait alors, à la *gnose*, — d'où leur nom de *gnostiques*. Ils veulent se rendre compte des phénomènes si

[1] Nicolas, *Des doctrines religieuses des juifs*, p. 179, etc.

complexes qu'offre l'histoire des religions ; découvrir le lien, non-seulement entre Dieu et le monde, mais encore entre Dieu et les divinités adorées depuis tant de siècles, qu'ils avaient adorées eux-mêmes, et à l'existence desquelles ils croyaient toujours. Ils veulent savoir, enfin, quelle place occupe le Christ dans ce vaste panthéon des peuples; d'où sont venus dans le monde, le mal et l'erreur qu'il a si énergiquement combattus, etc. etc.

A toutes ces questions, ils répondent par des systèmes ingénieux et compliqués, systèmes trop peu connus de nos jours, et qui, s'ils l'étaient davantage, nous initieraient aux prodigieux efforts, tentés dès le second siècle, pour réunir dans un même cadre et pour expliquer au point de vue chrétien, les doctrines qui alors, dans l'Église même, convergeaient vers un même centre de tous les points de l'horizon. C'est ainsi, par exemple, que du Dieu suprême, on faisait sortir toute une série d'émanations, appelées *éons*; ces éons deviennent de plus en plus grossiers, à mesure qu'ils s'éloignent du Dieu primitif. L'un des premiers est le Christ. Les derniers sont Jéhovah, Jupiter, Ammon, tous les dieux qui se sont partagé le gouvernement du monde, détournant à leur profit les hommages qui reviennent de droit au seul vrai Dieu. Dans cette doctrine, «l'incarnation» de Christ a surtout pour but de rendre aux hommes la connaissance du Dieu unique.

Ainsi Jésus-Christ *supérieur à Jéhovah*, mais *inférieur au vrai Dieu:* telle est la vérité déjà proclamée au second siècle, dans le sein des Églises d'origine païenne!

Remarquons toutefois que ces spéculations, auxquelles des esprits singuliers aimaient à se livrer, dépassaient trop la portée de la masse des fidèles. Bientôt elles furent combattues par ceux qui, en leur qualité de pasteurs des troupeaux, en connaissaient mieux les besoins et l'intelligence.

Mais pour les combattre avec succès, il fallait leur opposer une doctrine à la fois plus simple et moins éloignée de celle que l'apôtre Paul avait enseignée. Cette doctrine, on n'avait pas besoin de la créer. Elle existait toute faite dans la philosophie alexandrine: c'était celle du *logos*, déjà signalée (p. 115, comp. p. 107, note 1).

Il eût été difficile d'en trouver une plus propre à satisfaire, non-seulement les penseurs chrétiens, mais aussi les philosophes païens. Familière à ces derniers, elle se prêtait merveilleusement à prendre une couleur chrétienne, en se confondant avec la doctrine du Christ surhumain, émise pour la première fois par Paul, puis enseignée dans l'épître aux Hébreux, dans celle de Barnabas (vers 120?), dans celle aux Corinthiens, dite de Clément de Rome (vers 125?), enfin dans le pasteur d'Hermas (vers 130?).

Dès le premier siècle déjà, en 68 après Jésus-Christ, l'auteur de l'Apocalypse avait appelé Jésus: *la Parole de Dieu* (19, 13), mais sans entrer dans aucun détail qui nous apprenne dans quel sens il emploie cette expression (comp. p. 84). Il est certain d'ailleurs que l'Apocalypse ne parle point de la préexistence de Christ.

Le premier docteur connu qui expose clairement dans l'Église la doctrine du *logos*, identifié avec le Christ préexistant, c'est Justin, surnommé le *philosophe* et le *martyr*[1]. Il vivait au milieu du

[1] Voici les principaux passages de Justin relatifs au *logos*.

«Non-seulement chez les Grecs, Socrate, sous l'inspiration du *logos*, détourna les hommes du culte des démons, mais la même chose arriva chez les barbares (c'est-à-dire chez les juifs) par le même *logos*, après qu'il eut pris une forme, qu'il fut devenu homme et eut été nommé Jésus-Christ» (1 Apologie, 5).

«Avant la création de toutes choses, Dieu a engendré de lui-même une *puissance raisonnable*, que le Saint-Esprit appelle *Gloire du Seigneur*, comme aussi *Fils*, *Sagesse*, *Ange*, *Dieu*, *Seigneur* et *Logos*. Le *logos* se nomme aussi lui-même *Chef d'armée*, comme, par exemple, lorsqu'il apparut sous forme humaine à Josué, fils de Nun (Comp. Josué 5, 13-14). Il porte tous ces noms parce qu'il accomplit la volonté du Père et qu'il a été engendré selon la volonté du Père.»

Puis, comparant le *logos* aux paroles que nous prononçons, sans que la pensée qui est en nous en soit diminuée, au feu qui allume un autre feu, sans pour cela être affaibli, — Justin l'appelle «*la Parole de la sagesse*, *le Dieu engendré par le Père de toutes choses*, et qui est *la Parole et la Sagesse, la Force et la Gloire de celui qui l'a engendré* (Dial. avec Tryphon, 61).

second siècle. Il connaissait l'Apocalypse, et la regardait comme l'œuvre de l'apôtre Jean. Mais il ne dit pas un mot d'un autre livre qu'on a, jusque dans ces derniers temps, attribué au même apôtre, je veux dire le quatrième évangile[1]. Cet évangile cependant exprime, dès le début, une doctrine identique à celle de Justin (voyez p. 81-82).

Sauf les mots: «le logos *devint chair* etc.» (Jean 1, 14), il n'y a rien dans le prologue de Jean, qui ne fût admis des penseurs d'Alexandrie.

Ainsi, dès le milieu du second siècle, le sentiment populaire qui avait commencé par chanter les louanges du Christ «comme d'un dieu,» s'accorde avec la pensée des philosophes chrétiens qui voient en Christ le *logos* «devenu chair.»

Cette circonstance explique la victoire remportée par cette doctrine sur les systèmes *gnostiques*, victoire qui, pour le dire en passant, fut énergiquement disputée[2].

[1] Si l'époque des principaux écrits de Justin est à peu près établie (1re Apologie, en 147; Dialogue avec Tryphon, vers 150), rien n'est encore moins certain aujourd'hui, que la date de ce quatrième évangile. C'est au point que si les uns prétendent que Justin a puisé la doctrine du *Christ-logos* dans le quatrième évangile, d'autres affirment que c'est, au contraire, l'auteur du quatrième évangile qui a puisé cette doctrine dans Justin. Les citations que nous avons faites de l'un et de l'autre auteur montrent qu'ils sont assez indépendants l'un de l'autre.

[2] Jusqu'au troisième siècle, nous trouvons encore la

Il fallut triompher en outre de l'ancienne orthodoxie apostolique qui, fière de son origine et forte de son immobilité, ne cessait de miner l'autorité de Paul comme d'un ennemi de la loi, et lui opposait celle de Pierre et de Jacques, «le frère du Seigneur.» Un ouvrage ébionite de la dernière moitié du second siècle, *les Récognitions*, faussement attribué à Clément, évêque de Rome (mort en 96) fait parler Pierre en ces termes:

«Le prince du mal s'approcha de celui que Dieu «avait destiné à être le roi de la paix, et, le tentant, il lui offrit toute la gloire du monde s'il «voulait l'adorer; mais notre Seigneur, *confirmant* «*le culte du seul Dieu*, lui répondit: «Il est écrit: «*Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne ser-*«*viras que lui.*» Repoussé par cette réponse, et «*craignant que la religion du vrai Dieu ne se ré-*«*tablisse*, Satan ne cesse d'envoyer dans ce monde «des faux prophètes, des faux apôtres et des faux «docteurs, *pour y parler au nom de Jésus-Christ*, «tout en faisant la volonté du démon[1].

Je n'entrerai pas dans le détail des nombreuses protestations que firent entendre les docteurs

doctrine du *logos* combattue à Rome même, où on la flétrissait comme enseignant *deux* dieux (Voir les *Philosophoumènes*, ouvrage découvert en 1842, et attribué à l'évêque Hippolyte de Rome, 225 ap. J.-C.).

[1] *Récognitions*, IV, 34-35 (traduction de M. A. Stap, *Études sur les origines du christianisme*, p. 99).

connus sous le nom de *Monarchiens*, dont les idées sur le Christ étaient d'ailleurs très-divergentes. Mais il ne sera pas inutile de citer un extrait d'un livre écrit en vue de réfuter ceux d'entre eux qui croyaient «que Jésus-Christ n'était qu'un homme.»

«Ils ont *la hardiesse* d'avancer que ce qu'ils «tiennent et enseignent *a été tenu et enseigné par* «*tous les anciens et par les apôtres mêmes*. Ils «ajoutent que la vérité de leur doctrine a été «conservée jusqu'au temps de l'évêque de Rome «Victor (entre 190 et 200), et qu'elle n'a été cor- «rompue qu'à l'époque de Zéphyrin, successeur «de Victor (vers 210)[1].»

Cette *hardiesse*, d'après ce que nous avons vu jusqu'à présent, était parfaitement légitime. En ce qui concerne les «anciens» et les «apôtres,» elle était autorisée par les témoignages irrécusables de l'histoire. Bien plus, au commencement du troisième siècle, la foi en l'humanité de Jésus était encore la croyance de la majorité, du moins dans l'Église romaine qui paraît avoir subi le plus longtemps l'influence ébionite. Nous trouvons à cet égard un curieux passage dans l'écrit de Tertullien *contre Praxéas*. Il s'indigne contre les «esprits simples, pour ne pas dire ignares et «imbéciles (*idiotæ*), et c'est là toujours (ajoute- «t-il naïvement) *la majorité des croyants (quæ*

[1] Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, 28 (traduction du président Cousin).

«*major semper credentium pars est)*» — qui ne peuvent arriver à concilier le monothéisme avec la doctrine de plusieurs personnes en Dieu (ce qu'il appelle *œconomia*). «C'est pourquoi, dit-il, «ils nous reprochent à grands cris, d'enseigner «deux et trois dieux, *et se vantant d'être seuls les «adorateurs du Dieu unique, ils disent: C'est «nous qui conservons la Monarchie!*»

Que les temps sont changés! La «majorité des croyants» n'est plus du côté du Dieu unique. Mais nous croirions être injuste envers elle, en lui appliquant les épithètes que lui donnait l'un des pères de la nouvelle orthodoxie.

Avant de passer au troisième siècle, arrêtons-nous un instant pour jeter un coup d'œil sur la période que nous venons de parcourir.

Ce qui a dû vous frapper, c'est le contraste entre l'Eglise primitive, celle des «ébionites,» et les communautés fondées par Paul, l'Église «chrétienne» proprement dite. Vous avez vu professer, d'une part, la doctrine de l'humanité de Jésus; de l'autre celle qui le présente comme un être surhumain, céleste, préexistant à sa naissance sur la terre. Enfin vous avez vu Jésus identifié avec le *logos* des philosophes.

Mais ces trois ordres de faits sont loin d'exprimer tout ce qui s'est passé dans les Eglises jus-

qu'à la fin du second siècle. Par une coïncidence digne d'être remarquée, en même temps que se propage la doctrine du Christ-*logos*, s'accomplit lentement un événement d'une immense portée, événement qu'il serait difficile de poursuivre dans ses phases préparatoires, mais qui, une fois éclos, frappe par le caractère spécial qu'il imprime à l'histoire du christianisme:

Un grand nombre d'ébionites, répandus dans les diverses provinces de l'Empire, paraissent s'être réunis aux membres des communautés de Paul. Le résultat de cette alliance fut une association en quelque sorte nouvelle, l'*Église catholique*, c'est-à-dire universelle[1]. Cette Église est un véritable compromis entre les deux tendances divergentes de Paul et de Pierre. Elle prit, d'une part, l'Ancien Testament et deux évangiles remaniés (Matthieu et Marc), puis l'Apocalypse (plus tard seulement l'épître de Jacques). Elle y joignit, de l'autre, les épîtres de Paul, les évangiles selon Luc et Jean, et 1 Jean; enfin les livres écrits en vue de la conciliation des deux partis, les Actes et 1 Pierre. Elle ne conserva toutefois ni le sabbat, ni d'autres prescriptions de l'Ancien Testament, chères aux ébionites. Par contre, elle adopta leur organisation hiérarchique. C'est de cette époque

[1] On rencontre pour la première fois l'expression: «Église catholique» dans une lettre écrite par la communauté de Smyrne à celle de Lyon, vers 170.

que date l'institution de l'*épiscopat* qui servit comme de lien entre les diverses Églises. C'est alors aussi que naquirent les légendes qui attribuaient à Pierre et à Paul réunis la fondation des principales Églises dans les contrées païennes[1]. C'est alors enfin que les termes d'«orthodoxes» et d'«hérétiques» reçurent une signification de plus en plus précise. Le premier servit à désigner ceux qui professaient les doctrines de l'Église catholique, le second ceux qui s'en écartaient. Et dans cette dernière catégorie furent rangés, non seulement les ébionites, les premiers orthodoxes[2], mais même les disciples conséquents de Paul, par exemple Marcion, célèbre pour avoir réuni (vers 140) la première collection de livres de la nouvelle alliance (qui ne renfermait alors qu'un évangile — on ignore lequel — et dix épîtres de Paul).

C'est cette Église nouvelle, universelle de nom, exclusive de fait, qui prend pour base de son enseignement la doctrine du Christ-*logos*, et qui va la développer dans le cours du troisième siècle, pour l'amener enfin, en 325, à sa plus haute expression.

Mais n'anticipons pas.

[1] Irénée (vers 200) affirme pour la première fois que «les deux plus glorieux apôtres, Pierre et Paul, ont fondé à Rome la plus grande, la plus ancienne, la plus connue des Églises» (*Contre les hérésies*, III, 3, § 2).

[2] Voyez p. 95, note 1.

Au point où nous en sommes (commencement du troisième siècle), le Christ, si élevé qu'il soit au-dessus de la nature humaine, est loin d'être placé sur la même ligne que Dieu. En l'assimilant au *logos*, on avait fixé les idées encore flottantes, on avait acquis un point de départ. Les docteurs *catholiques* durent aborder maintenant une question nouvelle: celle des rapports entre Dieu et le *logos*, ou, comme on s'exprimait de préférence, entre le *Père* et le *Fils*[1].

Aujourd'hui, familiarisés comme nous le sommes dès notre enfance, avec un système dogmatique parfaitement défini, nous avons quelque peine à nous figurer une époque où ce système commençait seulement à se former; où une foule de questions n'étaient pas encore résolues, et rencontraient, à peine posées, les réponses les plus contradictoires.

En outre, le système orthodoxe de nos jours exclut tout examen, décline tout contrôle de la raison. Mais, au début, lorsqu'il s'est agi de le construire, la raison a joué un grand rôle. Tous les développements dogmatiques ont été provoqués par des objections ou des questions, formulées par la raison.

[1] Dans l'addition (datant du troisième siècle) faite à l'épitre adressée à Diognète, il est dit formellement: le *logos* qui a toujours été, est aujourd'hui appelé *Fils*.

Ainsi, dans les débats sur la nature de Jésus-Christ, la plus grande difficulté consistait en ceci :

D'une part Jésus-Christ, comme le savaient tous les docteurs, avait enseigné le monothéisme; ses apôtres avaient enseigné le monothéisme, et le premier article du symbole qu'on faisait réciter aux néophytes, lors du baptême, était : «Je crois en *un seul Dieu.*»

D'autre part, la doctrine de la préexistence du Christ, puis celle qui avait confondu Jésus avec le *logos*, avaient décidément établi sa nature divine, qui, dans les Églises d'origine païenne, n'était plus pour personne l'objet du moindre doute.

Toute la question revenait donc à sauver l'unité de Dieu, sans perdre la nature divine du Christ; à exprimer le rapport entre le Père et le Fils, de façon à maintenir dans toute son intégrité la gloire du premier, sans rien ôter à celle du second.

Pas une âme ne songeait alors à faire cette simple réflexion : en cherchant la relation entre le Père et le Fils, nous oublions que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Cette recherche ne saurait donc aboutir. Nous ressemblons à des mathématiciens, placés en face de deux quantités, inconnues toutes deux, et qui voudraient déterminer le rapport entre l'une et l'autre !

Dans la question débattue, on ne voyait qu'un problème difficile, mais non insoluble, et l'on y

mit une ardeur d'autant plus fiévreuse, qu'on espérait triompher de tous les obstacles et dissiper toutes les obscurités.

Pour se faire une idée de l'intérêt qu'excitait ce problème, et du zèle avec lequel on s'en occupait, il suffit de se rappeler que l'Église, à cette époque, était encore dans la période des persécutions, et que, à peu d'exceptions près, la carrière des docteurs illustres du second et du troisième siècle fut couronnée par le martyre.

Ceux du troisième crurent avoir écarté la difficulté principale, en déclarant que le Fils était *subordonné* au Père. L'un d'eux, Origène, dans la crainte de faire pâlir la divinité du Fils, ajouta *qu'il était engendré de toute éternité par le Père*[1].

[1] Puisque nous nommons Origène, citons un passage de son livre *Contre Celse,* où l'on verra de quelle manière l'un des plus illustres pères de l'Église parlait de Jésus-Christ vers l'an 245. Le philosophe Celse (vers 200) avait accusé les chrétiens «d'adorer Jésus et de le diviniser, comme les Gètes avaient fait de *Zamolxis,* les Ciliciens, de *Mopsus,* les Acarnaniens, d'*Amphilochus,* les Thébains, d'*Amphiaraüs,* les Lébadiens, de *Trophonius.*»

Origène, qui lui répond un demi-siècle après, déclare que cette comparaison est déraisonnable. «Car, dit-il, ces peuples ont tous élevé des temples et des statues à leurs prétendus dieux. Mais nous ne permettons point ces choses dans notre culte... Nous *admirons* Jésus de ce qu'il a détourné nos âmes des choses visibles et transitoires, pour les élever vers le Dieu suprême qui ne demande pas d'autres hommages de ses serviteurs

Cette affirmation, parfaitement inintelligible, fut acceptée avec empressement ; mais, loin de clore le débat, elle ouvrit la porte à des discussions plus véhémentes que jamais, au point que l'Église en fut un moment ébranlée jusque dans ses fondements.

Ce fut vers l'an 318. A cette époque les destinées de l'Église avaient pris une direction que nul n'aurait soupçonnée, ni surtout espérée au commencement du siècle. En 303, sous l'empire de Dioclétien, il ne s'était agi de rien moins que d'effacer le christianisme de la surface de la terre. On avait commencé par faire la guerre aux livres sacrés, puis la persécution s'était déchaînée sur les hommes. Mais en 306 vint du fond de la Gaule un prince, qui rendit bientôt triomphante l'Église décimée.

A peine vainqueur de ses rivaux, grâce à l'appui des chrétiens, Constantin publia, en 313, un édit de tolérance, favorable à ses nouveaux auxiliaires, et finit même, dix ans plus tard, par élever le christianisme au rang de *Religion de l'État*.

qu'une vie innocente et la prière. *C'est ce Dieu que nous adorons* par celui *qui occupe en quelque sorte le milieu entre l'Etre créé et l'Etre incréé ;* qui d'un côté, nous apporte les dons gracieux de son Père, et de l'autre, transmet, comme notre grand-prêtre, nos prières et nos supplications au Dieu suprême» (Livre III, chap. 6, § 1).

L'influence qu'il exerça sur les destinées de l'Église et sur ses doctrines fut telle, qu'il est impossible de ne pas nous arrêter un instant à ce remarquable personnage. Enfant d'une époque de transition, il n'est pas facile à définir. Quelle idée se faire d'un homme qui se prononça pour le christianisme, se déclara même «évêque extérieur» de l'Église, et tout ensemble resta «grand pontife» de la vieille religion de Rome? qui tenant d'une même main les rênes des deux cultes, prescrivait le repos du dimanche et autorisait la consultation des aruspices? qui mettait sur ses monnaies le signe de Christ en même temps que celui d'Apollon, dieu du soleil? qui était catéchumène dans l'Église chrétienne, appelait les évêques «ses frères,» et faisait rendre à sa statue le même culte que les empereurs païens? qui condamna Arius et ses amis au concile de Nicée, et, quelques années plus tard, se fit baptiser par un ami d'Arius? qui après sa mort enfin, fut élevé au rang des saints dans le ciel par les chrétiens, et mis au nombre des dieux de l'Olympe par les païens?

Comme c'est à lui que l'Église doit la divinisation parfaite du Christ, voyons dans quelles circonstances ce dogme vint au jour. Vous apprendrez par ce seul exemple comment se sont formés ces «articles de foi,» que les générations postérieures ont entourés d'une vénération si profonde.

L'intérêt même qu'excite un pareil sujet vous engagera peut-être à m'excuser, si, au lieu d'un aride résumé, je vous donne un exposé plus détaillé du célèbre *concile de Nicée*, et des discussions qui l'ont provoqué.

Vers 318, à la suite d'une question qu'Alexandre, évêque d'Alexandrie, avait soulevée devant ses prêtres, l'un d'eux, Arius, tout en maintenant la doctrine fixée au siècle précédent, savoir que le Fils était subordonné au Père, prétendit que, si le Père avait engendré le Fils, c'est que le Fils avait eu un commencement, que par suite il y avait eu un temps où il n'était pas, et que son existence avait été tirée du néant.

Ces dernières assertions n'avaient rien de contraire à l'ancienne doctrine du Christ-*logos*, ni surtout aux Écritures. Mais émises, paraît-il, pour la première fois avec cette rigueur logique, elles frappèrent les esprits en sens divers. Des contestations surgirent. Il y eut des avis pour et contre. L'évêque Alexandre et surtout son diacre Athanase les combattirent énergiquement, affirmant (à la suite d'Origène) que le Fils ayant été engendré *de toute éternité* de la substance du Père, les deux, le Père et le Fils avaient subsisté ensemble, *de tout temps*, dans une même majesté.

Dans un synode réuni à Alexandrie (321), ils parvinrent à faire excommunier Arius. Mais le

peuple et quantité d'évêques orientaux prirent son parti, et un autre synode se prononça en sa faveur.

Cependant, de part et d'autre, on voulut avoir raison. Comme déjà l'on en venait aux voies de fait, et que le sang commençait à couler en Égypte, Constantin résolut d'apaiser la querelle, en écrivant à Alexandre et à Arius une lettre trop remarquable pour que nous n'en citions pas quelques extraits :

Constantin vainqueur, très-grand, auguste, à Alexandre et à Arius.

«Toi, Alexandre, ayant demandé à tes prêtres «ce que chacun d'eux pensait touchant un certain «passage de la loi, ou plutôt leur ayant fait une «question fort inutile; et toi, Arius, ayant incon-«sidérément avancé ce qui ne devait jamais entrer «dans ton esprit, et encore moins sortir de ta «bouche, la division s'est mise parmi vous, la «communion a été refusée, et le très-saint peuple «s'est partagé, et a rompu l'unité.

«C'est pourquoi, pardonnez-vous réciproque-«ment l'un à l'autre, et suivez le conseil que vous «donne votre collègue....

«Il n'est ni juste, ni honnête, que discutant «avec opiniâtreté sur une affaire de très-petite «importance, vous abusiez de l'autorité que vous

«avez sur le peuple, pour l'engager dans vos dis-
«putes. S'il m'est permis de me servir d'un
«exemple pour vous avertir de votre devoir, vous
«savez que bien que les philosophes fassent tous
«profession de rechercher la vérité, ils ne sont pas
«d'accord entre eux sur plusieurs points. Ces dif-
«férends n'empêchent pas qu'ils ne soient unis dans
«la poursuite du même dessein. N'est-il pas plus
«juste que vous, qui êtes les ministres de Dieu,
«demeuriez unis dans la profession de la même
«religion?... Est-il juste que les frères se rangent
«contre les frères pour un vain combat de paroles,
«et que la sainte assemblée des fidèles soit parta-
«gée pour de légères disputes? C'est une impru-
«dence basse et puérile, et fort éloignée de la gra-
«vité et de la sagesse que doivent avoir des prêtres.
«Dieu qui est notre Maître et notre Sauveur, nous
«a communiqué sa lumière à tous. Permettez que
«je termine cette affaire par l'ordre de sa Provi-
«dence, et que je parle à son peuple pour le rame-
«ner à l'unité.

«Je ne dis point ceci pour vous obliger à tenir
«le même sentiment sur cette question.... Car vous
«pouvez conserver l'union, bien que vous ne soyez
«point d'accord sur un article de très-légère im-
«portance. Ayez tous la même foi sur la Provi-
«dence et le culte de Dieu. Mais quant à ces
«vaines questions que vous agitez entre vous avec
«trop de subtilité, vous devez renfermer vos opi-
«nions dans le secret de votre cœur. Conservez

«entre vous la sincérité de l'amitié, la vérité de la «foi, l'observation de la loi de Dieu. Ayez recours «à la charité, et remettez le peuple dans l'union. «Purifiez vos âmes, et reconnaissez-vous vous-«mêmes. L'amitié est plus agréable que jamais «lorsqu'on s'est réconcilié et qu'on a renoncé à la «haine, etc.[1]»

Mais les partis contraires ne furent pas de l'avis de Constantin. Pour eux, ni la question n'était inutile, ni l'affaire peu importante. La dispute s'envenimant de plus en plus, il fut résolu, dans les conseils de l'empereur, que l'on convoquerait à Nicée une assemblée d'évêques pour le mois de juin 325.

Les aveux non moins que les réticences des historiens de ce premier concile «œcuménique» (c'est-à-dire de toute la terre), nous révèlent les intrigues, d'une nature très-peu religieuse, qui s'agitaient alors à la cour. L'empereur, d'abord sympathique à Arius, paraît avoir été gagné en faveur d'Alexandre par l'habile Osius, évêque de Cordoue, l'un de ses conseillers favoris, et qui va mener à peu près seul toute l'affaire du concile.

[1] Socrate, *Histoire de l'Église*, ch. VII (d'après la traduction du président Cousin).

Remarquez d'abord que cette assemblée ne fut nullement composée de députés élus par les Églises de l'Empire. Elle ne le fut pas non plus des évêques, ou du moins de la majorité des évêques de la catholicité (les évêques étaient alors considérés comme les représentants naturels de leurs communautés).

Agissant en véritable maître de l'Église, Constantin (ou plutôt Osius, en son nom) convoque un nombre relativement minime des évêques de la chrétienté. On évalue à un millier environ ceux de la partie orientale de l'Empire. Le nombre de leurs collègues d'Occident est inconnu [1]. Or il ne parut au concile de Nicée que tout au plus 320 évêques [2] !

On n'en avait fait venir que quelques-uns de l'Occident, sans doute parce qu'on était incertain sur la manière dont se prononceraient les représentants de cette partie de l'Église. En Orient, au contraire, la plupart des évêques ayant déjà pris

[1] Nous resterions évidemment au-dessous de la vérité en admettant que, dans cette partie de l'Empire où la propagation du christianisme n'avait pas été entravée par la persécution comme en Orient, il y avait au moins cinq cents évêques, ce qui porterait la totalité des évêques catholiques à un minimum de quinze cents.

[2] Une lettre d'Athanase n'en indique que 318. D'autres auteurs parlent de 300, de 270 ou même de 250 seulement. On ne peut tenir compte des prêtres ni des diacres qui les accompagnaient, et qui d'ailleurs n'avaient pas droit de suffrage.

parti pour ou contre Arius. il était plus facile de préjuger de leur vote.

Si nous voulions en croire l'arien Sabinus, les membres du concile auraient été des «gens simples et ignorants[1].» Il est vrai que les admirateurs mêmes des «pères de Nicée» avouent que la plupart d'entre eux se distinguaient moins par le savoir que par la pieuse simplicité de l'esprit et des mœurs[2].

Ce qui est hors de doute, c'est qu'ils ne se distinguaient point par des sentiments de confraternité chrétienne. Un de leurs panégyristes nous raconte sans détour qu'à peine réunis, ils formèrent les uns contre les autres des accusations dans des mémoires qu'ils présentèrent à l'empereur. Constantin, qui n'était pas encore baptisé, exhorta «ces ministres sacrés» à s'occuper plutôt de l'affaire pour laquelle ils étaient assemblés, et ordonna de brûler leurs mémoires, en leur disant : «Jésus-Christ a commandé que quiconque veut obtenir le pardon, pardonne lui-même à ses frères[3].»

Enfin le concile est réuni. «La couronne sacerdotale, tressée de fleurs multicolores,» attend le maître. Constantin paraît. Ce n'est plus l'antique

[1] Socrate, I, 8.

[2] A. F. Gfrörer, *Allgemeine Kirchengeschichte*, II, 1, p. 213.

[3] Socrate, même chapitre. — Sozomène, *Hist. de l'Église*, I, 17.

césar, à l'extérieur simple, au vêtement austère.
«En se rapprochant de l'Orient, il avait adopté
«les mœurs orientales et affecté la pompe des
«anciens monarques persans. Il porte une robe
«flottante de soie, brodée de fleurs. Il s'est décoré
«la tête de faux cheveux de diverses couleurs, et
«d'un diadème couvert avec profusion de perles
«et de pierres précieuses [1].»

Dans cet accoutrement, l'évêque Eusèbe le compare à un ange descendu du ciel!

Trois fractions se dessinent dans l'assemblée : les partisans d'Arius, très-peu nombreux (nous avons vu pourquoi); les amis d'Osius et d'Alexandre; enfin, en majorité, ceux qui, sans adopter les conséquences extrêmes des principes d'Arius, n'étaient pas plus disposés à accepter un dogme nouveau, imposé par le siége d'Alexandrie.

L'éloquence d'Athanase, qui, à cette époque, était un jeune homme d'environ vingt-neuf ans, gagna beaucoup d'assistants en faveur de l'éternité du Fils.

Arius défendit lui-même sa doctrine. Agé de quarante-cinq ans, doué de plus d'expérience et d'une connaissance plus approfondie des Écritures, il avait toutes les qualités nécessaires pour ne pas réussir devant une assemblée composée

[1] Sismondi, *Histoire de la chute de l'Empire romain*, I, p. 114.

comme celle de Nicée. Aussi fut-il loin de rencontrer les mêmes sympathies que son adversaire.

Les orateurs du centre, par exemple Eustate, évêque d'Antioche, parlèrent de paix, essayant de montrer que les expressions d'Arius n'étaient pas aussi choquantes qu'elles le paraissaient au premier abord, et qu'il ne serait pas impossible de s'entendre et de s'unir. Eusèbe, évêque de Césarée, se joignit à ces partisans de la conciliation et proposa le symbole suivant :

«Nous croyons en un seul Dieu tout-puissant, «qui a créé toutes les choses visibles et invisibles, «et en un seul Seigneur Jésus-Christ, *logos* de «Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vie de «vie, Fils unique, premier-né de toutes les créa«tures, engendré de Dieu le Père avant tous les «siècles, par qui toutes choses ont été faites et «qui a pris chair pour notre salut, etc. [1]»

Ces propositions, parfaitement conformes à la doctrine ecclésiastique telle qu'elle s'était développée depuis Paul et Justin, ne purent satisfaire Osius et ses amis, précisément parce que Arius et ses adhérents eussent pu les signer toutes. D'autre part, pour ne pas trop froisser Eusèbe et son parti, on résolut d'accepter son symbole dans ses traits principaux, mais d'y insérer une expression dont les adversaires d'Arius s'étaient servis dans le cours de la discussion, et qui pa-

[1] Socrate, I. 8.

raissait spécialement lui être antipathique; c'était l'expression grecque *homoousios*, de même substance ou *consubstantiel*. On rédigea donc en ces termes les articles proposés par Eusèbe :

«Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puis- «sant, créateur de toutes les choses visibles et «invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ, «Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à- «dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lu- «mière de lumière, *vrai Dieu* de vrai Dieu, en- «gendré et non fait, *consubstantiel* au Père, par «qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la «terre, etc.»

Vous voyez où l'on en était venu, à force de vouloir sonder l'invisible sans connaître le visible. On commence par proclamer *un seul Dieu* et *un seul Seigneur*, et on termine par *deux Dieux*, entre lesquels il n'y a plus de différence, c'est-à-dire qu'on proclame Jésus-Christ *identique à Dieu !*

Comme on pouvait s'y attendre, Arius et ses amis refusèrent de signer cette formule inouïe. Mais le parti moyen (représentant des croyances traditionnelles) oppose le même refus, le motivant entre autres sur ce que l'expression de «consubstantiel» est nouvelle et non conforme aux Écritures.

Osius alors a recours à l'autorité de l'empereur. Constantin qui avait écouté jusque-là «avec patience,» tâchant d'apaiser les opiniâtres autant qu'il les pouvait comprendre, «car il ne savait que médiocrement la langue grecque[1],» déclare qu'il tient à ce mot. Aussitôt la majorité des «hommes de Dieu» se rend. Dix-sept seulement résistent, mais on leur laisse le choix entre la signature et la déposition. Cette déclaration en détermine successivement quinze.

Les deux seuls évêques qui acceptèrent la déposition et le bannissement, et qui, pour cette raison, sont dignes de tout notre respect, furent Théonas de Marmarique et Second de Ptolémaïs.

Quant à Arius, ses adversaires, non contents de le faire bannir, obtinrent de l'empereur une déclaration qui prescrivait de livrer ses écrits aux flammes, et qui finissait par ces mots : «Quiconque aura été convaincu d'avoir caché un livre d'Arius, au lieu de le brûler, sera puni de mort. Je prie Dieu qu'il vous conserve[2].»

[1] Sozomène, *Histoire de l'Église*, I, 20.

[2] Socrate, I, 9. Voici d'ailleurs quel fut le sort des principaux acteurs de Nicée : Deux ans après sa condamnation, Arius fut rappelé par Constantin, ainsi que ses amis et ses défenseurs. L'intrigant Osius disparut pour longtemps de la scène. Eustate d'Antioche qui avait d'abord voulu «concilier,» puis, comme tous les

Ainsi fut décrété ce dogme de la *déité* de Jésus-Christ[1], qu'on a déclaré depuis lors le «fonde-

conciliateurs, avait pris parti contre le vaincu, fut déposé en 330. L'évêque Alexandre était mort peu après son retour de Nicée, recommandant pour son successeur son diacre Athanase qui, malgré sa jeunesse, obtint le siége d'Alexandrie. Il s'en montra digne par son caractère. Menacé de l'exil par Constantin, s'il refusait de rétablir dans leurs fonctions Arius et ses amis, il répondit que ce n'était pas lui, Athanase, mais le concile qui avait prononcé la condamnation, et que son devoir lui défendait de violer les décisions de l'assemblée. Constantin ne put méconnaître le droit de l'évêque. Il dissimula sa colère, mais, quelques années après, il trouva un prétexte pour le bannir à Trèves.

[1] Quelques lecteurs demanderont quelle différence il y a entre la *divinité* et la *déité* de Jésus-Christ. Ceux qui auront suivi le développement de la doctrine relative à la nature du Christ, auront remarqué qu'avant le concile de Nicée le Fils était regardé comme un être divin, *intermédiaire* entre Dieu et les hommes, et *inférieur* à Dieu. C'est ce qu'on est convenu d'appeler la *divinité* du Christ. Le concile de Nicée élève le Fils au niveau du Père. Par lui, le «Fils de Dieu» est déclaré «vrai Dieu,» «de même substance que le Père,» etc.; et c'est ce nouvel état, bien différent du premier, qu'on désigne par les termes de *divinité parfaite* ou de *déité* du Christ.

Voici donc la gradation que l'histoire nous présente :

L'*Eglise apostolique* enseigne l'*humanité* de Jésus.

Paul, sa nature *surhumaine* et sa *préexistence*.

L'*Eglise catholique*, enfin, prenant pour base la théorie du *logos* et le quatrième évangile, professe, depuis le second siècle, la *divinité* du Christ. Depuis le quatrième (concile de Nicée), elle enseigne sa *déité*. Et c'est cette dernière, et non la première que l'orthodoxie protestante est tenue d'enseigner. Voyez *Con-*

ment du christianisme[1], » assurant que c'est lui qui sauve les âmes et sanctifie les cœurs.

Malheureusement la dogmatique a rarement égard au témoignage impartial de l'histoire. Si le

fession d'Augsbourg, art. 1; *Conf. de La Rochelle*, art. 5; 1re *Conf. helvétique*, § 6; 2e *Conf. helvétique*, ch. 3; *Conf. belge*, § 8; *Conf. anglicane*, art. 1 et 8.

[1] On se demande comment il se fait que la doctrine de Nicée, n'ayant été proclamée que par une minorité d'évêques, soit devenue la doctrine prépondérante de l'Église.

D'abord nous venons de voir qu'elle a été imposée par *Constantin*, sous peine d'exil pour ceux qui refuseraient de l'adopter. Il faut ajouter à cette raison très-déterminante à cette époque, qu'un grand nombre d'évêques, surtout en Occident, ne pouvaient avoir les connaissances philosophiques nécessaires pour discerner entre les doctrines d'Arius et d'Athanase, toutes deux également au-dessus de leur portée.

Puis les évêques en général étaient trop épris de Constantin qui venait de les combler de ses faveurs, pour ne pas se plier complaisamment à ses ordres.

Enfin l'orgueil clérical devait incliner de préférence vers la doctrine qui, en glorifiant le plus le fondateur de l'Église, jetait aussi plus d'éclat sur ses ministres mêmes.

Malgré tous ces motifs favorables, il a fallu des siècles de lutte pour triompher de l'antipathie que le nouveau dogme avait généralement rencontrée.

Constantin lui-même l'abandonna. Parmi ses fils, l'un fut arien décidé. Il y eut même un moment (vers l'an 500) où pas un souverain de l'Europe ne professait la foi de Nicée. C'est précisément alors qu'un évêque gaulois parvint à la faire adopter à Clovis, et ce barbare servit à la faire triompher en Gaule.

dogme en question a la puissance magique qu'on lui attribue, pourquoi ne l'a-t-il pas exercée tout d'abord sur celui dont l'autorité le fit décréter? Il date du mois de juillet 325. L'année suivante (326), l'empereur se trouvant à Rome pour célébrer le vingtième anniversaire de son avènement, fait mettre à mort son fils Crispus, jeune homme plein de talents et d'espérance; il fait étouffer dans un bain chaud l'impératrice Fausta; il fait exécuter un grand nombre d'officiers ou de courtisans, et avec eux son neveu, le jeune Licinianus, qui n'avait pas encore douze ans!

Ce drame sanglant, encore enveloppé de mystère, souleva l'indignation des Romains, qui n'épargnèrent à Constantin ni les injures, ni les malédictions. On afficha, aux portes mêmes de son palais, deux vers où l'on disait :

> Vous voulez retrouver l'âge d'or de Saturne?
> Le nôtre a l'éclat du diamant, mais c'est l'âge de Néron!

Autre fait significatif. Avant le quatrième siècle, c'était une maxime universellement admise dans la chrétienté, que l'Église a horreur du sang, même de celui des hérétiques. Le quatrième siècle n'était pas encore arrivé à son terme — ce fut en 385 — que, dans la ville de Trèves, en Gaule, eut lieu la première exécution d'hérétiques, demandée par des évêques «orthodoxes.» Ceux qui montèrent sur l'échafaud furent l'espagnol

Priscillien et quelques-uns de ses partisans. Ils ouvrent cette lugubre procession de victimes, immolées à l'orthodoxie pendant une longue suite de siècles.

A la lumière de l'histoire et de l'Écriture nous avons montré :

1° Que la primitive Église (composée d'anciens juifs), la seule vraie dépositaire de l'orthodoxie apostolique, professait le monothéisme le plus sévère, et vénérait en Jésus un «homme approuvé de Dieu,» un prophète, le Messie, né du mariage de Joseph et de Marie, et que ni sa nature, ni son essence ne distinguait des autres mortels.

2° Que Paul, après avoir fondé des Églises composées d'anciens païens, établit, en opposition avec la doctrine alors orthodoxe sur la personne de Jésus, une doctrine toute nouvelle, celle de la nature surhumaine et de la préexistence de Christ. Mais il professe encore pleinement le monothéisme.

3° Que vers le milieu du second siècle, la théorie du *logos*, imaginée en dehors du christianisme, est adoptée par Justin et par l'auteur inconnu du quatrième évangile. Tous deux identifient le Christ avec le *logos*, et prêtent au premier les titres et les attributs divins depuis longtemps accordés au second.

4° Que dès lors commence, dans l'Église, la lutte entre l'ancien monothéisme orthodoxe et la

tendance, de plus en plus générale, à rapprocher le Christ de Dieu, ou comme on disait, le *Fils* du *Père*.

5° Enfin qu'en 325, grâce à une assemblée qui ne représentait qu'une minorité dans l'Église, l'empereur Constantin fait signer une profession de foi, qui déclare le Fils «vrai Dieu» et «de même substance que le Père,» en d'autres termes, qui proclame la déité définitive de Jésus-Christ.

Ce simple exposé met à néant l'explication tentée par les partisans obstinés de la tradition, depuis que l'histoire des dogmes a dissipé les ténèbres séculaires, qui avaient obscurci l'origine et les phases successives de celui de la divinité de Jésus-Christ. Ce dogme, disent-ils, a été professé, dès le commencement, par les apôtres et leurs successeurs. Seulement comme il n'a été contesté par personne durant les trois premiers siècles, les docteurs de l'Église n'ont pas senti le besoin de le proclamer officiellement avant 325. C'est à peu près comme si l'on affirmait que l'Empire existait à Rome depuis la fondation de la République, mais que faute de trouver de l'opposition, il n'est devenu officiel qu'en 28 avant Jésus-Christ, lors de l'avènement d'Octave[1]!

[1] On pourrait même dire, à l'appui de cette étrange assertion, que le titre d'*imperator* a été donné, longtemps avant 28, aux généraux victorieux.

Il est un argument plus spécieux, semblable à celui qu'invoquent certains ultramontains en faveur de la papauté. Elle existe, disent-ils, elle est utile, car c'est sur elle que repose tout l'édifice de l'Église romaine. Donc, lors même qu'il serait prouvé qu'elle n'a pas été instituée par Jésus-Christ, et que Pierre n'a jamais été à Rome, il faudrait la défendre et la maintenir.

La divinité de Jésus-Christ, disent les orthodoxes, est établie, elle est le fondement du christianisme. Si cette base est ébranlée, c'en est fait de tout le système de la foi. Car si Jésus-Christ n'est plus Dieu, il perd son autorité, et dès lors quelle est la valeur de sa parole? Quelles que soient donc les objections de l'histoire, ce dogme est un *noli me tangere*, une arche sainte sur laquelle nul imprudent ne doit porter la main.

Sans compter que cet argument ne révèle pas un grand fonds de foi en la puissance intrinsèque de la parole du Christ, il prouve une ignorance complète de ce qui constitue la seule autorité légitime en matière de religion. Cette autorité, pour le dire en deux mots, réside, non dans la qualité de la personne qui parle, mais dans la valeur des choses qu'elle dit. Assez longtemps les partis et les écoles ont eu recours au *Magister dixit* (le maître l'a dit, — donc il faut le croire). Mais il est venu un temps où cette formule commode a été remplacée par une autre infiniment plus juste:

Amicus Plato, sed magis amica veritas, j'aime le maître, mais j'aime plus encore la vérité. Si le maître, en effet, m'offrait un morceau de cuivre en disant «c'est de l'or,» fût-il ange ou dieu, sa nature surhumaine rendrait-elle jamais son affirmation vraie? Si par contre quelque obscur mineur m'apportait une pépite d'or, son humble condition empêcherait-elle cet or d'être de l'or?

Qu'est venu faire Jésus?

Ah! si l'œuvre de Jésus était réellement telle que la dogmatique l'a présentée depuis; si Jésus était réellement descendu — sans métaphore — du ciel sur la terre, afin de se sacrifier pour les péchés des hommes, alors, sans doute, pour établir l'équilibre, il faudrait qu'il fût un être divin; il faudrait que la victime offerte égalât par la supériorité de sa nature la valeur de la rançon à payer.

Mais si l'on part de cette hypothèse, il faut aller jusqu'au bout, il ne faut pas admettre seulement une des conséquences qui en découlent. Il faut les admettre toutes. Or voyez dans quel embarras vous jettent dès l'abord les découvertes astronomiques. Vous dites que Jésus est venu du ciel. La science nous apprend que ce ciel solide, que cette voûte étendue sur nos têtes, n'est qu'une apparence; qu'à la place du palais de Dieu et de son trône se trouve l'espace sans bornes, peuplé

de soleils et de mondes; que la terre enfin n'est point immobile et séparée des cieux, mais qu'elle en fait partie, qu'elle en est comme un élément. qu'elle s'y meut, soumise aux mêmes lois que les autres globes, et baignée de la même lumière.

Ne croyez pas pouvoir conserver le drame à la fois céleste et terrestre, où le moyen âge a résumé l'œuvre du Christ, — sans maintenir le lieu de la scène, c'est-à-dire le monde tel que le moyen âge se l'est figuré. Bon gré, mal gré, il vous faudra combattre la science moderne, il vous faudra dire avec M. Knack, de Berlin: «Le soleil tourne autour de la terre!»

Ce n'est pas tout. Pourquoi empruntez-vous au catholicisme la doctrine du «Fils,» sans accepter celle de la «Mère?» L'une peut-elle se séparer de l'autre? La divinisation et la virginité perpétuelle de Marie, proclamées par l'Église romaine, n'étaient-elles pas inévitables, du moment que le Christ devenait lui-même une divinité? Ne serait-il pas scandaleux que la «Mère de Dieu» fût une simple femme, et que «l'Épouse du Saint-Esprit» eût eu des enfants de Joseph[1]?

[1] Matthieu 13, 55-56 : N'est-ce pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et *ses frères*, Jacques, Joses, Simon et Jude? Et *ses sœurs* ne sont-elles pas toutes parmi nous?

Le «Petit Chapelet en l'honneur de l'Immaculée

Je ne puis, en ce moment, passer en revue toutes les doctrines, tous les usages, tous les abus mêmes de l'ancienne Église, qui sont dans un rapport plus ou moins intime avec le dogme de Nicée, et qui ne se soutiennent que par lui. La papauté, par exemple, quels solides appuis n'y trouve-t-elle point? Que deviendrait-elle s'il tombait? Laissez revenir le monde à l'humble fils du charpentier, et vous verrez ce que deviendra son «vicaire infaillible.»

Ce qui m'étonne le plus, ce n'est donc pas qu'il y ait des hommes qui croient à la déité de Jésus-Christ; c'est qu'en y croyant, ils puissent rejeter les doctrines et les usages qui en sont la conséquence logique, notamment le culte de la Vierge et l'infaillibilité du pape! Autant vaudrait planter un arbre, pour n'en garder que le tronc, pour en élaguer soigneusement le feuillage et les branches, et lui défendre de porter ni fleurs, ni fruits.

Quelle a été l'œuvre du vrai Jésus?

Jésus lui-même nous apprend ce qui est, à ses yeux, sa mission. «Il faut,» dit-il, «que j'annonce

Conception,» à la récitation duquel Pie IX a attaché 100 jours d'indulgence, appelle Marie :
Fille du Père éternel,
Mère du Fils éternel,
Epouse de l'Esprit saint éternel.

la bonne nouvelle du royaume de Dieu, car *c'est pour cela que j'ai été envoyé.*»

Il vient pour «rendre témoignage à la vérité,» pour appeler les hommes à une «justice supérieure à celle des scribes et des pharisiens.»

Donc, ou ce qu'il dit est vrai, et alors son humanité ne peut infirmer en rien la valeur de ses paroles ; ou ce qu'il dit est faux et mensonger, et alors, fût-il Dieu lui-même, ses paroles doivent être sans autorité pour nous.

Or qui accusera Jésus, tel qu'il nous apparaît dans les trois premiers évangiles, d'être un imposteur, un faux prophète? Qui ne reconnaît dans sa parole, l'accent de la vérité et de la justice? Bien plus, qui ne reconnaît dans sa vie, le plus pur exemple d'obéissance à Dieu, de dévouement à l'humanité? Car ce que Jésus a dit, il l'a fait; ce qu'il a demandé des autres, il l'a pratiqué lui-même.

Dès lors, où est sa vraie grandeur?

On reproche à ceux qui proclament aujourd'hui l'humanité de Jésus, de découronner cette glorieuse figure, de lui enlever son auréole.

Son auréole? Savez-vous qui la lui a ravie? C'est le concile de Nicée.

Jésus-Dieu qui fait de grandes choses sur la terre, qui pratique le bien, qui marche dans la voie de la vérité, ne fait rien de difficile pour lui, rien qui exige le moindre effort de sa part.

Mais Jésus-homme, qui, par la sainteté de sa

vie, par la beauté de ses actions morales, s'élève au-dessus de l'humanité et devient roi parmi ses frères, voilà le Jésus vraiment grand, vraiment admirable, vraiment digne du respect et de la vénération du genre humain.

Je dis plus, c'est le seul Jésus qui réponde aux exigences de notre cœur.

Lui seul d'abord satisfait nos besoins religieux.

L'âme religieuse ne trouve de véritable paix que dans la pensée de son union avec Dieu. Qu'est-ce que l'histoire des religions, sinon le récit des tentatives faites par l'homme pour écarter les obstacles qui le séparent de la divinité? Mais au milieu de nos aspirations, que de fois inclinons-nous au découragement, que de fois demandons-nous s'il est possible à des hommes, à de simples habitants de la terre, de s'unir au Dieu éternel.

Jésus-homme vient alors dissiper nos doutes et relever notre courage. Le Dieu qu'il nous annonce n'est pas le Dieu séparé du monde, éloigné des hommes, qu'ont de tout temps enseigné les prêtres, intéressés à reléguer Dieu au ciel, pour se faire accepter plus volontiers comme ses interprètes sur la terre. Le Dieu de Jésus n'a pas besoin d'intermédiaire, de «Fils,» de «Logos,» pour combler le vide entre le monde et lui. Il est lui-même présent dans chaque cœur. Il parle lui-même directement à chacun de ses enfants. Il «se révèle» à tous ceux

dont les pensées et les sentiments sont purs. Il anime de sa force divine, sans acception de personnes, ceux qui marchent dans la voie de la justice et de la vérité.

Placé dans les conditions les plus modestes, simple laïque et simple artisan, Jésus a été un avec Dieu. Par la conformité de sa volonté avec la loi divine, il a vécu en communion avec le Père universel. Les conditions terrestres n'excluent donc pas cette communion. Dans la plus humble position, nous pouvons être un avec l'Être infini. Nous n'avons plus besoin, comme le moyen âge, de distinguer la vie «en religion» et la vie «dans le siècle.» Il n'y a plus deux mondes séparés, l'un sacré, l'autre profane; deux modes d'existence opposés, le couvent et la famille; deux ordres de carrières distincts, le sacerdoce d'une part, de l'autre l'industrie, le commerce, la culture des arts et des sciences. Nulle forme de l'activité humaine n'est étrangère à Dieu, n'est placée en dehors de ses lois. A nous de les sanctifier toutes, à nous de les élever à la hauteur d'actes saints, et, à l'exemple de Jésus-Christ, de transformer notre vie entière en un culte non interrompu.

Jésus-homme satisfait seul aussi nos besoins moraux.

Rappelez-vous, je vous prie, ses préceptes. Méditez ce qu'il réclame de ceux qui veulent être ses disciples: «Aimez Dieu de tout votre cœur,

de toute votre âme, de toute votre pensée, et aimez votre prochain comme vous-mêmes. — Soyez humbles et purs de cœur, résistez aux tentations; en un mot, suivez-moi. Car celui qui ne se charge pas de ma croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple!» —

Plus vous méditerez ces commandements, plus vous reconnaîtrez que, s'il fallait admettre la divinité de Jésus, non-seulement l'éclat de sa personne pâlirait, mais du même coup sa parole perdrait son influence pratique et sanctifiante.

Je n'insisterai pas sur le fait trop connu, que depuis le quatrième siècle, c'est-à-dire précisément depuis l'époque où la déité de Jésus-Christ est enseignée comme fondement du christianisme, l'Église, loin de prendre un nouvel essor, loin de faire un progrès vers l'idéal, est entrée, au contraire, dans sa période de décadence.

Je me contente d'en appeler à l'expérience personnelle. Jésus me demande de le suivre. Hé quoi, suis-je tenté de lui répondre: Comment peux-tu m'adresser un pareil appel? Comment te suivrais-je, moi faible, toi fort, moi homme, toi Dieu! Tu entres «par la porte étroite,» tu parcours «la voie resserrée,» sans peine et sans travail. Tu luttes avec un succès certain contre les tentations de la vie, mais ces luttes ne te coûtent rien. Pur, saint, tout-puissant dès ton apparition dans le monde, tu fais le bien par nature, comme le soleil répand la lumière.

Tandis que moi, chétif, incessamment ballotté entre le désir et la règle, entre la passion et le devoir, entre les tentations du monde et les commandements de Dieu, je ne puis marcher droit que par des efforts trop souvent stériles. Je fais le mal que je déteste, et néglige le bien que j'aime. Non, Seigneur, ta loi de sainteté n'est pas faite pour moi. Le modèle que tu m'offres en ta personne est au-dessus de mes forces. Va chercher dans d'autres mondes des êtres doués comme toi de facultés surhumaines.

Que si, au contraire, je crois la doctrine apostolique de l'humanité de Jésus-Christ, alors tout change autour de moi et en moi. Dans mes heures de doute ou de défaillance, si je jette un regard sur Jésus, homme comme moi, n'ayant pas plus de connaissances surnaturelles, pas plus de forces miraculeuses que les autres membres de l'humanité; si je le vois pratiquer la justice et rendre témoignage à la vérité avec une persévérance qui ne se dément pas, avec une abnégation à toute épreuve, au milieu du peuple ignorant, des docteurs et des scribes attachés avec fanatisme à leurs traditions séculaires; si je l'entends prier à Gethsémané : «Père que ta volonté se fasse et non la mienne!» puis, abandonné de ses disciples mêmes, condamné par le sanhédrin, abreuvé d'amertumes et d'outrages par les soldats de Pilate, prier sur la croix : «Père pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font!» — alors j'admire les

forces que Dieu a confiées à l'homme ; et faisant un retour sur moi-même, je frémis à la crainte d'avoir enfoui peut-être les dons que je tiens de lui, comme le serviteur inutile de la parabole.

Je me sens alors secoué, réveillé, électrisé. La foi au Dieu par qui, moi aussi, j'ai l'être, la vie et le mouvement, embrase mon cœur. Il déborde d'amour pour cette humanité que Jésus a tant aimée lui-même, et lorsque sa voix m'invite à le suivre, je me sens pressé d'y répondre et de dire: Moi aussi je veux pratiquer la justice et rendre témoignage à la vérité. Tu m'as prouvé que l'homme n'en est pas incapable. Certain, comme toi, de l'assistance du Dieu tout puissant, je supporterai les colères des ennemis de la vérité; je me chargerai de ma croix comme tu t'es chargé de la tienne. Et dussé-je succomber sous le fardeau, à ton exemple je dirai : Mon Père que ta volonté se fasse et non la mienne!

Vous le voyez, renoncer à la doctrine orthodoxe de Jésus-Dieu, pour embrasser la croyance primitive à Jésus-homme, c'est ne rien perdre, c'est tout gagner. D'abord c'est gagner en Jésus un frère. Ensuite c'est gagner en Dieu un Père, et un Père que rien ne sépare plus de nous. Le Christ de Nicée n'est, en définitive, qu'une fiction, qu'un être imaginaire, inventé pour combler l'abîme que l'on supposait entre Dieu et le monde. Il était nécessaire, je l'admets, aux besoins reli-

gieux de cette époque. Il n'a plus de sens aujourd'hui que nous adorons l'Esprit infini, présent dans tous les mondes et dans tous les cœurs. Que dis-je ? Il n'est plus qu'un obstacle à la vraie foi en Dieu, et à notre communion directe et immédiate avec lui.

Le retour au vrai Jésus n'est pas seulement une nécessité religieuse et morale, c'est encore une nécessité sociale.

Avez-vous jamais sondé les plaies dont souffre notre siècle, ce siècle nourri dans l'orthodoxie traditionnelle ? Avez-vous prêté l'oreille aux échos qui, de toutes parts, nous rapportent ses cris de misère et de douleur ?

Des questions d'une importance capitale, des problèmes d'où dépend l'avenir de la société s'imposent à nous aujourd'hui. Il s'agit de les aborder et de les résoudre, si nous ne voulons périr.

Mais il ne faut pas prendre pour point de départ un système théologique étranger à toutes les idées modernes, héritage légendaire d'une époque de mysticisme et de crédulité. Il faut partir au contraire de la réalité des choses à laquelle nous ramène le Jésus de l'histoire.

Il faut cesser de pleurer sur l'incapacité de l'homme, et reconnaître en lui l'être moral et libre, dont Jésus de Nazareth nous offre le plus

admirable type. Il faut lui rappeler qu'il est responsable de ses actes. Il faut l'engager au respect et non au mépris de la raison, cette lumière divine en lui, son seul guide vers la justice et la vérité.

Il faut chercher la cause de nos misères, non dans le mythe de la «chute originelle,» mais dans le mauvais emploi que nous faisons de nos forces et de notre liberté. Il faut chercher enfin le remède à nos souffrances, non dans le sacrifice illusoire d'un Dieu, mais dans la lutte énergique de l'homme contre la paresse et l'ignorance, contre le vice et la superstition.

J'ai essayé de vous montrer que, non-seulement l'histoire, étudiée sans parti pris, atteste l'humanité de Jésus, mais encore que la raison nous contraint d'y croire.

Pourtant je crains que quelques-uns se refusent à ces preuves de fait et de logique. Il est difficile, je le sais par ma propre expérience, de renoncer tout d'un coup à des convictions qui nous sont chères depuis nos plus tendres années.

Mais prenez garde de vous laisser séduire ici par un sophisme de sentiment. Prenez garde surtout qu'à votre insu, dans cette hésitation à vous rendre à l'évidence, il ne se glisse, je ne sais quelle susceptibilité nationale : Que peut-il venir de bon de Nazareth ? Nous n'avons que faire de toutes ces idées nouvelles, que des étrangers nous apportent !

Hé quoi ! Y a-t-il donc encore des étrangers dans la grande république chrétienne? Ne sommes-nous pas tous frères ? Ne sommes-nous pas tous les enfants du même Dieu?

J'ai vu hier, pour la première fois depuis mon arrivée, l'imposante chaîne des Alpes. Que font ces crêtes argentées qui s'élèvent vers les cieux ? Elles attirent à elles, elles condensent sur leurs vastes flancs les vapeurs fécondes que leur apportent les nuées, et qu'elles leur apportent d'où? — de la Suisse seulement? Non, mais aussi et surtout de l'«étranger,» de la Méditerranée, de l'Océan atlantique. Mais ces vapeurs reçues, elles les envoient, sous forme de fleuves vivifiants, arroser les divers pays de l'Europe.

Ne méconnaissez pas ce symbole. Qu'il vous engage à ne pas dédaigner les idées qui vous viennent du dehors. Si elles sont puisées aux sources éternelles de la vérité, recevez-les, donnez-leur une forme pratique, et puis, répandez-les sur le monde !

Citoyens d'un pays libre, vous avez une belle tâche à remplir. Soyez les dignes fils de vos ancêtres. Soyez, comme eux, les champions de la vérité et du progrès. Préparez-vous à la grande et imminente Réforme du dix-neuvième siècle. Apportez-y la même loyauté, le même zèle ardent, la même abnégation que vos pères ont si généreusement dépensés pour faire triompher, il y a trois siècles, la première Réformation.

TABLE DES MATIÈRES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Discours d'installation. 1853. 25 c.

De l'harmonie entre la connaissance de Dieu et la vie du chrétien. 1854. 60 c.

Réponse à la lettre sur la Divinité de N. S. Jésus-Christ de M. A. Matter. 1855. 40 c.

Confessez toujours la Vérité. 1855. 25 c.

De la justification par la Foi en Jésus. 1855. 25 c.

Discours prononcé à l'occasion de la prise de Sébastopol. 1855. 20 c.

L'Église chrétienne avant et après la Réforme. 1855. 50 c.

Idées sur l'éducation. 1856. 20 c.

Du vrai sens des mots Chrétien, Christianisme. 1856. 30 c.

De l'autorité du chrétien en matière de foi. 1856. 30 c.

Du réveil de l'Église. 1856. 30 c.

Des joies de la religion. 1856. 30 c.

Du sacrifice. 1857. 20 c.

Des conditions du Salut. 1857. 20 c.

Comment une Église tombe et se relève. 1864. 2e édit. 50 c.

La grande Pêche. 1864. 20 c.

La mission de la Femme. 1865. 2e édit. 1 fr.

Mort et Immortalité. 1866. 2e édit. 75 c.

Réception de catéchumènes. 1866. 20 c.

La doctrine *de* Jésus et la doctrine *sur* Jésus. 1867. 25 c.

Ce que peut faire un laïque dans une Église protestante. 1867. 1 fr.

Servitude ou Liberté. 1867. 50 c.

Du rôle de la douleur. 1868. 2e édit. 50 c.

De la Communion. 1868. 3e édit. 20 c.

De la Prière. 2e édit. 1868. 20 c.

Où en sommes-nous? 1869. 2e édit. 1 fr.

Des additions légendaires, dogmatiques et liturgiques au N. T. 1869. 2e édit. 1 fr.

Jésus enfant, in-18, 1864. 75 c.

Prières pour les différents âges et les principales circonstances de la vie. 1 vol. in-12 de 396 pages. 1864. 3 fr. 50 c.



